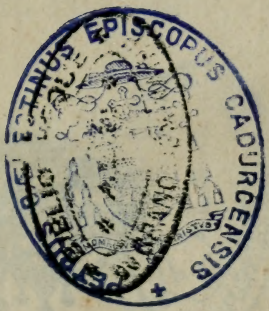
Univ. of Ottawa
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CSP


CADURCENSIS

ŒUVRES
DIVERSES
DE M. L.
DE CHAULIEU
TOME I.

BIBLIOTHECA ALBI EPISCOPALIS

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.

M. DCC. XXXIII.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

CSR
PQ
1737
.C4
1733

ŒUVRES

DIVERSES

DE M. L.

DE CHAULIEU

OEUVRES

DIVERSES

DE M. L.

DE CHAULIEU

AVERTISSEMENT.

VOICI enfin une Edition complette des OEuvres diverſes de feu Monſieur l'Abbé de Chaulieu; l'accueil que le Public a fait aux premieres Editions qui en ont paru, quelques informes qu'elles ayent été, donne lieu d'eſpérer que celle-ci lui ſera plus agréable. Ce n'eſt pas qu'on doive ſçavoir aucun mauvais gré à ceux qui ont pris ſoin de publier les premieres; on ne connoit que deux Manuſcrits entiers des Ouvrages de Monſieur de Chaulieu, dont l'un eſt entre les mains de Monſieur le Chevalier de Talvandre, Neveu de l'Auteur, qui ne veut point s'en déſaiſir; & l'autre entre les mains de celui qui donne la preſente Edition: ainſi les premiers Editeurs n'ont pû raſſembler que ce qu'ils ont trouvé d'épars dans differens cabinets ou recueils, & n'ont donné par conſequent qu'u-

ne très petite partie d'un tout assez considérable.

Le Manuscrit sur lequel on vient d'imprimer ce Recueil, fut fait en même tems que l'Original, en présence de Monsieur l'Abbé de Chaulieu; en sorte que c'est lui qui a placé les Pieces dans l'ordre où on va les trouver, qu'il parle lui-même dans la plûpart des titres, & que les changemens que l'on verra dans plusieurs de ces Pieces, sont des corrections qu'il avoit faites, & qu'il auroit poussées plus loin si la mort ne l'en eût empêché: il ne consentit cependant qu'on en tirât un double qu'à condition qu'on n'en feroit aucun usage de son vivant: Cette condition n'a été que trop bien remplie, puisqu'on ne fait paroître ce Recueil que treize ans après sa mort; mais diverses circonstances ont empêché jusqu'à ce jour le Dépositaire d'y travailler, & son loisir ne vient que de lui permettre de rendre à la mémoire d'un homme d'un génie aussi délicat le tribut de gloire qui lui apartient en publiant ses OEuvres, & de satisfaire en même tems à la reconnoissance qu'il lui doit.

On auroit suprimé cependant la plus grande partie des Lettres en prose, parce qu'on

ſçait préciſément que ce n'étoit pas l'intention de Monſieur l'Abbé de Chaulieu de les rendre publiques, & qu'il ne les avoit pas écrites à ce deſſein : mais comme elles ont été déja imprimées deux fois, il ſe ſeroit peut-être trouvé des perſonnes qui n'auroient pas été contentes de cette ſupreſſion.

La curioſité que le Public témoigne ordinairement ſur la vie & le caractere particulier d'un Auteur, a engagé l'Editeur à raporter ce qu'il en a recueilli tant par les autres que par lui-même ; mais comme les Pieces qui compoſent ce Recuëil contiennent elles-mêmes l'Hiſtoire de la Vie de Mr. de Chaulieu, puis qu'elles ont été faites preſque toutes à l'occaſion des différentes conjonctures où il s'eſt trouvé, & des relations qu'il a euës ; on a crû devoir réſerver au Lecteur le plaiſir de s'en inſtruire par lui-même dans la lecture de ces Pieces, & qu'il étoit plus convenable à tous égards de ne dire que ce qui précede le tems où l'Auteur a écrit, puiſque le Lecteur ſera en état de découvrir le reſte d'une façon qui lui plaira bien davantage.

Guillaume Amfryç de Chaulieu, Prieur

de Saint Georges * en l'Isle d'Olleron, Seigneur de Fontenay, nâquit dans cette Terre en 1639. Il étoit fils de Messire Jacques-Paul Amfrye de Chaulieu, vivant Maître des Cómptes à Roüen, avec Brevet de Conseiller d'Etat. Ils sont originaires d'Angleterre, d'où ils ont passé en Basse-Normandie : ** Ils y ont possedé de grosses Terres, entr'autres celle de Saint-Martin de Talvandre; on y voit encore les Tombes de leurs Ancêtres. Le Pere de notre Auteur avoit été employé par la Reine-mere, & par le Cardinal de Mazarin, à l'échange de la Principauté de Sedan; la famille conserve encore des Lettres originales de la Reine & du Cardinal sur cette Négociation, & ce fut son succès qui lia Messieurs de Chaulieu avec la Maison de Bouillon.

Celui dont on donne ici les Ouvrages fut envoyé à Paris, & mis en pension au Collége de Navarre : Il y donna souvent des marques brillantes de ses heureuses dispositions.

* Ce Prieuré est d'environ 27. à 28. mille livres de rente; c'étoit Monsieur le Grand-Prieur de Vendôme qui le lui avoit conferé, & c'est par plusieurs bienfaits de ce Prince que Mr. l'Abbé de Chaulieu joüissoit d'une assez grosse fortune.

** Voyez l'Histoire de Normandie.

Feu Monſieur le Duc de la Rochefoucault ; & Monſieur l'Abbé de Marſillac étudioient dans le même Collége, l'Abbé de Chaulieu, par un ſentiment naturel à un homme de condition & ordinaire aux gens bien nez, rechercha ſoigneuſement, & ſçut mériter l'amitié de ces deux Seigneurs ; la douceur de ſon caractére la lui fit conſerver, leur maiſon lui fut ouverte, & ce fut là qu'en ſortant du Collége il eut d'abord entrée dans la meilleure compagnie ; choſe bien avantageuſe, & même abſolument néceſſaire aux gens de Lettres, qui ne doivent jamais écrire que pour elle, & dont les écrits ne ſçauroient plaire s'ils ne ſe reſſentent point de ſa fréquentation.

L'Abbé de Chaulieu eut bien tôt le même accez dans la Maiſon de Boüillon ; une circonſtance favorable vint encore à l'apui des qualitez aimables qui l'y avoient fait déſirer. Monſieur le Duc & Madame la Ducheſſe de Boüillon faiſoient alors travailler aux plans des beaux jardins, & du parc de Navarre, * ils eurent beſoin pour leur con-

* Navare eſt une terre près Evreux, qui apartient à Monſieur le Duc de Boüillon, & dont le Château, les Jardins, & les Eaux ſont d'une grande beauté.

venance d'un fief & d'une maison de Messieurs de Chaulieu ; celui ci dans cette rencontre ne se montra pas moins conciliateur facile que désintereſſé, & par la façon dont Monsieur & Madame de Bouillon y répondirent, on auroit peine à décider à qui demeura l'avantage du procedé.

Il joignit à ce premier témoignage d'un caractére essentiel, les preuves aimables de l'agrément de l'esprit ; on les peut voir dans ce fameux Rondeau sur la traduction des Métamorphoses d'Ovide, par Benserade.

Pour les Rondeaux, Chants-roïaux, & Balade,
Le tems n'est plus ; avec la Vertugade
On a perdu la veine de Clément :
C'étoit un maître, il rimoit aisément,
Point ne donnoit à ses Vers l'estrapade.

Point il ne faut de brillante tirade,
De jeux de mots, ni d'équivoque fade ;
Mais un facile & simple arangement,
Pour des Rondeaux.

Cela posé, notre ami Benserade
N'eût-il pas fait beaucoup plus sagement

De s'en tenir à la pantalonade ;
Que de donner au public hardiment
Maint quolibet, mainte turlupinade,
Pour des Rondeaux ?

Ce fut là le premier ouvrage qui fit connoître la fineſſe du goût de l'Abbé de Chaulieu, & ſes talens pour la Poëſie ; les occaſions de les exercer devinrent encore plus fréquentes dans la ſuite, dans une maiſon ſur tout, comme il le dit lui même, que les Graces habitoient ſous la figure de Madame de Bouillon, * & où tout ce qu'il y avoit de plus grand en France, s'empreſſoit chaque jour de ſe raſſembler : Feu Monſieur le Duc, Monſieur le Prince de Conty, & Meſſieurs de Vendôme y étoient ſans ceſſe, & ce fut avec eux que l'Abbé de Chaulieu fit ces moiſſons abondantes de tours nobles & de mots heureux qui caractériſent ſes Poëſies, & qu'il ſçut ſi bien raporter à ceux de qui il les tenoit dans les differentes pieces qu'il leur a adreſſées.

Il avoüoit cependant Chapelle pour maî-

* Marianne de Mancini, Niéce du Cardinal de Mazarin.

tre, & en effet il avoit apris de lui l'art des rimes redoublées : mais si à l'exemple de certains Poëtes de nos jours, il n'avoit pas eu ce beau fonds que donne une naissance heureuse, & que l'étude du monde perfectionne, les leçons de Chapelle, & le commerce des Grands auroient été pour lui une pure perte ; mais quel usage n'en fait-il pas dans ses Ouvrages, tant pour les graces que pour l'harmonie ; & sur tout par cette liberté aimable, qui à la verité va quelquefois jusqu'à la négligence à l'égard des regles de la Poësie, mais qui porte par tout ce caractére original qui le distinguera toujours des Poëtes de profession.

Il est vrai que ces derniers pousſent encore le reproche jusqu'à lui imputer cette négligence même dans le raisonnement ; mais quand ils voudront bien considerer que l'Abbé de Chaulieu ramenoit tout aux graces & au sentiment, & sur tout à la beauté des images, ils cesseront peut-être d'exiger de lui cette exactitude géométrique si opoſée au genre de Poësie qui lui étoit propre ; & loin de lui en faire un crime, ils loüeront sa retenuë ou même sa foiblesse, puis qu'en effet dans les pieces qui traitent de quelque

ſiſtême un peu dangereux, on voit qu'il n'a employé que ce qui pouvoit prêter à la belle verſification, ſans vouloir apuyer ſur le raiſonnement, ni ſur des preuves que ſans doute il n'auroit point trouvées, mais dont la recherche lui avoit toujours paru honteuſe au cœur & à l'eſprit.

Il ne faut donc point regarder l'Abbé de Chaulieu ni comme un Poëte de profeſſion, ni comme un Auteur dangereux, mais il faut le voir comme un homme du monde rempli de belles lettres & de connoiſſances aimables, qui n'a écrit que pour ſon plaiſir, & pour celui des gens avec qui il vivoit; comme le Poëte en un mot de la bonne compagnie. *

Ce caractere lui étoit commun avec feu Monſieur le Marquis de la Farre, dont le nom & les talens ſont également recommandables; ils lierent enſemble l'amitié la plus étroite. Quelle ſatisfaction pour deux hommes doüez au même dégré d'eſprit & d'agrémens, de ſe trouver ainſi unis, & quel charme pour ceux qui étoient à portée de joüir de leur ſocieté! auſſi la maiſon de l'Abbé de Chaulieu devint elle le rendez-vous de

* C'étoit ainſi qu'on l'avoit nommé.

tout ce qu'il y avoit de plus aimable à la Cour, & de plus distingué dans la République des Lettres; Mr. Rousseau qui dès ce tems là étoit à juste titre à la tête de cette derniere, & que Messieurs de la Farre & de Chaulieu avoient admis dans leur plus intime societé, en faisoit tour à tour & en partageoit les délices: Combien de fois a-t'il chanté ces délicieux soupers du Temple où l'esprit n'étoit que sentiment, la plaisanterie, gaïeté, l'érudition, amusement, & la critique, instruction badine; où jamais il ne fut question ni de ces dissertations pédentesques, ni de ces propos affectez, de ces locutions nouvelles qui font honte au sens commun, & qui sont dévenuës cependant le langage presque universel; tout y respiroit le bon goût, tout y étoit en son honneur: Quelle perte pour la Nation que des hommes de ce mérite lui soient enlevez, & quel dommage que Mr. le Marquis de la Farre nous ait laissé un si petit nombre d'ouvrages! Le peu qu'on en donne ici suffira pour le faire connoître, & plus encore pour le faire regretter. L'Abbé de Chaulieu lui survécut environ deux ans, & mourut à la fin de mil sept cens vingt, en exprimant publi-

quement au lit de la mort les sentimens sinceres d'une confiance religieuse, sentimens qui étoient gravez dans son cœur, & qu'il avoit écrits long-tems auparavant dans la premiere piece qui ouvre ce Recueil.

ŒUVRES DIVERSES DE M. L. DE CHAULIEU.

A M. LE MARQUIS DE LA FARRE.

J'Ai vu de près le Stix, j'ai vu les Eumenides ;
Déja venoient fraper mes oreilles timides,
Les affreux cris du chien de l'Empire des morts :
Et les noires vapeurs, & les brulans transports
Alloient de ma raison offusquer la lumiere :

C'eſt lorſque j'ai ſenti mon ame toute entiere ;
Se ramenant en ſoi, faire un dernier éfort,
Pour braver les horreurs que l'on joint à la mort.
Ma raiſon m'a montré, tant qu'elle a pû paroître,
Que rien n'eſt en éfet de ce qui ne peut être ;
Que ces fantômes vains ſont enfans de la peur,
Qu'une foible nourice imprime en notre cœur,
Lorſque de loups garoux, qu'elle-même elle penſe,
De démons & d'enfer elle endort notre enfance.
Dans ce pénible état mon eſprit abattu
Tâchoit de rapeller ſa force & ſa vertu ;
Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du Ciel interpréte laſſante :
Tremble, m'a-t'elle dit, redoute, malheureux,
Redoute un Dieu vangeur, un Juge rigoureux,
Tes crimes ont déja laſſé ſa patience,
Il vient enfin ce Juge, & tes égaremens
Mis dans ſon auſtére balance,
Vont bien-tôt éprouver ſans grace & ſans clemence
La rigueur de ſes jugemens.
Mon cœur à ce portrait ne connoit point encore
Ce Dieu que je cheris ; & celui que j'adore,
Ai-je dit, & mon Dieu n'eſt point un Dieu cruel ;
On ne voit point de ſang ruiſſeler ſon Autel,
C'eſt un Dieu bienfaiſant, c'eſt un Dieu pitoyable,

Qui

Qui jamais à mes cris ne fut inéxorable :
Pardonne alors, Seigneur, si plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un
songe,
Pussent être l'objet de tes séverités,
Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
Puniroient un peu trop la douceur du mensonge.

Eh quoi, disois-je, helas ! au fort de mes miseres,
Ce Dieu dont on me peint les jugemens severes ;
C'est le Dieu d'Israël, c'est le Dieu de nos Peres,
Qui toujours envers eux si prodigue en bienfaits,
A pour les secourir oublié leurs forfaits :
C'est ce Dieu, qui pour eux renversa la Nature,
Et qui, pour leurs soulagemens,
Força même les Elémens
A rompre cet ordre qui dure
Depuis la naissance des tems ;
Et c'est ce même Dieu de qui la main puissante
De ma frêle machine ajuste les ressorts :
Et dès-lors qu'elle est chancelante,
Rallume mon esprit, & ranime mon corps.
Son souffle m'a tiré du sein de la matiere,
C'est lui qui chaque jour me prête la lumiere,

Lui, dont malgré mes maux, & l'état où je ſuis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis ;
En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance,
Certain de ſes bontés je vis en aſſurance
Qu'un Dieu, qui par ſon choix au jour m'a deſtiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.
Voilà par quels ſecours mon ame défenduë,
A banni les terreurs dont on l'a prévenuë ;
Et ſans vouloir braver le céleſte pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'eſpoir :
Ami, de qui pour moi l'amitié tendre & ſure,
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidéle peinture
Des mouvemens de la Nature,
Au moment que j'ai cru voir terminer mes jours ;
A ne rien déguiſer cet inſtant nous convie,
Et j'ai cru que c'étoit, ami, te faire tort,
Si ne t'ayant jamais rien caché de ma vie,
J'avois pu te cacher mes penſers ſur la mort.

EPITRE
A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

PRinceſſe, en qui l'art de plaire
Eſt un talent naturel :
Toi, dont le nom immortel
Aura toujours un Autel
Dans le Temple de Cythére,
Tant qu'on y célébrera
L'eſprit, les graces, les charmes ;
Et Qu'Ovide y chantera
Les Beautés, à qui Rome avoit rendu les armes ;

Bouillon, je veux que ma Muſe
Philoſophe en ſes chanſons,
De ſes morales leçons,
Et t'inſtruiſe & t'amuſe :
Sur tout que la vérité,
Quoique par fois renfroignée,
Semble pourtant être née
Du ſein de la volupté.

Aprens à mépriſer le néant de la vie,
Songe qu'au moment que je veux
Enſeigner l'art de vivre heureux,
Elle s'en va m'être ravie ;
Les Dieux ſans m'apeller ont commencé ſon cours,
Ils ont fixé ſans moi le nombre de mes jours ;
Et quand leur haine m'a fait naître,
Leur bonté ne me laiſſa maître
Que de l'inſtant preſent dont je puiſſe jouir,
Tandis que je m'en plains, il va s'évanoüir ;
Mais bien-loin que la viteſſe,
Dont s'écoulent nos beaux ans,
Soit un ſujet de triſteſſe,
Il faut que notre ſageſſe
Tire de la fuite du tems,
De la mort, de nos maux, & de notre foibleſſe,
Des raiſons pour être contens.
Aux penſers de la mort accoutume ton ame,
Hors ſon nom ſeulement, elle n'a rien d'affreux ;
Détaches-en l'horreur d'un ſéjour ténébreux,
De démons, d'enfer, & de flame,
Qu'aura-t'elle de douloureux ?
La mort eſt ſimplement le terme de la vie,
De peines, ni de biens elle n'eſt point ſuivie :

C'eſt un azile ſûr, c'eſt la fin de nos maux,
C'eſt le commencement d'un éternel repos :
Et pour s'en faire encor une plus douce image,
Ce n'eſt qu'un paiſible ſommeil,
Que par une conduite ſage,
La loi de l'univers engage
A n'avoir jamais de réveil.
Nous ſortons ſans éfort du ſein de la Nature,
Par le même chemin retournons ſur nos pas ;
Et pourquoi s'aller faire une affreuſe peinture,
D'un mal qu'aſſurément on ne ſent point là-bas ?

Que ces ſages réflexions
Soient le principe de ta joie :
Goûte l'erreur des paſſions,
Mais n'en devien jamais la proie,
Prend-les pour des amuſemens,
Dont il faut égaïer le tems
Que nous demeurons ſur la terre ;
Ce ſont de ſecrets ennemis
Que la nature en nous a mis
Exprès pour nous faire la guerre :
Défendons-nous ſans la finir ;
Ce ſont des ſujets peu fidelles,

Mais ce ſont des ſujets rebelles ;
Que le bien de l'Etat empêche de punir.
Tranquille, atten que la Parque
Tranche d'un coup de ciſeau
Le fil du même fuſeau
Qui dévide les jours du peuple & du Monarque.
Lors ſatisfaits du tems que nous aurons vécu ;
Rendons graces à la Nature,
Et remettons-lui ſans murmure
Ce que nous en avons reçu.

Princeſſe, puiſſiez-vous comprendre par ma voix
Ce leger craïon des loix,
Que la prudente Nature
Dictoit en Gréce autrefois
Par la bouche d'Epicure ;
Cet eſprit élevé, qui dans ſa noble ardeur,
S'envola par de-là les murailles du monde,
Affranchit les mortels d'une indigne terreur ;
Et le premier bannit de la machine ronde
Les Dieux, le menſonge, & l'erreur.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE.

PLus j'aproche du terme, & moins je le redoute,
Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoît plus de doute,
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.
Exempt des préjugés, j'affronte l'imposture
Des vaines superstitions;
Et me ris des préventions
De ces foibles esprits, dont la triste censure
Fait un crime à la Créature,
De l'usage des biens que lui fit son auteur;
Et dont la pieuse fureur
Ose traiter de chose impure,
Le remède que la Nature
Offre à l'ardeur des passions,
Quand d'une amoureuse piqure
Nous sentons les émotions.
D'un Dieu moteur de tout j'adore l'existance;
Tout m'annonce son être, & la terre & les cieux:
Mais sa bonté frape mes yeux,
Autant du moins que sa puissance.

C'eſt lui qui ſe cachant ſous cent noms differens ;
S'inſinuant par tout, anime la nature ;
Et qui ſans borne & ſans meſure,
En un cercle de biens partage tous les ans ;
Lui, de qui la féconde haleine,
Sous le nom des Zéphirs rapelle le Printems ;
Reſſuſcite les fleurs, & dans nos bois raméne
Le ramage, & l'amour de cent oiſeaux divers,
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers ;
De Mercure tantôt empruntant le ſimbole,
Il dicte en ſes inſtructions,
L'art d'entraîner les Nations,
Par le charme de la parole.
Sous le nom d'Apollon, il enſeigne les arts ;
Pour conſerver nos biens, & défendre nos villes,
Il emprunte celui de Bellone & de Mars ;
Et pour rendre nos champs fertiles,
Et faire jaunir nos guérets,
Il ſe ſert des preſens, & du nom de Cérès.
Après tant de bienfaits, quoi, j'aurai l'inſolence,
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance,
Par un peuple égaré, de femmes, de dévots,
A cet Eſtre parfait d'imputer mes défauts ?
D'en faire un Dieu plein de colére,
Un Dieu cruel & ſanguinaire,

Qui ne nous a formez d'après ſes propres traits,
Que pour l'offenſer, lui déplaire,
Et pour nous punir à jamais.
Je me fais de cet Eſtre une image plus juſte,
Sur le front du Soleil j'en vois l'empreinte auguſte;
Immenſe, Tout-puiſſant, Immuable, Eternel,
Maître de tout, a-t'il beſoin de mon Autel?
Faut-il pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruiſſeaux,
Dans l'offrande d'un Sacrifice,
Du ſang innocent des taureaux?
Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un Temple:
Proſterné devant lui, j'adore ſa bonté;
Et ne vas point ſuivre l'exemple
Des mortels inſenſés de qui la vanité
Croit rendre aſſez d'honneur à la Divinité,
Dans les grands monumens de leur magnificence,
Témoins de leur extravagance,
Bien plus que de leur pieté.
Un eſprit conſtant d'équité,
Bannit loin de moi l'injuſtice,
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la vérité;
Ni par quelqu'indigne artifice,
Rompu les doux liens de la ſocieté.

Ainſi je ne crains point qu'un Dieu dans ſa colere
Me demande les biens, ou le ſang de mon frere,
Me reproche la veuve, ou l'orphelin pillé,
Le pauvre par ma main de ſon champ dépoüillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie.
Tu ne me verras point à la fin de mes jours,
Incertain de ma deſtinée,
Pour calmer mon ame étonnée,
D'Arnaud, ou d'Eſcobar, implorer le ſecours :
Mais plein d'une douce eſpérance,
Je mourrai dans la confiance,
Au ſortir de ce triſte lieu,
De trouver un azile, une retraite ſûre,
Ou dans le ſein de la Nature,
Ou bien dans les bras de mon Dieu.

* * * * * *

* * * * * *

Cependant, jette des roſes,
Je les vois avec les lys
Briller, fraichement écloſes,
Sur le teint de ma Philis !

Elle vient ; Dieux, qu'elle eſt belle !

Que de charmes & d'apas !
L'Amour voltige autour d'elle,
Les Graces suivent ses pas.

A l'ardeur de ma tendresse,
Bacchus, joins ton enjouement :
Sur moi, d'une double yvresse
Répand tout l'enchantement.

A l'envi de tes yeux, voi comme ce vin brille !
Verse-m'en, ma Philis, vien noïer de ta main,
Dans sa mousse qui petille,
Les soucis du lendemain.

Ainsi l'on doit passer avec tranquilité,
Les ans que nous départ l'aveugle destinée ;
Et goûter sagement la molle oisiveté
D'une paresse raisonnée.

A moins, mon cher Damon, que né sous d'heureux tems,
Où le mérite & les talens
Ont une sûre récompense ;
Sans qu'il t'en coûte d'innocence,
De manége, ni de détour,

Sans l'indigne métier d'aller faire ta cour ;
Un doux regard de la Fortune,
Après un long aveuglement,
D'une condition commune,
Ne t'apelle au Gouvernement.
Alors ne ſouffre pas que la raiſon replique :
Il faut pour ſon païs un entier dévoûment,
Et l'on doit rigoureuſement
Compte de ſes talens à la choſe publique.
Adieu donc, diras-tu, calme, tranquilité,
Enfans de mon indépendance ;
Ne gouterai-je plus ma chere liberté,
Dans les bras de la nonchalance ?
Laiſſe, laiſſe, Damon, ces frivoles regrets,
Qui doivent au plus être faits
Par ces eſprits bornés qui ne font rien ſans peine,
Et qui ſur leurs bureaux attachés à la chaine,
Abimés dans un vil détail,
Mais privés des clartés que le ciel leur dénie,
Attendent d'un âpre travail
Ce qu'on ne tient que du génie :
Pour toi, de qui l'eſprit, & délicat & fin,
Prompt en expédiens, en reſſources fertile,
Découvre d'un coup d'œil les moïens & la fin ;
Tu ne trouveras rien qui ne te ſoit facile :

Et tu verras tes agrémens
Rares aux gens d'Etat, & pourtant neceſſaires,
Des plus épineuſes affaires
Te faire des amuſemens ;
Ainſi, parmi des mouvemens,
Dont l'embarras paroît extrême,
Le ſage trouve des momens
Pour habiter avec lui-même.

Sur tout, que ta grandeur n'enfle point ton courage ;
Avec un eſprit haut mêle un accueil ſi doux,
Que, qui de ta fortune auroit été jaloux,
Te pardonne tout l'avantage
De ſon odieuſe ſplendeur,
En faveur du modeſte uſage
Que tu feras de ta grandeur.
Mais, hélas ! quoi qu'on puiſſe faire ;
La Prudence ne ſert de rien :
La Fortune eſt femme, & legere,
Son caprice eſt ſon ſeul lien.
Des plus aimables Maîtreſſes,
Elle a l'empreſſement & la vivacité ;
Mais ſes infidéles careſſes
Tiennent de leur legereté.
Tremble donc au milieu de la proſperité ;

Quand d'un mouvement de ſes aîles,
La volage Divinité
Portera ſes faveurs nouvelles
Chez un bien moins digne que toi ;
Prêt à lui pardonner ſon manquement de foi,
Remet-lui les preſens dont ſes mains infidelles
T'avoient ſi richement doté ;
Et foulant aux pieds ſes largeſſes,
Préfere à l'éclat des richeſſes
Une honorable pauvreté.
C'eſt lorſque tu verras la troupe fugitive,
De tous tes complaiſans diſparoître à tes yeux ;
Et leur amitié trop craintive
Qui te cherchoit par tout, t'éviter en tous lieux.

A ces adverſités opoſe un front d'airain,
Reçoi d'un viſage ſerein,
La nouvelle de ta défaite ;
Fais une honorable retraite,
Ne va point par des cris exhaler ta douleur,
Qu'elle ſoit ſage & circonſpecte,
Et que ton ſilence reſpecte
L'injuſtice de ton malheur.
Etouffe dans ton cœur tout retour de tendreſſe,
Vers un objet ingrat de ta tendre amitié ;
Et chaſſe, comme une foibleſſe,

L'indigne ſentiment d'aller faire pitié :
Va plutôt d'une ame hardie
Suivre le ſentier peu battu,
De ceux qui, comme moi, bravent la perfidie
D'amis, dont le cœur abattu
Laiſſe le menſonge & l'envie
Attaquer la plus belle vie,
Et faire injure à la vertu.

ODE
A S. A. S. MONSEIGNEUR
LE DUC. 1703.

NEctar, qu'on avale à longs traits ;
Baume, que répand la Nature
Sur les maux qu'elle nous a faits :
Maitreſſe aimable d'Epicure,
Volupté, viens à mon ſecours ;
Toi ſeule peux de ma vieilleſſe
Bannir la fatale triſteſſe
Qui noircit la fin de nos jours.

Vien donc, non telle qu'autrefois,
Parmi la débauche égarée,
Tu me ſuivis en mille endroits,
De Pampre ou de Mirthe parée ;
Mais ſage, & ſans emportement,
Fais aux fureurs de ma jeuneſſe
Succéder la délicateſſe
D'un voluptueux ſentiment.

Que

Que ſenſible au goût des plaiſirs,
Eloigné de l'intemperance,
Je forme encor quelques déſirs,
Sans offenſer la bienſéance :
Que cherché par les jeunes gens,
Pour leurs erreurs plein d'indulgence
Je tolére leur imprudence
En faveur de leurs agrémens.

Mais prens bien garde que l'amour,
Qui n'en feroit pas grand ſcrupule,
Chez moi n'aille entrer en plein jour
Sous une forme ridicule :
Libertin, & voluptueux,
Laiſſons-le folâtrer & rire,
Le plus ſage n'en peut médire,
Il eſt bon tant qu'il eſt heureux.

Que toujours cher à mes amis,
Mêlant l'utile au déle&table,
Leur amitié tendre & durable
Me tienne ce qu'ils m'ont promis ;
Qu'à leurs yeux toujours agréable,
Le ſel que la Nature a mis

Sur ma langue, & dans mes écrits ;
Leur ſerve de propos de table.

Ainſi puiſſai-je mollement ;
Et d'une ame toujours égale ;
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale :
Où content de ne plus ſouffrir
Cent maux dont elle nous délivre ;
Je ceſſe ſeulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourir.

Sur tout aimable volupté,
Répand dans ma douce retraite
Un eſprit de tranquilité,
Qui calme mon ame inquiéte :
Joins un ſentiment de plaiſir,
Pour rendre ſa douceur parfaite ;
La main du Héros qui l'a faite
La conſacre à mon doux loiſir.

Saint-Maur, ſéjour délicieux,
Qui loin des fureurs de la guerre ;
Serviroit de retraite aux Dieux,
S'ils habitoient encor la terre ;

C'eſt à toi que je dois ces jours ;
Qui dévidés d'or & de ſoie,
Entre l'indolence, & la joie,
N'auront plus qu'un paiſible cours.

Saint-Maur, ce ſeroit en ce lieu
Qu'il faudroit chanter ſur ma lire
Les vertus de ton demi-Dieu,
Qui bien mieux qu'Apollon m'inſpire ;
Mais pour célebrer vos bontés,
Prince, que ſert la voix d'un Ange,
Quand vous haïſſez la loüange
Autant que vous la meritès ?

Sans cela déja ta valeur,
Qui d'abord s'offre à ma penſée,
Au haut du Temple de l'Honneur,
Par moi ſe trouveroit placée :
Notre monde & l'autre moitié
Qui connoît aſſez ta vaillance,
Par moi ſçauroit la confiance
Qu'on doit prendre en ton amitié.

Stinkerque, & Nervinde t'on vu,
Pour le ſalut de la Patrie,

Parmi les Soldats confondu ;
Prodiguer ton illuſtre vie :
Mais ſur ces champs couverts d'horreur,
Bellone dans le ſang trempée,
Reſpecta tes jours, en faveur
Des miracles de ton épée.

Condé, du ſéjour des Héros,
Où maintenant comblé de gloire,]
Il goûte un éternel repos
Entre les bras de la Victoire :
Au déſordre des Ennemis,
Fuïans, forcez dans ce Village,
Parmi le ſang & le carnage,
Reconnut là ſon Petit-Fils.

Sa grande ame, du haut des cieux,
S'en vint voler ſur notre armée,
Pour voir de plus près par ſes yeux
Tout ce qu'en dit la Renommée :
Cent fois elle pâlit d'éfroi,
Et jura que tout ſon courage
N'en avoit pas fait davantage
Dans les campagnes de Rocroy.

Je dirois cent autres merveilles
Du Prince, l'objet de mes vœux,
Dont j'enchanterois les oreilles
Un jour de cent Rois ſes Neveux ;
Mais, Muſe, gardons le ſilence,
De peur que la poſterité
L'excès de ma reconnoiſſance
Ne fiſt tort à la Vérité.

ODE

CONTRE L'ESPRIT, en 1708.

Source intariſſable d'erreurs,
Poiſon qui corromps la droiture
Des ſentimens de la Nature,
Et la vérité de nos cœurs;
Feu follet, qui brilles pour nuire,
Charme des mortels inſenſés,
Eſprit, je viens ici détruire
Les Autels que l'on t'a dreſſés.

Et toi fatale Poëſie,
C'eſt lui, ſous un nom ſpécieux,
Qui nomma langage des Dieux
Les accès de ta frénéſie;
Lui, dont tu pris l'autorité
D'aller conſacrant le menſonge,
Et de traiter de verité
La vaine illuſion d'un ſonge.

Encore ſi tel qu'autrefois,
Suivant pas-à-pas la Nature,
Dans une naïve peinture
Tu chantois les prés & les bois,
Ou qu'au bon ſiécle de Catulle,
Simple dans tes expreſſions,
Et de Virgile & de Tibulle
Tu ſoupirois les paſſions.

Mais non, de quelque rime rare,
De pointes, de rafinemens,
Tu cherches les vains ornemens
Dont une coquette ſe pare;
Et ſuivant les égaremens
Où jette une verve inſenſée,
Tu négliges les ſentimens,
Pour faire briller la penſée.

Tel ne chantoit au bord des flots
Du Mincius, l'heureux Tytire;
Mais ſimplement faiſoit redire
Le nom d'Amarille aux Echos;
Et les Naïades attentives,

Quittoient leurs joncs & leurs roſeaux ;
Pour venir danſer ſur les rives
Au doux ſon de ſes chalumeaux.

Eſprit, tu ſéduis, on t'admire,
Mais rarement on t'aimera ;
Ce qui ſurement touchera,
C'eſt ce que le cœur nous fait dire :
C'eſt ce langage de nos cœurs
Qui ſaiſit l'ame, & qui l'agite ;
Et de faire couler nos pleurs,
Tu n'auras jamais le mérite.

Laiſſons ces frivoles ſujets
Que tu nous donnes de nous plaindre,
Quand de toi l'on a tout à craindre
Sur de plus importans objets :
Dans les choſes les plus ſacrées,
Tu te plais à nous faire voir,
Que plus elles ſont réverées,
Et plus y brille ton pouvoir.

Dans la vérité ſimple & pure,
D'une ſainte Religion,

De quelle superstition
N'y mêles-tu point l'imposture ?
Le moyen de te pardonner
Ce que tu veux tirer de gloire
De nous aprendre à raisonner,
Quand il est question de croire ?

Que d'inutiles questions !
Que de distinctions frivoles !
Et combien, des mêmes paroles,
De contraires inductions !
Ah ! que ce Docteur angélique
Nous eût épargné d'embarras,
De sa Somme Théologique,
S'il n'eût compilé le fatras !

Mais je veux que l'on t'abandonne
L'Empire des opinions,
Respecte au moins les passions,
Et les goûts que Nature donne :
Pourquoi troubles-tu nos desirs,
Par mille craintes ridicules,
Et de nos innocens plaisirs,
Viens-tu nous faire des scrupules ?

Demande aux hôtes de ces bois,
Si le guide le plus fidelle,
N'eſt pas la pente naturelle
Plus ſage que toutes les lois ?
Et ſi jamais dans leurs tanieres
Ils eurent la démangeaiſon
De venir chercher tes lumieres,
Ou t'emprunter de la raiſon ?

De toi naiſſent tous les caprices
Par où Venus ſoutient ſa Cour,
Et cet attirail d'artifices,
Dont tu ſophiſtiques l'amour :
Les Pigeons, & les Tourterelles,
Sçavent ſe plaire & ſe charmer ;
Fut-il quelque Ovide pour elles,
Qui fit jamais un Art d'aimer ?

C'eſt dans ce livre déteſtable
Que paroît ta corruption,
Qui d'une douce paſſion
A fait un art abominable ;
Art, d'où nous vient en ſa fureur
Ce monſtre de coquetterie,
Et ce métier faux & trompeur,
Qu'on apelle Galanterie.

Finissons, insensiblement
Je suis un charme qui m'entraîne ;
Et j'oublierai toute ma haine,
Si j'écris encor un moment :
Esprit que je hais, & qu'on aime,
Avec douleur je m'aperçoi,
Pour écrire contre toi même,
Qu'on ne peut se passer de toi.

SUR LA PREMIERE ATTAQUE DE GOUTTE QUE J'EUS EN 1695.

LE deſtructeur impitoyable
Des marbres & de l'airain,
Le Tems, ce tiran ſouverain
De la choſe la plus durable,
Sape ſans bruit le fondement
De notre fragile machine;
Et je ne vis plus un moment,
Sans ſentir quelque changement
Qui m'avertit de ſa ruine.

Je touche aux derniers inſtans
De mes plus belles années,
Et déja de mon printems,
Toutes les fleurs ſont fanées.
Je ne vois; & n'enviſage,
Pour mon arriére ſaiſon,
Que le malheur d'être ſage,
Et l'inutile avantage
De connoître la raiſon.

Autrefois mon ignorance
Me fourniſſoit des plaiſirs ;
Les erreurs de l'eſpérance
Faiſoient naître mes déſirs ;
A preſent l'expérience
M'aprend que la jouiſſance
De nos biens les plus parfaits,
Ne vaut pas l'impatience
Ni l'ardeur de nos ſouhaits.

La Fortune à ma jeuneſſe
Offrit l'éclat des grandeurs ;
Comme un autre avec ſoupleſſe,
J'aurois brigué ſes faveurs ;
Mais ſur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la pourſuite
De ſes aveugles bontés ;
Et je paſſai, quoique donne
D'éclat, & pourpre, & couronne,
Du mépris de la perſonne,
Au mépris des dignités.

Aux ardeurs de mon bel âge,
L'amour joignit ſon flambeau ;

Les ans, de ce Dieu volage,
M'ont arraché le bandeau;
J'ai vu toutes mes foibleſſes,
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidéles Maîtreſſes,
Enyvré de leurs careſſes,
Je ne les poſſedois pas.

Mais quoi! Ma Goutte eſt paſſée,
Mes chagrins ſont écartés;
Pourquoi noircir ma penſée
De ces triſtes vérités!
Laiſſons revenir en foule,
Menſonge, erreurs, paſſions,
Sur ce peu de tems qui coule,
Faut-il des réflexions?
Que ſage eſt qui s'en défie!
J'en connois la vanité;
Bonne ou mauvaiſe ſanté
Fait notre philoſophie.

STANCES
SUR LA RETRAITE, en 1698.

LA foule de Paris à preſent m'importune,
Les ans m'ont détrompé des manéges de Cour;
Je vois bien que j'y ſuis dupe de la Fortune,
Autant que je le fus autrefois de l'Amour.

Je rends graces au Ciel que l'eſprit de retraite,
Me preſſe chaque jour d'aller bien-tôt chercher
Celle que mes Ayeux plus ſages s'étoient faite,
D'où mes folles erreurs avoient ſçu m'arracher.

C'eſt là que joüiſſant de mon indépendance,
Je ſerai mon Héros, mon Souverain, mon Roi;
Et de ce que je vaux, la flateuſe ignorance,
Ne me laiſſera voir rien au-deſſus de moi.

Tout reſpire à la Cour, l'erreur & l'impoſture;
Le ſage avant ſa mort doit voir la vérité:
Allons chercher des lieux où la ſimple Nature,
Riche de ſes ſeuls biens, ait toute ſa beauté.

Là, pour ne point des ans ignorer les injures ;
Je conſulte ſouvent le criſtal d'un ruiſſeau ;
Mes rides s'y font voir, par ces vérités dures
J'accoûtume mes ſens à l'horreur du tombeau.

Cependant quelquefois un reſte de foibleſſe,
Rapellant à mon cœur quelques tendres déſirs,
En dépit des leçons que me fait la vieilleſſe,
Me laiſſe encor jouir de l'ombre des plaiſirs.

Nos champs du ſiécle d'or conſervent l'innocence,
Nous ne la devons point à la rigueur des lois ;
Sur la bonne foi ſeule, on vit en aſſurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

Ni le marbre, ni l'or, n'embellit nos fontaines,
De la mouſſe & des fleurs en font les ornemens ;
Mais ſur ces bords heureux, loin des ſoins & des peines,
Amarille & Daphnis de leur ſort ſont contens.

Ma retraite aux neuf Sœurs eſt toujours conſacrée,
Elles m'y font encor entrevoir quelque fois
Venus danſant au frais, des Graces entourée,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nimphes des bois.

Mais

Mais je connois bien-tôt que ma veine glacée
Ne doit plus de la rime emploïer la prison ;
Cette foule d'esprits dont brilloit ma pensée,
Fait au plus maintenant un reste de raison.

Ainsi, pour éloigner ces vaines rêveries,
J'examine le cours & l'ordre des saisons ;
Et comment tous les ans, à l'émail des prairies,
Succédent les trésors des fruits & des moissons.

Je contemple à loisir cet amas de lumiére,
Ce brillant Tourbillon, ce Globe radieux ;
Et cherche s'il parcourt en éfet sa carriére,
Ou si sans se mouvoir il éclaire les Cieux.

Puis de là tout-à-coup élevant ma pensée
Vers cet Estre, du Monde & Maître & Créateur,
Je me ris des erreurs d'une Secte insensée,
Qui croit que le hazard en peut être l'Auteur.

Ainsi coulent mes jours sans soins, loin de l'envie,
Je les vois commencer, & je les vois finir ;
Nul remors du passé n'empoisonne ma vie ;
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

Heureux, qui mépriſant l'opinion commune,
Que notre vanité peut ſeule autoriſer,
Croit, comme moi, que c'eſt avoir fait ſa fortune,
Que d'avoir, comme moi, bien ſçu la mépriſer.

LETTRE
DE M. DE LA FARRE
A Mᵉ. D'AL***
SUR LA RETRAITE
DE M. L. DE CHAULIEU.

J'Ai lu, Madame, grace à Vous, la Retraite & la Goutte de Mr. l'Abbé de Chaulieu ; j'ai trop admiré, je m'y suis trop plu, pour ne vous pas remercier : que ne puis-je ici, pour vous rendre des graces qui convinssent au bienfait, disposer, comme lui, des trésors de l'Helicon !

Le Dieu qui fait rimer l'a comblé de ses dons,
Une Muse, toujours à ses ordres fidelle,
Lui prête pour chanter d'inimitables sons ;
Mais moi j'invoque en vain un Dieu qui m'est rebelle,
Et ne veut m'inspirer que de fades chansons.

Quelle élegance dans ſa Retraite ! que de beau, & que de vrai en Poëſie ! tandis que les autres font du faux tout l'ornement de leurs Vers. Parmi pluſieurs Stances toutes belles, toutes admirables, toutes dignes d'être retenuës, certaines, entr'autres, ſaiſiſſent l'eſprit & le goût ; telle eſt celle où il dit : *qu'il conſultera le criſtal d'un Ruiſſeau pour accoutumer ſe ſens à l'horreur du Tombeau* ; cet Ouvrage eſt plein de belles choſes, où d'excellentes ne laiſſent pas de ſe faire diſtinguer : qu'il parle dans une Stance bien dignement du Soleil ! En écrivant :

\- - - - - J'admire encore
Ce brillant Tourbillon, ce Globe radieux,
Et je pardonnerois au Peuple qui l'adore,
A ces ſuperbes noms d'ignorer d'autres Dieux.

Mais je ne citerai plus, ou il me faudroit copier tout l'Ouvrage : Que ne dirai-je point de ſa Goutte ? Quelle morale ! Quelle liberté d'eſprit dans un corps gêné ! En la liſant

je n'ai pû m'empêcher de m'écrier ;

Puiſqu'inſpiré par tes douleurs,
Comme du Maître du Parnaſſe,
Chaulieu, d'un Vers rempli de grace,
Dévoile ſi bien nos erreurs ;
Fille des ans, affreuſe Goutte,
Funeſte ſuite des plaiſirs,
Quelque chagrin qu'il nous en coute,
Tu fais l'objet de mes déſirs.

Oüi, Madame, ce n'eſt point un conte ; je ſouhaiterois de bon cœur avoir la Goutte comme lui, & ſçavoir auſſi bien faire des Vers : Vous m'allez ſans doute objecter,

Que ce ſeroit acheter cher
Un talent qui n'enrichit guére ;
Mais à quoi bon me reprocher
Le triſte état de ma miſére ?
Je ſuis déja Poëte & mauvais,
Du métier donc j'ai l'indigence,
Puiſqu'enfin j'en ai fait les frais.

Oüi, je voudrois pour récompenſe ;
Dans un fauteuil par la Goutte cloué,
Rimer avec tant d'élegance,
De cet Abbé que je fuſſe avoüé,
Au hazard d'être peu loué,
Graces à la vaſte ignorance,
Dont notre bon ſiécle eſt doué.

Sans pourtant faire un ſouhait auſſi bizare que celui d'avoir la Goutte, & que l'excellence de l'Ouvrage m'a inſpiré, pourroit on, Madame, en faire un autre ſans vous offenſer ? Ne feroit-ce point dans vos yeux qu'il a puiſé cette maniere vive de penſer, & n'enflament-ils point également le cœur & l'eſprit ? Ah ! ſi c'eſt là la ſource de tous ſes beaux Vers, avec l'envie d'être bon Poëte que vous me connoiſſez, jugez, Madame, de ce que j'ai à ſouhaiter.

Faire un ſouhait eſt choſe très-commune ;
Par qui vous voit auſſi-tôt il eſt fait ;
Le voir rempli ſeroit grande fortune ;
Mais je ſçai bien que votre choix eſt fait.

Si le papier me le permettoit, je vous expliquerois peut-être mon souhait plus au long ; car qui pourroit s'en tenir, Madame ? Mais je ne puis plus vous parler que du respect avec lequel je suis, &c.

EPITALAME
SUR LE MARIAGE DE SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME,
ET DE MADEMOISELLE D'ANGUIEN,

EN 1710.

PRès de Seaux ſur la fin du jour,
L'Amour rencontra l'Hymenée :
Bon jour, Frere, lui dit l'Amour,
D'où venez-vous, de fleurs la tête couronnée,
Avec ce nuptial atour ?
Je viens de célebrer une grande journée,
D'unir d'illuſtres cœurs par les nœuds les plus doux.
Quoi donc ! dit l'Amour en courroux,
Mépriſer ainſi ma puiſſance ?
Et depuis quand oubliez-vous
Que c'eſt à ma ſeule preſence
Qu'Hymen doit tous ſes agrémens ?
Que ſans moi point d'heureux momens,
Que je traîne avec moi l'ardeur & la tendreſſe,

Les jeux, les ris, & l'allegreſſe,
Et mille folâtres Amours ?

Où vas-tu, pauvre Enfant, chercher ces vieux diſcours ?
Laiſſe ces lieux communs à tant de rimeurs fades,
Faiſeurs de Virelais, * Chants Royaux & Balades,
Qui nous parlant toujours & de jeux & de ris,
De fadeur & d'ennui font bâiller tout Paris :
Ce n'eſt pas ſur ce ton qu'on fait l'Epitalame
Du Fils du Grand Henri, de ſon illuſtre Femme ;
La Fille de ces Dieux qui préſident ſur nous
Porte mille treſors en dot à ſon Epoux,
Le cœur du Grand Condé, tout l'eſprit de ſon pere,
La grandeur, la raiſon, les vertus de ſa mere.
Pour répondre à ſes biens l'Epoux de ſon côté
Met un lots immortel dans la communauté ;
Tous ces Lauriers cueillis au champ de dix batailles,
Nos Ennemis forcez dans plus de cent murailles,
Enfin tout l'éclat de ce nom,
Dont malgré l'envie & ſa rage
Retentit encor le rivage

* Cette Piece fut faite par M. l'Abbé de Chaulieu, à l'occaſion d'un Virelai de M. de Campiſtron, ſur le Mariage ; & & le refrain étoit,

O l'heureux coup que l'Amour vient de faire.

De ce Fleuve orgueilleux où tomba Phaëton.
Nous le verrons bien-tôt, je peux te le prédire,
Entre nous autre Dieux qui perçons l'avenir,
Au ſeul bruit de ſon nom forcer à revenir,
La Victoire égarée, au ſecours d'un Empire,
Que lui ſeul pouvoit ſoutenir ;
Et franchiſſant les Pyrenées,
Rendre leur premiere vigueur
A ces cohortes bazanées,
De qui tant de fois la valeur,
France, ſuſpendit ta grandeur,
Et balança tes deſtinées.
Venir, voir, vaincre, abattre un Ennemi vainqueur,
Rendre à ſon Roi cheri l'Eſpagne déſolée,
Raffermir ſur ſon front ſa Couronne ébranlée,
Ne coute que trois mois à peine à ſon grand cœur.
Pour en conſerver la mémoire,
Philippes fait dreſſer un Trophée à la gloire
De ce nouveau Cid, au-delà
De ces Colonnes ſi fameuſes
Qu'Hercule jadis éleva
Pour actions moins glorieuſes.

Tu vois bien maintenant, Amour, qu'en telle affaire
Nous n'avons pas beſoin de toi, ni de ta mere,

Gardez l'attirail qui vous suit,
Pour quelque nôce du vulgaire ;
Va conter ces fagots à Paphos, à Cythére ;
Adieu, bon soir, & bonne nuit.

ODE
A LA LOUANGE
DE L'IMAGINATION,
ET L'ADIEU
AUX MUSES,
EN 1711.

QUel éclair perce la nuë !
Quelle eſt la Divinité
Qui vient offrir à ma vûë
Tant de grace & de beauté ?
Qui comme elle peut paroître ?
Sa main ſéme plus de fleurs
Que l'Aurore n'en fait naître,
Et qu'Iris n'a de couleurs.

Sans art forment ſa coëfure,
L'or, les perles, les ſaphirs ;
Et ſa riche chévelure
Eſt le jouet des Zéphirs :

Ce beau feu qui l'environne
Tient de sa vivacité,
Et tout l'air de sa personne
Marque sa legéreté.

Devant elle la Richesse
Marche avec l'Invention,
A l'entour vole sans cesse
Le Charme & la Fiction :
Qu'à ses traits, sa gentillesse,
Et qu'à mon émotion,
Je reconnois ma Déesse !
C'est l'Imagination.

Reine aimable des mensonges,
Viens-tu, Mere des erreurs,
De l'yvresse où tu nous plonges,
Me rapeller les douceurs ?
Ton brillant & ta jeunesse,
Pour moi sont hors de saison ;
Laisse en repos ma vieillesse
Suivre à la fin la raison.

Non, Déesse, je m'égare ;
Reste toujours avec moi,

Quoique le ſort nous prépare,
Nous le bravons avec toi :
L'amertume du calice
Par toi ſe change en douceurs ;
Et les bords du précipice
Par toi ſon ſemez de fleurs.

Tu peux, quand la deſtinée
Nous réduit au déſeſpoir,
Prêter à l'ame étonnée
Ta façon de concevoir,
Qui du courage héroïque
Fait le génereux éfort,
Et dans l'ame du Stoïque
Fait le mépris de la mort.

C'eſt par toi, divine Fée,
Qu'au ſein même du repos,
L'eſſor ſeul de la penſée
Fait éclore les Héros ;
C'eſt toi qui les illumines
Par la beauté des objets,
Et ſeule les détermines
A tous leurs vaſtes projets.

Ta divine frénesie
Pouvoit seule enfler le cœur
De ce Grec, qui de l'Asie
Osa devenir vainqueur ;
Eût il entrepris la guerre,
Si ton magique miroir
N'avoit pas fait voir la terre
Tremblante sous son pouvoir ?

Si tu n'avois montré Rome,
Et son Sénat orgueilleux,
Soumis aux loix d'un seul homme,
Les eût-il dompté tous deux ?
Sans une si douce amorce,
Cet ennemi de Caton
N'auroit jamais eu la force
De passer le Rubicon.

Tu fais les talens de plaire,
Et par toi Pâris trouva
L'art de rendre moins sévere
La beauté qu'il enleva :
Dans ce tems sec & stérile,
Heureux à qui tes faveurs

Sans travail rendent facile
Le commerce des neuf ſœurs !

Jamais loin de ta preſence
Ne ſont les ris & les jeux ;
Ferrand tient de ta puiſſance
L'empire qu'il a ſur eux :
Dès que ton beau feu l'allume ;
Veut-il écrire d'aimer,
Vénus vient tailler ſa plume ;
Les Graces le font rimer.

Feu divin, que Promethée
Alla prendre dans les Cieux ;
Vive image de Prothée,
Rare & cher preſent des Dieux ;
Céleſte & brillante flame,
Je renonce à vos clartés ;
Il faut occuper mon ame
De plus ſolides beautés.

Muſes, que j'ai tant cheries ;
Je vous quitte déſormais ;
Adieu douces rêveries ;

Vous

Vous ne reviendrez jamais.
Adieu Pinde, adieu Fontaine,
Adieu Lauriers toujours verds,
Lieux ſacrés où Melpoméne
M'aprit à faire des Vers.

Auſſi-bien de ma cariére
Je touche au bout, & les Dieux
Commencent de la lumiere
A priver mes triſtes yeux :
Diſparoiſſez, ſonge aimable,
Je veux de la verité,
Dans le malheur qui m'accable,
Voir du moins l'auſterité.

Mais qu'a donc tant à ſe plaindre
Qui ſçait mépriſer la mort,
Et qui bien-loin de la craindre,
La regarde comme un port ?
C'eſt comme je l'enviſage,
Et l'attens tranquillement :
Tout ce qui fait l'homme ſage,
N'eſt que le dernier moment.

Je ſens qu'un Dieu ſe retire,
C'eſt ce Dieu qui préſenta

A ma jeuneſſe la Lyre
Que Chapelle me prêta ;
Je vais, Déeſſe, à ta gloire,
A l'honneur de tes bienfaits,
Pendre au Temple de Mémoire
Les derniers Vers que j'ai faits.

LES LOUANGES DE LA VIE CHAMPESTRE, A FONTENAY, MA MAISON DE CAMPAGNE, EN 1710.

DEsert, aimable solitude,
Séjour du calme & de la paix,
Asile où n'entrerent jamais
Le tumulte & l'inquiétude.

Quoi, j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma Lyre,
Tout ce qu'on souffre sous l'Empire
De l'Amour & de la Beauté;

Et plein de la reconnoissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agrémens & tes bienfaits?

C'eſt toi qui me rens à moi-même ;
Tu calmes mon cœur agité ;
Et de ma ſeule oiſiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces Bois & ces Hameaux,
C'eſt là que je commence à vivre ;
Et j'empêcherai de m'y ſuivre
Le ſouvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant deſirées,
J'ai connu vos illuſions ;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La Cour ne peut plus m'ébloüir,
Libre de ſon joug le plus rude,
J'ignore ici la ſervitude
De loüer qui je dois haïr.

Fils des Dieux, qui de flateries
Repaiſſez votre vanité,
Aprenez que la verité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse & de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Banissons la flateuse idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon sçavoir faire & mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune,
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes désirs.

Ah! quelle riante peinture
Chaque jour se montre à mes yeux,
Des tresors dont la main des Dieux
Se plaît d'enrichir la Nature!

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le Midi brûle l'herbette,
Rangez au tour de la houlette,
Chercher l'ombre sous les ormeaux!

Puis ſur le ſoir à nos muſettes ;
Ouir répondre les Echos ,
Et retentir tous nos côteaux
De hautbois & de chanſonnettes ?

Mais hélas ! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de viteſſe ;
Mon indolence & ma pareſſe
N'en peuvent arrêter le cours.

Déja la vieilleſſe s'avance ,
Et je verrai dans peu la mort
Executer l'arrêt du ſort
Qui m'y livre ſans eſpérance.

Fontenay , lieu délicieux ,
Où je vis d'abord la lumiere ,
Bien-tôt au bout de ma cariére ,
Chez toi je joindrai mes Ayeux.

Muſes , qui dans ce lieu champêtre ,
Avec ſoin me fites nourir ;
Beaux arbres , qui m'avez vû naître ,
Bien-tôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut ſagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible & ſombre :

Où des arbres, dont tout exprès,
Pour un doux & plus long uſage ;
Mes mains ornérent ce bocage,
Nul ne me ſuivra qu'un Cyprès.

Mais je vois revenir Liſette,
Qui d'une coëffure de fleurs,
Avec ſon teint & leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Egaïons ce reſte de jours
Que la bonté des Dieux nous laiſſe,
Parlons de plaiſirs & d'Amours,
C'eſt le conſeil de la Sageſſe.

SUR LA MORT DE MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE. EN 1712.

LA Farre n'eſt donc plus? La Parque impitoïable
A ravi de mon cœur cette chere moitié;
Etranger dans le monde, il m'eſt inſuportable,
Je n'y goûterai plus ce charme inexplicable
Dont depuis quarante ans jouit mon amitié.

Je te perds pour jamais, ami tendre & fidelle,
Sûr de trouver ton cœur conforme à mes deſirs,
Nous goûtions de concert la douceur mutuelle,
De partager nos maux ainſi que nos plaiſirs;
Flatté que ta bonté ne me fît point un crime
De mes vices, de mes défauts,
Je te les confiois ſans perdre ton eſtime,
Ni rien du peu que je vaux.

La trâme de nos jours ne fut point aſſortie,
Par raiſon d'interêt, ou par réflexion;

D'un aimant mutuel la douce ſimpathie
Forma ſeule notre union :
Dans le ſein de la complaiſance
Se nourit cette affection,
Dont en très-peu de tems l'aveugle confiance
Fit une forte paſſion.

On te pleure au Parnaſſe, on te pleure à Cythére,
En longs habits de deüil, les Muſes, les Amours,
Et ces Divinités, qui donnent l'art de plaire,
De ta Pompe funébre ont indiqué les jours.
Apollon veut qu'avec Catulle
Horace conduiſe le deuil :
Ovide y jettera des fleurs ſur ton cercueil,
Comme il fit autrefois au bucher de Tibulle.

Cher la Farre, de ces honneurs
Que t'ont rendu les neuf Sœurs,
Puiſſe la fidéle Hiſtoire
Aux ſiécles avenir faire paſſer ta gloire !
J'eſpere, & cet eſpoir ſeul conſole mon cœur,
Qu'en éterniſant ta mémoire,
J'éterniſe auſſi ma douleur.
J'apelle à mon ſecours, raiſon, philoſophie,
Je n'en reçois hélas ! aucun ſoulagement ;
A leurs belles leçons inſenſé qui ſe fie,

Elles ne peuvent rien contre le ſentiment.
J'entens que la raiſon me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède ;
Mais je verſe des pleurs dans ce même moment,
Et ſens qu'à ma douleur il vaut mieux que je céde.

L'ordre que la Nature a mis
Veut que j'aille bien-tôt rejoindre mes amis ;
Tout ce qui me fut cher a paſſé le Cocite :
O mort ! faut-il en vain que je te ſollicite ?
Me refuſeras-tu le funeſte ſecours
De terminer mes triſtes jours,
Ces jours ſont un tiſſu de ſouffrance & de peine ?
Pourquoi n'oſai-je rompre une cruelle chaîne
Qui m'attache à la vie, & m'éloigne du port ?
Il faudroit au moins que le Sage,
Quand il le veut, eût l'avantage
D'être le maître de ſon ſort.

EPITAPHE POUR MONSIEUR DE TURENNE, A SAINT DENIS.

D. O. M.

STa quiſquis es
Et Ingemiſce
Ad fatalem bellici fulminis ictum
Quo
Tota inſonuit Europa
Perculſa Gallia.
Cæſus Turennius
Longâ triumphorum ſeries interruptâ.

HIC JACET

Sereniſſimus Princeps Henricus - Mauritius

DE LA TOUR D'AUVERGNE,

Supremus Gallicorum exercituum Dux

Cui

Bellorum ſocio

Victoriarum Comiti

LUDOVICUS MAGNUS

Inter tot ſacros Regum Cineres

Monumentum erigi juſſit.

INSCRIPTION
POUR METTRE
SUR UN CADRAN
A ANET.

Phœbe nihil toto ſpectabis amenius orbe,
Hic utinam volucres ſiſtere velles equos !
Tempora nec fluerent, noſtri nec, Phillis, amores,
Nec veniet tacito curva Senecta pede.

RONDEAU
SUR LA TRADUCTION DES METAMORPHOSES D'OVIDE, EN RONDEAUX, PAR Mr. BENSERADE.

POur les Rondeaux, Chants roïaux, & Balade,
Le tems n'eſt plus ; avec la Vertugade
On a perdu la veine de Clément :
C'étoit un Maître, il rimoit aiſément,
Point ne donnoit à ſes Vers l'eſtrapade.

Point il ne faut de brillante tirade,
De jeux de mots, ni d'équivoque fade ;
Mais un facile & ſimple arangement,
Pour des Rondeaux.
Cela poſé, notre ami Benſerade
N'eût-il pas fait beaucoup plus ſagement

De s'en tenir à la pantalonade,
Que de donner au public hardiment
Maint quolibet, mainte turlupinade,
Pour des Rondeaux ?

EPITRE
DE Mr. LE DUC
DE NEVERS,
A Mr. LE DUC
DE VENDOSME,
AYANT LA PETITE VEROLLE
A LA CHARITE', en 1680.

VOtre Alteſſe Séréniſſime
Me recevroit en Hermotime,
Si comme lui je pouvois au dehors
Développer mon ame de mon corps,
Et l'envoïer errante & vagabonde,
Se promener par tous les coins du monde;
Vous l'auriez vuë en verité
Aparoître à la Charité;
En parure d'eſprit, en aimable fantôme,
Pour égaïer les ſens du malade Vendoſme;
Et lui rendre dans les beſoins
Mille devoirs & mille ſoins;

Mais

Mais l'ame dans le corps eſt trop embaraſſée
Chez le Baron de l'Arſée ;
Et n'en ſçauroit ſortir, que le fatal ciſeau,
Sans retour ne l'envoie en la nuit du tombeau.
Mais tréve de ce mot qui fait peur aux malades ;
Parlons de jeux, de maſcarades,
De fêtes, de tournois, de bals, & de balets,
De gais feſtins, d'amours folets ;
Ici l'on vous attend avec impatience,
Plus ſain, plus vigoureux, plus fringant que jamais,
Chargé des riches dons de la belle Provence,
En état de goûter un ſort tout plein d'attraits ;
De choiſir les plaiſirs dans l'aiſe & l'abondance,
Et de courir à tout moment
De divertiſſement en divertiſſement.
Le jeu, la chaſſe, & la muſique,
Le repas clandeſtin, le repas moſaïque,
L'amour même en ſera, ſi ſes tranſports preſſans
Font jouer à la fin vos reſſorts impuiſſans ;
Peut-être dérouillés, & changeans de nature,
Leur vertu productrice en votre ſang s'épure,
Et coulant dans vos nerfs avec activité,
Vous rendra quatre-vingt à la poſterité :
En attendant l'éfet de cet augure,
Et que votre air charmant, votre blonde figure

Vous redonne un plaiſir parfait ;
Ne ſongez qu'à vous faire une ſanté qui dure :
Dorlotez-vous ſur le tendre duvet ;
Du profond Rabelais écoutant la lecture
Qu'expliquent à votre chevet,
Epicure Chapelle, & Chapelle Epicure.

SONNET DU MESME, ENVOYE' A MONSIEUR DE VENDOSME, DANS LA MESME LETTRE.

QUe Céſarion ſoit le bien reſſuſcité !
Sans manne, ni ſéné, ni pomme d'ellébore,
S'il a d'un Péliſſon l'épiderme crouté,
En quelqu'état qu'il ſoit il nous charme, on l'adore.

Pour remettre en ſes nerfs des ſignes de ſanté,
Je ſacrifie un Cocq au Talbot d'Epidaure,
Et Dumaurier héros de la lubricité,
Le grand Dieu de Lampſaque en ſa faveur implore.

Mais quand le verrons-nous de retour en ce lieu,
Le bon Chaulieu Vendôme, & Vendôme Chaulieu?
Paris ſera charmé, la Cour ſera ravie.

Moi je verrai combler mes plus ardens deſirs,
C'eſt un autre moi même, il ſçait gouter la vie,
En pareſſeux ſenſé qui pond ſur ſes plaiſirs.

REPONSE DE M. L. DE CHAULIEU, A LA LETTRE DE M. DE NEVERS, EN 1680.

EXcuſe, grand Nevers, la lenteur de ma veine,
L'Hyver a glacé l'Hypocréne,
Pégaſe ne peut plus marcher,
Et la divine Melpoméne
En Lipare s'en va chercher
Brontes pour le ferrer à glace ;
Car tu croiras facilement
Qu'on ne trouve que rarement
Un Maréchal ſur le Parnaſſe,
Où jamais d'Artiſan groſſier,
De grimper n'auroit eu l'audace,
Si pour te plaire, près d'Horace,
Apollon n'avoit donné place
A maître Adam ton menuiſier.
Grace à cet heureux ſacrifice,

Que d'un Cocq à propos tu fis,
Nous avons toujours eu propice
Le docte fils de Coronis :
La Vérolle malgré ſa rage,
A reſpecté notre Adonis ;
Tu trouveras même embellis
Tous les traits de ſon beau viſage,
Car la Nature bonne & ſage
A mêlé quelque roſe à des fagots de lys ;
Et par un ſi prudent mélange,
A fait, ſans le ſecours du fard,
D'un Vendôme un peu trop blaffard,
Un Vendôme plus beau qu'un Ange :
Sa ſanté revient à grands pas,
Et ſi la faim qui la dévance
Augmente ainſi qu'elle commence,
Les Halles n'y ſuffiront pas :
Et bien que chez toi l'abondance,
Si familiere en tes repas,
Y fourniſſe cinquante plats
Des mets les plus exquis de France,
Tu verras ce Prince glouton,
Rendre facilement croïable
Tout ce que nous conte la Fable

Du famelique Ereſichthon.
Avec combien d'impatience
Attendons-nous ce jour heureux,
Où de cet apétit fameux
Tu ſouffriras l'expérience !
Si tu veux qu'il ne manque rien
A cette célebre journée,
Et que ta cave ſoit ornée
De Saint-Laurent, & de Verdée,
De Falerne, & de Formien.
Immole au Pere Promien
Ton pauvre Baron de l'Arſée.

REPONSE DE M. DE NEVERS, EN 1680.

VRaiment vos Vers ſont bons, ils ſemblent fabriqués
Sur la montagne à double cime ;
Par les Experts ils ſeront colloqués
Dans le degré le plus ſublime ;
Et quoi qu'ils ne ſoient que croqués,
J'y reconnois pourtant de ſçavans coups de lime,
Des traits de maître bien marqués,
Un air de Virelay s'égaïant de la rime.
Mais venons au Séréniſſime ;
De ſes beaux jours par la Parque attaqués,
La trâme ſe reprend, la vigueur ſe ranime,
Nous les verrons à loiſir croniqués
Par plus d'un exploit magnanime ;
Ses aimables attraits ne ſont plus offuſqués,
Il n'eſt plus ſur ſon teint de phlefmoneuſe phime,
Là des cinabres vifs comme mouches plaqués,
L'éclat nouveau ſur l'albâtre s'imprime,
Et bien-tôt de Vénus tous les cœurs extorqués,

A l'aimer ſeront apliqués,
S'il eſt beau comme Adon & nerveux comme Eutime,
Qu'il vienne donc ce Prince boniſſime,
A ſon aiſe en Seigneur opime;
Tous les vins de liqueur déja ſont débarqués,
Mille & mille flacons en ordre ſont braqués,
Tout l'art des Cuiſiniers en ſa faveur s'eſcrime,
Tout gibier volatil, terreſtre & maritime,
S'offre pour aſſouvir ſa faim gloutoniſſime;
Nous tous d'un accord unanime,
Par les vapeurs du vin nos eſprits provoqués,
Au bruit harmonieux de cent verres choqués,
Nous crirons à l'envi, ferme, trinquons, trinqués;
Que la ſobrieté, la regle, le régime,
Paſſent pour un énorme crime;
Ecartons loin de nous ces pâles éflanqués;
Que tout ſobre puſillanime,
Soit, une pierre au col, jetté dans une abîme!
Que les Dieux de la joïe au feſtin invoqués,
Nous comblent de douceurs! que Baccus toujours prime!
Là pour un digne hommage à ſa puiſſance optime;
Chaulieu, Chapelle, en mimallons maſqués,
Parmi les bonds joïeux du Mime & Pantomime,

Sur les Autels d'un doux parfum muſqués,
Selon l'antique maxime,
Immoleront la paillarde victime ;
Venez donc, car ſans vous le chagrin nous oprime;
Nos commerces ſont détraqués ;
Bethune par la goutte a les pieds diſloqués,
Ce convive excellentiſſime.
Je finis, nos cerveaux ſe ſont allembiqués,
A vous tracer ſes Vers un peu trop-tôt riſqués ;
Sans doute ils ſeront critiqués
Comme un ouvrage cacochime,
La veine du Baron eſt au bas, & périme ;
Mais quoique ſes tranſports ſe ſoient mal expliqués,
Agréez toutes fois & le zéle & l'eſtime
De votre valet le plus ime.

LETTRE DE M. L. DE CHAULIEU, A M. LE MARQUIS DE DANGEAU,

Qui lui avoit envoyé des Billets blancs de la Lotterie du Roi, & qui avoit en même tems loüé les Vers de Monſieur de Chaulieu.

QUelque faveur que l'on me faſſe,
Jamais d'un aſſez long ſommeil,
Je n'ai dormi ſur le Parnaſſe,
Pour me trouver à mon réveil
Salué du nom de Poëte;
Moi qui ne me ſerois vanté
Que d'en avoir eu la manchette,
La marotte, ou la pauvreté.

Mais puiſque tant obligeamment
Tu le dis, cela m'en aſſure,

Je ſuis Poëte abſolument ;
Car je ſçai bien qu'une impoſture,
En choſe de cette nature,
N'échape pas legerement.

Et puis nourri dès ton enfance,
Parmi les Aonides chœurs,
Tu ſçais tout ce que dit & penſe
La chaſte troupe des neuf Sœurs ;
Et tu n'aurois pas l'imprudence
D'initier à leurs chanſons
Un profane, que l'ignorance
Eloigne de toute aparence
D'être un jour de leurs nourriſſons.

Je m'en vais donc ſur ta parole
Hazarder à faire des Vers,
Pour te peindre ce grand revers
Qui trompa notre eſpoir frivole,
Et mit nos projets à l'envers.

Déja du Dieu de la lumiére,
L'inégale Sœur par deux fois
Avoit achevé la carriére

Dont le cours partage les moit ;
Depuis que la douce eſpérance
Emploïoit ſon flateur pouvoir
A calmer notre impatience
Par l'attente d'un billet noir.

Cependant au haut de nos Tours *
Nous nous empreſſions tous les jours
A voir ſi notre deſtinée,
Qui tant nous tenoit en ſuſpens,
En caractéres noirs ou blancs ;
Par les Dieux même craïonnée,
Et par leur ordre ſouverain,
A deux cens billets aſſignée,
N'arrivoit pas de Saint-Germain.

Telle en foule deſſus le port
Athéne attendoit ce navire,
Dont les voiles devoient prédire
Le triſte ou le glorieux ſort
Du Héros, que l'Amour en Créte
Sauva d'une ſûre défaite ;
Dont le deſtin ſeroit plus beau,
Si ſa trop fatale mépriſe

* Les Tours du Temple.

Au retour de son entreprise
N'avoit mis son pere au tombeau.

Après une si longue attente,
Dont nous sommes très-mal païés,
Par toi des Billets envoïés,
J'ai vu la troupe blanchissante;
Jamais il ne fut plus certain,
Et jamais preuve plus solide
Ne montra que rien de ta main
Ne peut sortir que de candide.

Mais tu t'étonneras peut être
De voir rimer si longuement
Un Poëte, qu'en un moment
Ta seule autorité fit naître:
Pour finir ton étonnement,
Reconnois la main secourable
D'une Muse plus favorable,
Que l'on auroit vuë autrefois,
Malgré Phébus, & sa neuvaine,
Plus dignement que Melpoméne
Au Parnasse donner des loix.

REPONSE
DE M. LE MARQUIS
DE DANGEAU,
A M. L. DE CHAULIEU.

De Saint-Germain, en 1680.

Votre veine eſt toûjours digne d'être admirée,
Toûjours noblement inſpirée,
Soit que comme autrefois l'heureux dormeur d'Aſtrée,
Vous vous trouviez ſçavant pour avoir ſommeillé
Sur la croupe jumelle à Phébus conſacrée;
Soit que votre ame auſſi par l'étude éclairée,
Ait dans un long travail obſtinément veillé;
L'Ecrit que je reçois me paroit émaillé
Des plus riches couleurs, dont la docte contrée,
Par les neuf Sœurs eſt diaprée;
Et de ſon triſte oubli la Fable retirée,
Y rend à chaque pas l'eſprit émerveillé.
J'ai longtems gardé le ſilence,
Et vous devez l'interpréter

Comme une juſte défiance
D'un homme qui n'oſoit, Abbé, vous ripoſter ;
Car en un mot ſans complaiſance,
Sans vouloir ici vous flater,
Je ſerois trop heureux de pouvoir imiter
Ce tour harmonieux, cette noble cadence
De vos Vers qu'on m'entend à toute heure vanter
Que vous me plaiſez dans ces plaintes !
Dans ces allarmes ſi bien peintes,
Dans cette impatience & cet eſpoir trompé !
Quand je vois dans vos Vers vos deſirs & vos craintes,
J'éprouve, comme vous, de ſenſibles atteintes,
Et des mêmes tranſports mon cœur eſt occupé.
La fortune eut grand tort ſans doute
De trahir cet eſpoir dont vous étiez charmé ;
Mais la Déeſſe ne voit goute,
Contre elle ſans raiſon vous ſeriez animé ;
Chaulieu, ſi quelque jour cette aveugle volage
De ſes yeux peut avoir l'uſage,
Tenez-vous aſſuré d'un traitement plus doux ;
Entre tous les Amans qui lui rendent hommage,
Entre tous les Abbés qui briguent ſon ſuffrage,
Elle ne choiſira que vous :
Faites de ſon humeur une épreuve nouvelle,

Après avoir été cruelle
Elle poura ſe corriger ;
Une autre Lotterie & plus grande & plus belle
A tenter le deſtin devroit vous obliger :
Toutes les plaines le ſçavent,
Que l'Inde & l'Euphrate lavent ;
Nous voïons accourir les peuples réjoüis,
Qui tendent l'ameçon à cette riche proie ;
Dans des projets flateurs leur cœurs épanoüis,
Attendent que pour eux le gros lot ſe déploie,
Et quoique la fortune à la fin leur envoie,
Ces penſers qu'elle accorde à ces cœurs éblouis,
Sont toujours un bien qu'elle octroie,
Et juſqu'au jour fatal que l'eſpoir & la joie,
A l'aſpect du néant ſeront évanouis,
Chacun roule à ſouhait ſur dix mille louis.
Mais de vos Billets blancs retouchons l'avanture,
Je trouve dans vos Vers certain air de murmure ;
Et comme ſi j'avois reglé l'évenement,
Vous vous plaignez diſcretement ;
Vous louez ma candeur aſſez malignement,
Vous ſçavez en louange habiller une injure ;
Quoi qu'il en ſoit, Abbé charmant,
Pour continuer la figure,

Et

Et m'en ſervir plus juſtement,
Je vous aime candidement;
D'une amitié ſincére & vraie,
Vous recevrez chez moi le fidéle ſecours;
Et quoique la candeur à preſent vous éfraie,
Quoique des billets blancs récente ſoit la plaie,
Si de votre deſtin ma main régloit le cours,
De la plus pure & blanche craie,
Elle marqueroit tous vos jours;
Mais n'en avez-vous pas qui doivent faire envie?
Ces jours que vous paſſez dans Anet, dans Evreux,
Ne ſont-ce pas les plus heureux
Qu'on puiſſe paſſer dans la vie?
Le charmant Prince qu'on y voit,
Méne avec lui toujours la joie & l'allegreſſe;
C'eſt à lui que la France doit
Le retour du bon goût, & de la politeſſe;
Il eſt le digne chef de la noble jeuneſſe;
Il a l'eſprit, & le cœur droit,
Et ſon courage & ſon adreſſe,
Partout, en quelque lieu qu'il ſoit,
Le diſtinguent bien mieux que le titre d'Alteſſe.
Que ne dirai-je point de l'aimable Princeſſe
Qui répand les clartés que votre eſprit reçoit?
Elle, qui ſur le bout du doigt

Sçait tout ce que ſçavoient Rome & l'ancienne Gréce,

Qui pourroit aux neuf Sœurs enlever de plein droit,

L'Empire d'Helicon, & des eaux de Permeſſe,

Et que Cipre & Paphos prendroient pour leur Déeſſe.

Abbé, votre bonheur eſt plus grand qu'on ne croit;

Si le deſtin n'eſt pas propice en votre endroit,

A vos moindres chagrins chacun d'eux s'intereſſe:

Vous vivez avec eux dans un commerce étroit,

Ils vous aiment, enfin vous le voïez ſans ceſſe;

Abbé, votre bonheur eſt plus grand qu'on ne croit.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
A M. LE MARQUIS
DE DANGEAU,

Qui lui envoïa une seconde fois des Billets blancs de la seconde Lotterie du Roi,

EN 1680.

JE m'étois seulement flatté
Qu'à la Cour ma champêtre Muse
Auroit reçu de ta bonté
Un accueil, qui servit d'excuse
Du moins à sa témérité;
Mais je n'avois jamais compté
Que cette plume consacrée
Par autant d'ouvrages divers
Au service de Citherée,
S'amusât à louer mes Vers.

Université de BIBLIOTHECA Ottaviensis

Plût au Ciel, Marquis, que jamais
Des bagatelles que je fais
Je n'eusse connu l'importance ;
Et que sans m'aprendre un succès
Qui passe trop mon esperance,
Tu m'eusses laissé vivre en paix
Dans une juste défiance.

Que c'est un dangereux poison
Qu'une délicate louange !
Hélas ! qu'aisément il dérange
Le peu que l'on a de raison,
Et qu'avec un plaisir extrême
On laisse, quand on est auteur,
Endormir à ce bruit flâteur
La connoissance de soi-même !

Contre un si doux enchantement ;
Je sens que la Philosophie
Ne me défend que foiblement,
Et comme raisonnablement,
De la mienne je me défie,
J'ai juré solemnellement
De ne t'écrire de ma vie.

Mais on quitte malaiſément,
(Cela peut s'avouer ſans honte,)
Un commerce, où ſi finement
L'Amour propre trouve ſon compte :
Tu ſçais mêmes en flaterie
Si bien tourner la dureté,
De l'aveugle Divinité
Qui préſide à la Lotterie,
Que contre ſa malignité
Je n'ai pû garder de rancune ;
Et tu m'as inſenſiblement
Engagé, je ne ſçai comment,
A pardonner à la fortune.

Tel qu'un pauvre amant maltraité,
Que ſon cœur entraîne ſans ceſſe
Vers une volage beauté,
J'ai de cette ingrate Maîtreſſe,
Que je ſers depuis ſi long-tems,
Par de nouveaux empreſſemens ;
Voulu réchauffer la tendreſſe.
Mais tu ſçais beaucoup mieux que moi
Que rarement une infidelle,
Quelque penchant qu'on ait pour elle,
Revient à nous de bonne foi.

Auſſi ſon injuſte rigueur
De la plus legere faveur
N'a païé ma perſéverance ;
Et j'ai vu ſon indifference
De rechef entre mes Rivaux,
Par une aveugle préference,
Partager juſqu'aux moindres lots.

A ce rigoureux traitement,
Ne crains pas que ma vertu céde ;
Dans mon déſintereſſement
J'en ſçais bien trouver le reméde.
Heureux, & quatre fois heureux,
A qui des favorables Dieux
La main ſagement ménagere,
En donnant de modiques biens,
Donne en même tems les moïens,
Et l'eſprit de s'en ſatisfaire !

EPITRE
A S. A. MONSEIGNEUR
LE DUC DE VENDOSME,

Sur la Charge de Général des Galéres que le Roi lui donna en 1694.

VEndôme, malgré moi, je cede aux doux transports
Du Dieu des Vers qui m'anime,
Et je sens, malgré mes éforts,
Que d'une involontaire rime
Ce Dieu va former les accords :

Mais, Prince, combien la Proſe
Modeſte, & ſans ornement,
Qui de tes faits ſimplement
Raconteroit quelque choſe,
Te loueroit plus dignement :
Car c'eſt en éfet d'un ſonge
Tirer des réalités,

Qu'emprunter les vanités
Du langage du menſonge
Pour te dire des verités.

Laiſſons à la Renommée
Publier tes actions,
Qui paroîtroient fictions,
Si tu n'avois eu dans l'Armée ;
Par Nauſſau même animée,
Pour témoins vingt Nations.

Cette legére Déeſſe
Dés Althenem ſuit tes pas,
Elle a chanté ta ſageſſe,
Ton ſang froid dans les combats ;
A Stinkerque elle a pu dire
Juſques où fut ton ardeur,
Et ce que doit notre Empire
Aux éforts de ta valeur.

C'eſt elle qui dans les airs
Pour toi déploïant ſes aîles,
Porte tes grandeurs nouvelles
Aux deux bouts de l'univers ;
Qui planant ſur la Marſaille

Te vit à cette Bataille
Couvrir de mort les fillons,
Où dans un étroit paſſage
S'opoſoient à ton courage
Les plus épais Bataillons.

Mais non; c'eſt plûtôt aux hommes
C'eſt à tous tant que nous ſommes,
Qui reſſentons ta bonté,
D'aller publiant ſans ceſſe
Quel air haut, quelle nobleſſe,
Brille en ta ſimplicité :
De quel prix ineſtimable
Pour nous eſt un Prince aimable,
Qui ſçait accorder ſi bien,
Loin de toute fierté vaine,
Aux talents d'un Capitaine
Les vertus d'un Citoyen.

Quoi donc! le Dieu qui m'enflame,
Et qui bien ou mal m'aprit
L'art de loüer ta grande ame,
Ne dit rien de ton eſprit?
Pour te plaire davantage
Apollon l'a fait exprès.

Il ſçait combien tu te plais
Dans un ſimple badinage
Quelque fois à l'oublier ;
Et croiroit commettre un crime,
Tout grand qu'il eſt, tout ſublime,
D'oſer l'aller publier.

Mais où ſuis-je ? quelle yvreſſe
Trouble mes ſens agitez ?
J'entens des cris d'allegreſſe
Sur l'aîle des vents portez !
Quel bruit frape mon oreille ?
Je vois du Port de Marſeille
Tout le pompeux apareil,
Et nos Galéres parées
Faire briller au Soleil
Leurs magnifiques livrées !
J'entends ces Reines des Mers,
Des cris de mille coupables,
Et des voix de miſérables
Former de charmans concerts !

Je le vois, ſur ſa Galere
Ce Général eſt monté ;
Déja ſon humanité

Dans le sein de la misére
Fait renaître la gayeté ;
Et déja son air affable
A dans ce séjour affreux
Consolé ces malheureux,
Sûrs que son cœur pitoyable
De leurs maux se touchera,
Et que sensible à leurs peines
Ne pouvant briser leurs chaînes
Sa main les relâchera.

Fuïez, Galéres d'Espagne,
Désormais loin de nos bords ;
Allez cacher dans vos Ports
La peur qui vous accompagne :
Vendôme s'en va sur vous
Bien-tôt lancer ce tonnerre,
Dont déja cent fois sur terre
Il a fait sentir les coups :
Et je vois déja Neptune,
Qui pour plaire à Jupiter,
T'offre avec lui de concert
Son Trident & sa Fortune.

Ainsi par la bienveillance

De ce grand Roi des François ;
Qui déja deſſous tes lois
Avoit remis la Provence,
Tu vois croître ta puiſſance,
Et l'un & l'autre Elément,
Charmé de ſon eſclavage
ſe diſputer l'avantage
D'obéïr aveuglément.

D'une telle confiance
Mon Prince connois le prix :
C'eſt l'effet de la prudence,
De la bonté de Loüis :
Ton Roi ſçait pour ſa perſonne
Quel eſt ton attachement ;
Qu'en lui tu crois la Couronne
Son plus leger ornement ;
Pour l'Etat quel eſt ton zele,
Et d'un ſi ſujet fidelle
Il connoit le dévouement ;
Et c'eſt cette connoiſſance
Qui ſeule fait ton bonheur,
Et la ſeule recompenſe
Qui pouvoit flater ton cœur.

EPITRE
A MONSIEUR LE DUC DE NEVERS,

Sur des Vers de Mr. Chapelle, dans les seules rimes d'Age & d'If, qui rendoient cet ouvrage un peu forcé & languissant, écrite d'Anet en 1680.

J'Ai vû du paisible rivage *
Enfoncer le fragile Esquif,
Que Chapelle & d'Age & d'If
Avoit lesté pour son voïage;
Mais par un vent superlatif
Sa métaphore a fait naufrage.
J'ai laissé fuïant à la nage,
Sur le Rocher du Chateau d'If
Sa Muse & tout son équipage.....
Moi d'un stile plus libertin,

* Ces premiers Vers sont de feu M. le Grand Prieur de Vendôme, qui commença la Plaisanterie, & M. L. de Chaulieu l'acheva.

Et d'une verve moins priſée
Par la Pareſſe autoriſée,
Sans m'en réveiller plus matin,
Je vais griffonner ma penſée;
Car ce n'eſt pour moi choſe aiſée
De mettre ainſi dans la priſon
D'une rime tant épuiſée
Le peu que tu ſcais de raiſon
Que la Nature m'a laiſſée.
Si tu connoiſſois chaque jour
Avec combien d'impatience
Nous voïons que Phœbus commence
Et finit ſon oblique tour,
Sans que ton aimable preſence
Vienne embellir notre ſéjour;
Bien-tôt Vilpreux & Garanciere
Verroient les vîtes poſtillons,
De leurs fertiles ſillons
Faire voler la pouſſiere;
Tel qu'après les froids rigoureux
Des Hyvers qui nous font la guerre,
Tu quittes ce climat heureux
Qu'habitoient jadis les Maîtres de la terre,
Et partant avec les Zéphirs,
Dont tu devances la vîteſſe,

Tu raménes la politeſſe
En nos repas & nos plaiſirs ;
Qui donc à Saint Germain t'arrête ?
Eſt-tu prié de quelque fête
Que donne ce Seigneur courtois,
Qui toujours entouré d'Anchois,
Pendant ſa podagre, paſsée,
D'un grand fromage Boulonnois
Faiſoit une chaiſe percée ?
Mais que je voïois autrefois,
Dans ces glaciales contrées ;
Donner un ſage contre-poids
Aux puiſſances Hiperborées ;
Lui dont l'eſprit plein de reſſorts
Forma les importans accords
Entre le Turc & le Sarmate ;
Et dont la pacifique voix
A fait pendre au croc les Carquois
De l'Océan juſqu'à l'Euphrate.

EPITRE
A MADAME LA DUCHESSE DE MAZARIN,

En lui envoïant le Voïage de l'Amour & de l'Amitié, & d'autres Vers que Madame la Ducheſſe de Boüillon m'avoit demandés de la part de Madame Mazarin, & de Monſieur de Saint-Evremont.

LA divine Bouillon, cette adorable Sœur,
Qui partage avec vous l'Empire de Cythére,
Et qui par cent moïens de plaire
Séduit & l'eſprit & le cœur,

Veut aujourd'hui que mes Vers,
Au hazard de vous déplaire,
Aillent traverſer les mers :

A cet insensé projet
Ma raison s'est opposée ;
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la risée
De cet homme si fameux,
En qui le goût seul décide
Du bon & du merveilleux ;
Et qui plus galant qu'Ovide ;
Est comme lui malheureux.
Ce Sage qui se confie
Au seul secours du bon sens,
Et dont la philosophie
Bravant l'injure des ans,
Pour suspendre la vieillesse
Par de doux enchantemens,
Sçait l'art d'y mêler sans cesse
Mille & mille amusemens,
Et même les enjouemens
De la plus vive jeunesse :
Ce Critique tant vanté,
De qui la délicatesse
Des ouvrages de la Grèce,
Auroit été redouté,
Ne sçaura jamais peut-être
Que ces Vers m'ont peu coûté,

Enfans de l'oiſiveté,
L'Amour ſeul les a fait naître;
Et ſans vous ma vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortence,
Par un regard de ces yeux,
Qui déſarmeroient des Dieux
La colére & la vengeance,
Obtenir quelque indulgence,
Et d'un accueil gracieux
Payer mon obéiſſance.

REPONSE DE M. DE MAZARIN, ET DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMONT.

JE n'ai point comme Censeur
Examiné votre ouvrage,
Mais comme bon connoisseur,
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galans écrits
Qui nous viennent de Paris,
Disons, qu'on ait vûs en France ;
Et Voiture & Sarasin,
Vous cédent dans l'excellence
Du goût délicat & fin :
Nous ajouterons qu'Hortence,
Notre Sapho Mazarin,
Vous donne la préference
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame Mazarin n'a fait que dire ce que j'ai penſé, car vous mettre au-deſſus de Voiture & de Sarazin dans les choſes galantes & ingénieuſes, c'eſt vous mettre au-deſſus de tous les Anciens. Il n'y a point de comparaiſon qui ne vous déſoblige, il n'y en a point d'avantageuſe que je puiſſe raiſonnablement prétendre : celle d'Ovide ne me convient point ; Ovide étoit le plus ſpirituel homme de ſon tems, & le plus malheureux ; il fut relegué chez des Barbares, où il faiſoit de beaux Vers, mais ſi triſtes & ſi douloureux, qu'ils ne donnoient pas moins de mépris pour ſa foibleſſe, que de compaſſion pour ſon infortune. Dans le païs où je ſuis, je vois Madame de Mazarin tous les jours. Je vis avec des gens ſociables, qui ont beaucoup de mérite, & beaucoup d'eſprit : Je fais d'aſſez méchans Vers, mais ſi enjoués, qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriſer ma Poëſie ; J'ai très-peu d'argent, mais j'aime à vivre dans

un païs où il y en a ; d'ailleurs il me manque avec la vie ; & la consideration du plus grand mal est un espece de remède contre le moindre. Voilà bien des avantages que j'ai sur Ovide : à la vérité il fut plus heureux à Rome avec Julie, que je n'ai été à Londres avec Madame Mazarin ; mais les faveurs de Julie furent cause de sa misére, & les rigueurs de Madame Mazarin n'incommodent pas un Vieillard.

Quels sentimens, direz-vous, sont les vôtres ?
En cet état, dirai-je, où je me voi,
Je ne demande autre grace pour moi,
Que la rigueur qu'on aura pour les autres.

Et j'aurai sujet d'être content. C'est à Madame Mazarin à finir ma Lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon & vous, Monsieur, que je voudrois voir avec du vin de Champagne, avant que de mourir.

Apoſtille de Madame de Mazarin.

Je ne fais point de Vers, mais je m'y connois aſſez pour vous pouvoir dire ſurément, Monſieur, que les vôtres ſont les plus agréables qu'on puiſſe voir : Au reſte, on me compare à Sapho mal-à-propos, je ne ſuis point Lesbienne, ni capable de faire ſon Voïage de Sicile.

EPITRE
A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE,
A FONTAINEBLEAU, En 1701.

DEpuis votre départ de la bonne Ville, un enchaînement de plaisirs m'a bien laissé le tems de penser à vous, mais non pas celui de vous écrire; vous croyez peut-être, parce que depuis la destruction du Paganisme, vous avez pris la place de Comus, & le faites adorer sous le nom de la Farre, qu'il ne nous étoit pas permis en l'absence du Dieu des Festins & de la Joie, de faire des soupers agréables. Nous en avons fait, ne vous en déplaise, les meilleurs & les plus délicieux chez Monsieur le Duc de Nevers; la Compagnie exquise & peu nombreuse, qui rejoignoit seulement les graces de Mortemar à l'imagination de Man-

cini ; tout eût été parfait, ſi le luxe & la magnificence de ces repas n'eût été indigne du goût des Convives ; il a fallu tout leur enjouement pour m'empêcher de ſentir le dégoût de l'abondance : malgré tout cela, je n'ai pû m'empêcher de m'écrier en penſant à vous :

Quand verrai-je ma pauvreté
Honorable & voluptueuſe,
Te donner avec liberté
Un ſouper, où la propreté
Fait loin d'une foule ennuïeuſe,
Une chére délicieuſe
De beaucoup de frugalité ?
Là le nombre & l'éclat de cent verres bien nets
Répare par les yeux la diſette des mets ;
Et la mouſſe petillante
D'un vin délicat & frais,
D'une fortune brillante
Cache à mon ſouvenir les fragiles attraits.
Quelle injure à l'abondance,
Lors qu'avec volupté ton apétit glouton
Borne ſon intempérance

A l'èpaule de mouton !
Et qu'avec des cris de joie
On voit toûjours ſur le tard
Venir l'omelette au lard,
Qu'au ſecours de ta faim le Ciel propice envoye,
Alors l'imagination
Par ce nouveau mets éguiſée
De mainte nouvelle penſée
Orne la converſation :
A des maximes de ſageſſe
On mêle de joïeux propos,
Et l'on jette ſur quelques mots
Ce ſel que produiſoit la Gréce,
Qui nous rend la terreur des ſots.
Mais hélas ! le tems fuit avec tant de viteſſe,
Que parmi ces diſcours de morale & d'amour
Nous attrapons bien-tôt la naiſſance du jour ;
L'Aurore pour nous voir, prend ſa face riante,
Elle rougit de peur de troubler nos plaiſirs,
Et pour nous plaire mieux, met ſa robe éclatante,
Faite des mains de Flore & des jeunes Zèphirs.
Pour honorer la Déeſſe
Nous n'allons point ſemer des fleurs ſur ſon chemin ;
Mais chacun avec allégreſſe
Court pour y répandre du vin.

On voit ces jours là le Soleil
Sortir plus brillant de l'onde,
Et la roſe aux yeux du monde
En a le teint plus vermeil;
Le lis quitte ſa face blême,
La violette elle-même
En a perdu ſa pâleur;
Et cette liqueur divine
Ne fait plus germer de fleur
Que de couleur purpurine.

N'eſt-il pas vrai que cela ſe paſſe ainſi ſouvent au Temple? Meſſieurs les Poëtes de la Cour, vous devriez répondre à de pauvres Poëtes de la Ville; voilà un Cartel que je vous envoïe de la part de tous mes Confreres. Adieu, Monſieur le Marquis, aimez-moi toûjours, & ne me faites point de réponſe ſi vous ne voulez.

REPONSE
DE MONSIEUR LE MARQUIS
DE LA FARRE.
DE FONTAINEBLEAU.

Vous insultez, maître fripon,
A peu d'imagination
Que la Nature m'a donnée ;
Ces traits brillants, la fiction
Dont votre Lettre est tant ornée,
Vont à ma veine infortunée
Faire abandonner Apollon.
A mon esprit ce Dieu n'inspire
Que de tristes moralités ;
C'est avec vous qu'il aime à rire ;
Il est toûjours à vos côtez ;
Et sur tout lorsque vous boirez,
Là prendrez votre tems, beau Sire ;
Et pour moi lui demanderez

Le don d'égaïer la Satire,
De ce ſel que vous y jettez,
Me l'accordant, je pourrai dire
D'aſſez plaiſantes veritez
Au public qui ſe les attire :
Mais juſques-là, ſans me flater,
Je ſens ſur ma foi qu'au Parnaſſe
J'aurois de la peine à monter,
Je perds haleine, & je me laſſe ;
Puis Pégaſe ſans héſiter,
Conſiderant ma lourde maſſe,
Sans un ordre, & ſans cette grace,
Refuſeroit de m'y porter.

Je vous ſuis très-obligé, mon cher ami, de m'avoir tiré d'une eſpece de létargie où j'étois, & dont je crains que ces Vers ne ſe reſſentent encore ; pour les vôtres, ils ſont charmans : je viens de les montrer à Monſieur le Duc d'Orléans, à Madame de Châtillon, & à beaucoup d'autres Dames avec qui nous venons de dîner ; on a bû à votre ſanté, on vous a loué, on vous a

desiré, n'est-ce pas là tout ce que nous pouvions faire ? Le Roi a été incommodé un jour, mais ce n'est plus rien. Adieu, mon cher ami. *Vale & bibe.*

EPITRE
A MONSIEUR LE CHEVALIER DE BOUILLON.
EN 1704.

Toi, qui né Philoſophe au milieu des grandeurs,
As ſecoüé le joug des vulgaires erreurs ;
Et gai dans tes diſcours, & ſimple en ta parure,
Connois pour toutes lois les lois de la Nature :
Chevalier, reçois ces Vers
D'une Muſe libertine ;
Qu'ils aillent ſous ton nom de popine en popine
Aprendre à tout l'univers,
Que Fite & la Moriliere *,
Pour n'avoir point de Céſars,
Ont pourtant ſous leurs banieres
Leurs Héros ainſi que Mars ;
Que ceux qui comme toi ont des talens de plaire,
De l'eſprit de la beauté,

* Fameux Cabaretiers de ce tems-là.

Doivent d'une main ménagere
Mettre à profit le tems, qui d'une aîle legére
Emporte nos plaisirs avec rapidité;
Et que la seule joüissance
D'un instant si précieux
Est l'unique present que dans leur bienveillance
Puissent nous faire les Dieux.
Sur ce principe de sagesse,
Affranchi des devoirs en pleine liberté,
Goûtes tous les plaisirs que t'offre la jeunesse
Dans les bras de l'oisiveté.
Je sçais qu'une facon de penser folle & vaine
Etablit qu'il est glorieux
De porter sur les pas de ton oncle Turéne
Le bruit de tes exploits en mille & mille lieux;
Que sorti comme toi d'une illustre origine,
Avec ton port, ta bonne mine,
Une jambe de bois te siéroit assez bien;
E qu'après nos guerres finies
Tu viendrois avec grace encore aux Tuilleries,
Eborgné, clopinant, nous servir d'entretien.
Que te reviendroit-il de tant de renommée?
Rien que la chétive lueur,
Et que le peu de fumée
D'une lampe en ton honneur

Sur ton cercüeil allumée,
Et le touchant plaiſir aux pieds du Grand Louis
Enterré près Gueſclin d'infecter Saint Denis.
Va que cette folle idée
Ne trouble pas des beaux jours ;
Voi-tu près de la guinguette
Folâtrer deſſus l'herbette
Vénus avec les Amours ?
Elle attend ſous cette treille
Où tu vois mainte bouteille
Nollet au ſortir du Cours ;
Joins ce que ton cœur adore
A ce couple libertin ;
Qu'en ouvrant les Cieux, l'Aurore
Vous trouve tous quatre encore
Yvres d'amour & de vin ;
Et grondez cette pleureuſe,
Qui pour troupe ſi joïeuſe,
S'éveille un peu trop matin :
Mais hélas ! ô loi trop dure !
Cependant que je te fais
De cette aimable avanture,
Cher Chevalier, les portraits ;
Je ne verrai déſormais
Tous ces plaiſirs qu'en peinture :

Mais

Mais qu'importe que la vieilleſſe
Vers moi s'avance à grands pas,
Quand Epicure & Lucrece
M'ont apris que la ſageſſe
Veut qu'au ſortir du repas,
Ou des bras de ſa maîtreſſe,
Content l'on aille là-bas :
Pour moi, qui crois telles choſes
Conformes à la raiſon,
Sur les pas d'Anacréon,
Je veux couronné de roſes,
Rendre viſite à Pluton :
Je vois d'un œil ſec la Parque
Qui commence à ſe laſſer,
Et Caron fréter la barque
Qui va bien-tôt me paſſer.

AU MESME.

En 1712.

Eléve, que j'ai fait dans la loi d'Epicure,
Diſciple, qui ſuis pas à pas
D'une Doctrine ſaine & pure,
Et les les leçons & les apas;
Philoſophe formé des mains de la Nature,
Qui ſans rien emprunter de tes réflexions,
Prens pour guides tes paſſions,
Et tous les plaiſirs ſans meſure;
Qui ne fis jamais de projets,
Que pour l'inſtant preſent, qui coule à l'avanture;
Et ſçachant au plaiſir borner tous tes ſouhaits,
Mépriſes la fortune, & ris de ſes délires:
Heureux libertin, qui jamais
Ne fais que ce que tu deſires,
Et deſires ce que tu fais:
Chevalier c'eſt peu qu'au Temple
Je t'aïe apris comment dans la belle ſaiſon,
Avec le talent de plaire,
Un homme ſage doit faire
D'amours & de plaiſirs une douce moiſſon:

Il faut encor que mon exemple,
Mieux qu'une ſtoïque leçon,
T'aprenne à ſuporter le faix de la vieilleſſe,
A braver l'injure des ans;
Te montre comme il faut par des umuſemens,
Arrêter pour quelques momens
La volupté qui fuit, le plaiſir qui nous laiſſe.

En vain la Nature épuiſée
Tâche à prolonger ſagement,
Par le ſecours d'un vif & fort temperament,
La trâme de mes jours que les ans ont uſée;
Je m'aperçois à tout moment
Que cette Mere bien-faiſante,
Ne fait plus d'une main tremblante,
Qu'étaïer le vieux bâtiment
D'une machine chancelante.
Tantôt un déluge d'humeur,
De ſucs empoiſonnez inonde ma paupiére;
Mais ce n'eſt pas aſſez d'en perdre la lumiere,
Il faut encor que ſon aigreur
Dans d'inutiles yeux me forme une douleur,
Qui ſerve à ma vertu de plus ample matiere.

La Goutte d'un autre côté

Me fait depuis vingt ans un tiſſu de ſouffrance :
Que fais-je en cette extremité ?
J'opoſe encor plus de conſtance
A cette longue adverſité,
Qu'elle n'a de perſeverance :
Et m'accoûtumant à ſouffrir,
J'aprens que la patience
Rend plus legers les maux que l'on ne peut guérir.

Au milieu cependant de ces peines cruelles,
De notre triſte Hiver, compagnes trop fidelles,
Je ſuis tranquile & gai : Quel bien plus précieux
Puis-je eſperer jamais de la bonté des Dieux ?
Tel qu'un rocher dont la tête
Egalant le Mont Athos,
Voit à ſes pieds la tempête
Troubler le calme des flots ;
La mer autour bruit & gronde,
Malgré ſes émotions,
Sur ſon front élevé régne une paix profonde,
Que tant d'agitations,
Et les fureurs de l'onde
Reſpectent à l'égal du nid des Alcyons.

Heureux qui ſe livrant à la Philoſophie,

A trouvé dans son sein un azile assuré,
Contre des préjugés, dont l'esprit enyvré
De sa propre raison, lui-même se défie,
Et sortant des erreurs où le peuple est livré,
Démêle autant qu'il peut les principes des choses;
Connoît les nœuds secrets des éfets & des causes,
Regarde avec mépris & la Barque & Caron,
Et foule aux pieds les bruits de l'avare Acheron.

Mais c'est pousser trop loin peut-être la sagesse,
J'aime mieux me prêter à l'humaine foiblesse,
Et de l'opinion respectant le bandeau,
Croire voir les enfers, mais ne les voir qu'en beau.
Je laisse là Minos & son urne fatale,
Le rocher de Sisyphe, & la soif de Tantale;
Et sans m'aller noircir de cent tourmens divers,
Tout ce qui s'offre à ma pensée,
Ce ne sont que des fleurs, des berceaux toujours verds,
Et les champs fortunés de la plaine Elisée.

Là dans l'instant fatal que le sort m'aura mis,
J'espere retrouver mes illustres amis,
La Farre avec Ovide, & Catulle & Lesbie,
Voulant plaire à Corinne, ou caresser Julie,
Chapelle au milieu d'eux, ce Maître qui m'aprit

Au ſon harmonieux de rimes redoublées ;
L'art de charmer l'oreille & d'amuſer l'eſprit
Par la diverſité de cent nobles idées.

Quel ſpectacle à mes yeux, & quel plaiſir nouveau !
Dans un bois d'orangers qu'arroſe un clair ruiſſeau
Je revois Seignelay, je rencontre Béthune,
Eſprits ſupérieurs, en qui la volupté
Ne déroba jamais rien à l'habileté,
Dignes de plus de vie & de plus de fortune.

Avec Gaſton de Foix quelle ombre ſe proméne ?
Ah ! je la reconnois, c'eſt le jeune Turenne ;
Preſent rare & précieux,
Que l'avare main des Dieux
Ne fit que montrer à la terre.
Digne héritier du nom de ce foudre de guerre,
A quel point de gloire & d'honneur
Ne t'euſſent point porté tes deſtinées,
Si Mars jaloux de ta valeur,
A la fleur de tes ans ne les eût terminées.

Que vois-je près de toi ? c'eſt ta mere éperduë,
Tout à coup aux enfers depuis peu deſcenduë ;
Qui conſervant pour toi ſes tendres ſentimens,

De ce fils si cheri vole aux embrassemens :
Mariamne est-ce vous ? Le ciel impitoïable
A-t'il voulu si tôt dérober aux mortels
Ce qu'il leur a donné jamais de plus aimable ?
Et qui pouvoit aux Dieux disputer des Autels,
Si la grace & l'esprit comme eux est adorable.

Quoi donc ? quand j'esperois qu'à mon heure fatale
Tu recevrois mon ame en ses derniers adieux ;
Et que ton amitié pour moi toujours égale,
Peut-être en soupirant, me fermeroit les yeux :
C'est moi qui te survis, & ma douleur profonde
N'a pour me consoler dans l'excès de mon deuil,
Que de porter ton nom jusques au bout du monde,
De jetter tous les jours des fleurs sur ton cercueil,
Chanter tes agrémens, & célebrer tes charmes,
Dans ces Vers mille fois arrosés par mes larmes.

Dans une foule de Guerriers,
Vendôme sur une éminence,
Paroît couronné de Lauriers :
Vendôme de qui la vaillance
Fait avouer aux Scipions,
Que le sac de Cartage, & celui de Numance,
N'obscurcit pas ses actions ;
Et laisse à juger à l'Espagne

Si ſon bras ne fit pas plus en une campagne
Qu'ils ne firent en dix avec vingt Légions.

Dans le fonds des jardins de ce ſéjour tranquille,
Mais quel eſt ce Héros iſſu du ſang des Dieux ?
C'eſt Enguien qui s'offre à mes yeux,
Sur Nervinde & Stinkerque entretenant Achille.
Je vois ce vainqueur d'Illion
Frémir, que tout ſon courage
Au bord du Simoïs n'ait pas fait davantage,
Que dans ces deux combats fit ce jeune Lion.

Plus loin dans le fond d'un bocage,
Je vois Catinat & Caton
A tous les gens de bien faiſant une leçon.

Ainſi libre du joug des paniques terreurs,
Parmi l'émail des prairies,
Je proméne les erreurs
De mes douces rêveries ;
Et ne pouvant former que d'impuiſſans deſirs,
Je ſçai mettre, en dépit de l'âge qui me glace,
Mes ſouvenirs à la place
De l'ardeur de mes plaiſirs.
Avec quel contentement
Ces fontaines, ces bois où j'adorai Silvie,

Rapellent à mon cœur ſon amoureux tourment ;
Bien loin que ce plaiſir qui ne peut revenir ,
D'inutiles regrets empoiſonne ma vie ,
J'en ſavoure à longs traits l'aimable ſouvenir.

Que de fois j'ai groſſi ce ruiſſeau de mes larmes !
C'eſt ſur ce lit de fleurs que le premier baiſer ,
Pour gage de ſa foi diſſipa mes allarmes ;
Et que bien-tôt après vainqueur de tant de charmes ,
Sous ce Tilleul au frais je vins me repoſer :
Cet arbre porte encor le tendre caractére
Des Vers que j'y gravai pour l'aimable Bergére ;
Arbre croiſſez, diſois-je, où nos chifres tracés ,
Conſacrant à l'Amour nos noms entrelacés ,
Faites croître avec vous nos ardeurs mutuelles ;
Et que de ſi tendres Amours ,
Que la rigueur du ſort défend d'être éternelles ,
N'aïent au moins de fin, que la fin de nos jours.

Ami voilà comment, ſans chagrin, ſans noirceurs,
De la fin de nos jours, poiſon lent & ſun ;
Je ſéme encor de quelques fleur.
Le peu de chemin qui me reſte.

LETTRE
DE M. LE CHEVALIER DE BOUILLON, A M. L. DE CHAULIEU.

MAlgré votre peu d'attention pour moi, je ne puis m'empêcher, mon cher Abbé, de vous aſſurer que vous n'avez point d'ami qui regrette ſi fort votre abſence, & qui ſoit plus ſenſible à votre retour. Quand on a eu le plaiſir de vivre avec vous, toutes les autres Compagnies paroiſſent fort inſipides; je ne trouve quaſi partout où je vais que de languiſſantes converſations & de froides plaiſanteries, bien éloignées de ce ſel que répandoit la Gréce, qui vous rend la terreur des ſots. Je fus voir hier à quatre heures après midi Monſieur de la Cochonniere, croïant que c'étoit une heure pro-

pre à rendre une visite sérieuse ; mais je fus bien étonné d'entendre dès la cour des cris immoderés, & toutes les marques d'une baccanale complette ; je passai jusqu'à son cabinet, & je le trouvai en chemise, sans bonnet, entre son remora & une autre personne de quinze ans, son fils l'Abbé versant des rasades à deux inconnus, des verres cassés, plusieurs cervelats sur la table, & lui assez chaud de vin ; je voulus, comme son serviteur, lui en faire quelque remontrance ; je n'en tirai d'autre réponse que, ou buvez avec nous, ou allez..... J'acceptai le premier parti, & en sortis à six heures du soir, quasi yvre mort. Si vous l'aimez, vous reviendrez incessamment voir s'il n'y a pas moïen d'y mettre quelque ordre ; entre vous & moi, je le croi totalement perdu ; il me lut votre Lettre en pleine table ; je la trouvai remplie d'un badinage, d'une philosophie & d'une fermeté contre les malheurs, qui m'enchantent, & qui m'engagent à être

votre diſciple plus que jamais, & avec autant de fidélité que Damis en a eu pour Apollonius de Thiane. Revenez donc, mon cher Maître, vous trouverez mon hermitage prêt à vous recevoir ; & là parmi les pots, & avec des minois gracieux, nous tiendrons des propos ſur toutes ſortes de Chapitres, & je vous remercirai encore de m'avoir mis en état de jouir des plaiſirs ſans remords, & d'eſſuïer les malheurs ſans foibleſſe. Mes complimens à Monſieur de Chaulieu, & croyez que perſonne au monde n'eſt ſi abſolument à vous que moi.

Le Chevalier de
Bouillon.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
DE FONTENAY.

LE beau tableau de Ténieres que vous m'avez envoïé, Monſeigneur, qu'il eſt bien peint, & qu'il eſt vrai!

Dans cette peinture charmante
J'ai reconnu l'auteur de la chanſon,
Qui de maniére ſi galante
Affubla Bertrand & Raton:
Que cette paire malfaiſante
N'a depuis ce jour-là repris
Par Epigramme ou Vaudeville
Les ridicules de Paris:
Ce qui fait que l'eſſor ont pris
Tous les fats de la bonne Ville,
Si haut, & de telle façon,
Qu'il faudra bien que d'Argenſon,
Ce ſçavant maître de Police,

Dans chaque quartier établiſſe
Bureaux, où l'on faſſe chanſon,
Le tout pour corriger le vice.

Des Bureaux qu'on établira,
Le premier au bord de la Seine,
A l'Hôtel de Bouillon ſera ;
Et quatre jours de la ſemaine
Pour le bien public s'ouvrira ;
Et là d'une facile veine
Le Chevalier chanſonnera
Quiconque le méritera,
Et fera Vers ſur la bedaine
Du Céladon de l'Opera,
S'il qu'enfin il corrigera ;
Mais je croi plutôt que ſa peine
Et que ſon tems y perdra.

Le ſecond Bureau ſe tiendra
Butte Saint-Roch dans une ruë
Que maint Vaudeville a renduë
Très-fameuſe ſur ce point-là ;
C'eſt dans cette aimable boutique

Que revient l'esprit qui pinça
La Farre, & qui rendit publique
L'avanture tragicomique,
De la belle qu'il écrasa.

Si vous ne trouvez pas assez de Bureaux établis pour la correction du grand nombre de fats qu'inondent Paris, dont il nous est venu une nuée du côté des bords du Lignon, il faudra bien dans notre Marais & vers la rue..... établir aussi quelque Bureau; & en cas de besoin, nous en établirons un dans le Temple même; je ne sçai pas bien quel sera le Chansonnier qui y fera sa résidence, mais la place ne sera pas vacante long-tems; & en cas de besoin, il se trouvera toujours quelqu'homme de bien, quelque bonne ame, qui par le seul zéle du bien public fera quelques petits couplets de Chansons, le tout pour l'édification du prochain. Voilà, je croi, Monsieur le Chevalier, un établissement nouveau qui ne sera point à la char-

ge du public, mais bien à l'extirpation du Fanatiſme ; choſe qui, je crois, ſera de votre goût, & de celui de Monſieur d'Argenſon, qui les hait autant que nous.

EPITRE

EPITRE
A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE.

Qui m'avoit demandé mon Portrait, en Décembre 1703.

O Toi, qui de mon ame es la chere moitié;
Toi, qui joins la délicateſſe
Des ſentimens d'une maîtreſſe
A la ſolidité d'une ſure amitié;
La Farre, il faut bien-tôt que la Parque cruelle,
Vienne rompre de ſi doux nœuds;
Et malgré nos cris & nos vœux,
Bien-tôt nous eſſuirons une abſence éternelle.
Chaque jour je ſens qu'à grands pas
J'entre dans ce ſentier obſcur & difficile,
Qui me va conduire là-bas
Rejoindre Catulle & Virgile;
Là ſont des berceaux toûjours verds.
Aſſis à côté de Lesbie,

Je leur parlerai de tes Vers
Et de ton aimable génie ;
Je leur raconterai comment
Tu recueillis ſi galamment
La Muſe qu'ils avoient laiſſée,
Et comment elle ſçut ſagement,
Par la pareſſe autoriſée,
Préferer avec agrément
Au tour brillant de la penſée
La verité du ſentiment,
Et l'exprimer ſi tendrement,
Que Tibule encore maintenant
En eſt jaloux dans l'Elizée :
Mais avant que de mon flambeau
La lumiere me ſoit ravie,
Je veux te craïonner un fantaſque tableau
De ce que je fus en ma vie ;
Puiſſe à ce fidéle Portrait
Ta tendre amitié reconnoître
Dans un homme fort imparfait,
Un homme aimé de toi qui merita de l'être.

Avec quelques vertus, j'eus maint & maint défaut,
Glorieux, inquiet, impatient, colére,
Entreprenant, hardi, très-ſouvent téméraire,

Libre dans mes discours, peut-être un peu trop haut ;
Confiant naturel, & ne pouvant me taire
Des erreurs qui blessoient devant moi la raison :
J'ai toûjours traité de chimére
Et les dignitez ; & le nom ;
Ainsi je pardonne à l'envie
De s'élever contre un mortel,
Qui ne respecta dans sa vie
Que le mérite personnel.
Quel maux ne m'a point fait cette sage folie
Qui mériteroit un Autel !
Pour réparer ses torts la prudente Nature
En moi par bonheur avoit mis
L'art de me faire des amis,
Dont le mérite, avec usure
Me dédommagea de l'injure
Que me fit un fatras d'indignes ennemis,
Qui n'employa jamais contre moi qu'imposture.
Malgré tous mes défauts qui ne m'auroit aimé ?
J'étois pour mes amis l'ami le plus fidéle
Que Nature eût jamais formé;
Plein pour leurs interêts, & d'ardeur & de zéle,
Je n'épargnai jamais périls, peine, ni soin,
J'entrai dans leurs projets, j'épousai leur querelle ;

Et je n'eus rien à moi dont ils eurent beſoin.
Je n'ai jamais connu l'état de l'abondance ;
J'ai prêté cependant, & donné tout mon bien,
Mais l'obligation en étoit fort légére,
Je ne l'ai de mes jours encor compté pour rien ;
Et les tréſors, qu'on croit choſe ſi néceſſaire,
N'ont jamais fait ma paſſion ;
Content d'avoir une reſſource
Dans la fertilité de mon invention
Pour pouvoir remettre à ma bourſe
Ce qu'en avoit ôté ma diſſipation.
Ainſi rempli de confiance
Que rarement je pris en vain,
J'ai cru que c'eſt aſſez donner à la prudence
De garder pour le lendemain
Un peu de ſçavoir-faire, & beaucoup d'eſperance.
Tout cela ſoutenu d'aſſez de fermeté,
Fit ſur une ſimple aparence,
Que ma ſtoïque indifference
Paſſa chez quelques-uns ſouvent pour dureté.
C'eſt à cette férocité
Que je dois, tu le ſçais, le calme de ma vie,
Et cette longanimité
Dont j'ai lutté contre l'envie,
Et ſçû braver l'adverſité.
Ta tendre amitié m'a flatté ;

Qu'à cela je mêlai quelques talens de plaire ;
Libertin, & voluptueux,
Avide de projets, cependant paresseux,
Noïé dans les plaisirs, mais capable d'affaire ;
Accort, insinuant, & quelquefois flatteur,
J'ai sçû d'un discours enchanteur
Tout l'usage que pouvoit faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignit avec adresse
Au tour précis à la justesse,
Le charme de la fiction :
Heureux ! si détrompé d'une erreur qui m'abuse,
J'avois pû resister au séducteur plaisir
De pouvoir quelquefois occuper le loisir
Des Héros que souvent a diverti ma muse !
Chapelle par malheur rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeunesse
De ce poison fatal qui coule du Permesse,
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour propre en une douce yvresse ;
Cet esprit délicat, comme moi libertin,
Entre le tabac & le vin,
M'aprit sans rabot & sans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,

Ce tour aiſé, cet enjouëment
Qui ſeul peut faire le ſublime :
Que ne m'ont point coûté ces funeſtes talens !
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque ſornette,
Je me vis tout en même tems
Affublé du nom de Poëte ;
Dès-lors on ne fit de chanſon,
On ne lâcha de Vaudeville,
Que ſans rime ni raiſon
On ne me donnât par la Ville ;
Sur la foi d'un ricannement
Qui n'étoit que l'effet d'un gai temperament,
Dont je fis, j'en conviens, aſſez peu de ſcrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Perſonne devant moi ne ſeroit ridicule.

Ils m'ont fait là-deſſus mille injuſtes procès,
J'eus beau les ſouffrir & me taire,
On m'imputa des Vers que je n'ai jamais faits,
C'eſt aſſez que j'en ſçuſſe faire.
Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argenſons
Qui réglent la Police, & corrigent la France,
De mettre les rimeurs aux Petites-Maiſons,
Et de détruire ainſi cette maudite engeance ?
Cet ordre ſalutaire eût en moi réprimé

Cette démangeaiſon que Calliope inſpire,
Et je n'euſſe jamais rimé.
Cependant quoiqu'on puiſſe dire,
J'atteſte ta ſincérité,
Que toûjours partiſan de la ſimplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la verité,
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté ;
Tu ſçais bien malgré l'injuſtice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fût point complice,
Ni des erreurs, ni du caprice
De mon imagination ;
Il eſt un autre endroit d'une moindre importance,
Toutefois ſenſible à mon cœur ;
Où j'ai bien pû par imprudence
Jetter les gens de bien quelquefois en erreur,
Qui trompés par la vrai-ſemblance,
Aſſez ſouvent m'ont reproché
Que galant ſans être touché,
Je n'avois de l'amour que la ſeule aparence,
Qu'avec l'eſprit d'Hilas j'eus ſa legereté,
Et que dans mes écrits avec trop de licence
J'ai dogmatiſé l'inconſtance,

Et prêché l'infidelité.
C'eſt ici que mon innocence
A beſoin que ton aſſiſtance
Favoriſe la vérité,
Et vienne prendre la défenſe
De mes vrais ſentimens, & de ma loïauté;
J'étois né vertueux, j'euſſe été plus fidéle
Que ne fut jamais Céladon,
Que j'avois choiſi pour modéle;
Mais qui ne deviendroit fripon
Parmi ce peuple d'infidéles,
A qui l'Amour prête ſes aîles
En lui donnant ſes agrémens,
Qui même de ſes changemens
Sçait tirer des graces nouvelles?
Marquis, à qui le fonds de mon ame eſt connu,
Tu ſçais que mon cœur prévenu
Long tems pour un objet aimable,
Ne pouvant ſe réſoudre à le trouver coupable,
Malgré ſon infidélité,
Chercha dans la néceſſité
D'un changement inévitable
Des raiſons pour rendre excuſable
Parmi tant d'agrémens, tant de legéreté;
L'amour a des Caſuiſtes

D'avis fort differens dans sa Religion ;
Il a ses Escobars, il a ses Jansénistes,
Dont l'austére opinion
Banit tout libertinage,
Et fait un dur esclavage
D'une douce passion,
Pour moi moins rigoureux, je crois sur la tendresse
Qu'il faut un peu passer à l'humaine foiblesse
Quelques legers égaremens ;
Il est de dangereux momens
Où l'amoureuse frénésie...
Mais sans aller plus loin pousser l'Apologie,
Il est, il est encor un ascendant vainqueur
Qui de tous ces défauts a corrigé mon cœur ;
Devenu constant & fidelle
Il brûle d'une ardeur désormais éternelle,
Et livré tout entier à qui l'a sçû charmer,
Il sert encore un Dieu qu'il n'ose plus nommer.

Ami, si la complaisance
Qu'on a pour ces défauts, fit ce Portrait trop beau ;
Songes avec quelle violence
Il faut de l'amour propre arrâcher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce Tableau,
A de ton amitié mérité l'indulgence ;

Parles-en quelquefois ; & que la médiſance
Par malice ou par ignorance,
N'oſe pas d'un Quatrain barboüiller mon tombeau.

EPITRE
A MADAME LA PRINCESSE DE CONTY,

Sur ce qu'elle s'amuſoit pendant les voïages de Meudon, à parler en Rébus & en Enigmes, le 26. Janvier 1703.

CEſſez d'affecter un langage
Où régne tant d'obſcurité,
Vous dont l'eſprit eut en partage
Les graces, la juſteſſe, & la vivacité
Déja le Dieu de l'Eloquence
En a porté ſa plainte aux Cieux,
Minerve au Souverain des Dieux
Demande raiſon de l'offenſe;
Elle, dont vous tenez la perſuaſion
Qu'elle plaça ſur votre bouche,
Et cet agrément qui nous touche
Dans votre converſation:

On s'en plaint au Parnaſſe, on en gronde à Cythére,
Les Muſes, les Amours choquez également,
En tous lieux diſent hautement,
Que lorſqu'en ſes diſcours on a le don de plaire,
Il ne faut que parler tout naturellement.
Princeſſe, quittez donc logogriffe & rébus,
Ce ſont les vains efforts des eſprits de bibus;
Sçachez qu'en vous la parole
Ne doit être ſimplement
Que le gracieux ſimbole
De ce que vous penſez ſi délicatement;
Et comme cent rares merveilles
Charmeront tous les yeux dès que l'on vous verra,
Vous enchanterez les oreilles
De quiconque vous entendra.

Comme je ſçai pourtant qu'il ne faut pas s'opoſer directement aux goûts des grandes Princeſſes, & que votre A. S. eſt preſentement dans le goût des vaticinations.

Voilà certaine Centurie
Que Merlin Cocaïe en mourant

Plein d'un eſprit de prophétie
Laiſſa dans les mains de Morgant :
Cet homme fertile en goguettes,
Qui ſur les boutons de ſon nez
Le premier porta des lunettes
En joüant ſon argent aux dez,

CENTURIE.

Lorſque Don Meu, cet illuſtre Chartreux,
Fera par Ducs frequenter ſon beau Cloître,
Qu'il le rendra plus vanté, plus fameux
Qu'en Dauphiné Chartreuſe ne peut être,
Fille de Mars tirera du tombeau
De Deſacords joïeuſes bigarures,
Et l'on verra ſous burleſques figures,
Rébus, Bouquins, maint & maint Cocardeau;
Mauvais plaiſans, mauvais Poëtes,
Grimper hardiment au coupeau
Du mont d'où découle cet eau
Qui fait rimailler des ſornettes.

Voilà une Prophetie qui pourroit bien attirer ſur moi un orage d'injures de la part de ces Meſſieurs, dont la cabale par malheur eſt trop forte; mais je me mocque d'eux, j'étois ſeul quand j'ai oſé dire à V. A. S. ſes véritez & les leurs.

EPITRE

A M. LA MARQUISE DE L.

Ecrite de Fontenay au mois de May 1705.

LOin de la foule & du bruit,
Je suis dans mon château, comme vous dans le votre,
Car ne se peut prendre pour autre
Que pour Château votre réduit;
Et croiriez une baliverne
Si sur la foi d'une lanterne,
Qui de par d'Argenson vous luit,
Vous pensiez qu'être aux incurables
Entre gens un peu raisonnables,
Ce soit demeurer à Paris:
Entre nous autres beaux esprits,
Nous, qu'en nos dits & nos écrits
Toûjours la justesse accompagne,
Je vous le dis, & le redis,
Vous demeurez à la campagne,
Et pour moi maintenant j'y suis:

C'eſt là, que plus touché d'un ruiſſeau qui murmure,

Que de tousces vains ornemens,
Fils de l'art & de l'impoſture,
Je me fais des amuſemens

De tout ce qu'à mes yeux preſente la Nature.
Quel plaiſir de la voir rajeunir chaque jour!
Elle rit dans nos prez, verdit dans nos boccages,
Fleurit dans nos jardins, & dans les doux ramages
Des oiſeaux de nos bois, elle parle d'Amour:
Hélas! pourquoi faut-il par une loi trop dure,

Que la jeuneſſe des ſaiſons,
Qui rend la verte chevelure
A nos arbres, à nos buiſſons,

Ne puiſſe ranimer notre machine uſée,
Rendre à mon ſang glacé ſa premiere chaleur,
A mon corps, à mes ſens, leur premiere vigueur;
Et d'eſprits tous nouveaux réchauffer ma penſée?
Sur tout rendre à mon cœur ces tendres ſentimens,
Ces tranſports, ces fureurs, ces précieuſes larmes,

Qui de nos jours ſont l'unique printems,

Et dont un cœur uſé ne connoît plus les charmes?
Alors vous me verriez cent fois à vos genoux
Vous redire combien vous me ſemblez aimable,
Vous jurer que le Ciel me fit exprès pour vous;
Que mon attachement ſera tendre & durable:

Que

Que dans l'imagination
Quelque choſe de ſimpatique
Prépare entre nous l'union
Par où l'amour au cœur ſe communique :
Enfin, ſans vous chercher cent autres agrémens,
Que vous avez tous les talens
Que je ſens qu'il faut pour me plaire ;
Ainſi je parlerois dans ces bien-heureux tems,
Mais je dois maintenant me taire.

EPITRE
DE M. L'ABBE' C***
A M. L. DE CHAULIEU,
EN 1703.

TU veux, Chaulieu, que je faſſe des Vers,
Pour mieux parler, qu'en proſe je rimaille ;
J'en vais donc faire ici, vaille que vaille,
Non, comme toi, qui vole dans les airs ;
Mais puis qu'enfin en ton nom je travaille,
Je marcherai ſur les pas de Nevers.
Ma Muſe, hola ! ne ſois point ironique ;
Trop jeune encor pour faire la critique,
N'attaque point un enfant d'Apollon,
Frere d'ailleurs de l'aimable Bouillon ;
Chante plûtôt ſon eſprit & ſa grace,
C'eſt le chemin pour monter au Parnaſſe,
Jamais Phébus ne fut ſourd à ce nom.

Mais pour chanter cette charmante Sœur,
Je ſuis encor trop indigne rimeur ;

A toi, Chaulieu, en apartient la gloire,
Son nom par toi transmis à la mémoire,
Par tes beaux Vers célebré mille fois,
Dédaigneroit une si foible voix :
Partout la tienne emporte la victoire;
Qui mieux que toi d'un vol audacieux,
Peut célebrer nos Héros & nos Dieux ?
Qui mieux que toi peut chanter une Belle ?
Te souvient il, Abbé, de ces beaux yeux,
Dont trop long-tems tu fus amant fidelle ?
C'étoit pourtant une simple mortelle,
Et par tes Vers tu l'élevois aux cieux :
Libre à present, & sans inquiétude,
Tu vis content, & tu fais ton étude
De la tranquile & sage volupté ;
Heureux Chaulieu, jouis de ta sagesse,
Et d'un ami, si tu plains la foiblesse,
N'insulte point à sa fragilité,
Par les conseils de la Philosophie,
Aide plutôt cet ami malheureux,
Tens-lui la main, quand sa raison s'oublie ;
Pour le sauver d'un écueil dangereux
Qu'il a trouvé dans les yeux de Silvie :
Quand tu verras, cher Chaulieu, ses beaux yeux,
Prens garde alors qu'imitant ma folie,

Malgré toi, mon rival, tu n'en ſois amoureux ;
Mais non, je connois la droiture
De ton eſprit & de ton cœur,
Fidéle ami, fidéle à ton maître Epicure,
Dans le parfait repos mettant tout ton bonheur ;
Tu ſuis les lois de la ſage Nature,
Et brave les périls ſans connoître la peur.
Ainſi tu la verras, Chaulieu, d'un air tranquile,
Pour te ſauver d'un regard enchanteur,
La raiſon ſera ton azile :
C'eſt de cette raiſon que j'attens mon ſecours ;
Dis-moi cent fois que dans mes plus beaux jours,
Dans ma plus brillante jeuneſſe,
Je ne trouvois dans ma Maîtreſſe
Que des dehors trompeurs, que de lâches détours,
Qu'après en avoir fait le triſte aprentiſſage,
Pourquoi d'un faux eſpoir me flattant à mon âge
De nouveau m'embarquer dans de folles amours ?
Je ſuis à peine échapé d'un naufrage
Que je cherche à courir ſur de nouvelles mers,
A peine ſorti d'eſclavage
Que je reprens de nouveaux fers ;
La raiſon m'en défend l'uſage,
Sans ceſſe je l'entens me crier : Tu te pers ;
C'eſt par toi, cher Chaulieu, par ta voix ſecourable,

Qu'elle vient rallier mes esprits écartés,
Ah! fuïons désormais ces volages beautés,
Et dans un doux loisir, dans un repos durable,
Cherchons d'autres félicités.
Heureux d'aimer tous deux le plaisir de la table,
Tu rens de tes propos tes amis enchantés,
Là dès ce soir, de ta douce morale;
Philosophe voluptueux,
Qu'en mots choisis ton éloquence étale,
Viens nous développer les trésors précieux:
Perrigny s'y rendra plein de propos joïeux,
La Farre l'attendra tranquile dans sa chaise,
Et pour moraliser tous ensemble à notre aise,
Sonning nous fera boire un vin délicieux.

AUTRE EPITRE
DE M. L'ABBE' C***
A Mr. L. DE CHAULIEU.

A Bien parler, nul plus que vous n'excelle,
Nul ne ſçait mieux étaler en beaux dits,
Diſcours moraux, & propos de ruelle,
Et mieux encor mêler dans vos écrits
Le ſérieux avec la bagatelle.
Tout eſt enfin chez vous au plus haut prix,
Vous poſſedez vieux & nouveau langage;
Veut-on parler comme au tems d'Amadis,
Qui mieux que vous en ſçait le badinage?
Maître Clément ne parloit mieux jadis;
Mais vous parlez ſi peu que c'eſt dommage:
Or me direz, à quoi tend ce diſcours?
Voudrois-je point avec ce préambule,
Faire avec vous la patte de velours,
Et comme on dit, vous dorer la pilule?
De moi n'aïez un pareil ſentiment,
Et je ferois par trop mauvaiſe affaire,

Picard groſſier, contre matois Normand,
Point ne me frotte à ſi fort adverſaire :
Venons au fait ; parlons conſidemment,
Car entre amis on parle avec franchiſe,
Vertu ſans prix dont l'uſage perdu
Peut ſe trouver encore parmi l'Egliſe,
Non pas en tous ; le zéle eſt morfondu
Dans bien des cœurs, on ne voit que grimace ;
Plus d'amitié, feinte regne en ſa place,
Diſcours trompeurs, le monde eſt aujourd'hui
Rempli de fraude, & la vertu bannie
Ne trouvant plus d'azile ni d'apui,
Bien qu'à regret, d'ici bas eſt partie ;
Toi, qui toujours confiant, naturel,
Malgré les lieux où tu pris la naiſſance,
N'as point ſuccé dans le lait maternel
Ce triſte abus qui flétrit l'innocence ;
Aprens-moi quel heureux ſecours
D'une ſi maligne influence
A juſqu'ici ſauvé tes jours ?
Si tu fus ſage en ta jeuneſſe,
Parmi l'éclat & les grandeurs,
Avec une égale ſageſſe
On te vit Abbé ſans baſſeſſe.
Mépriſer les apas trompeurs

De cette volage Déeſſe,
Qui ſembla t'offrir ſes faveurs ;
Et tu vis ſage en ta vieilleſſe.
Heureux qui tôt ou tard peut s'en déſabuſer,
Et qui de ſon eſprit fixant l'inquiétude,
Fait ſa premiere & principale étude
Du peu qui reſte à vivre, & ſçait en bien uſer !
Mais ſans pouſſer plus avant la morale,
Profitons du preſent, peut-être dès demain
Nous deſcendrons tous deux ſur la rive infernale,
Et paſſerons tous deux ſans peur l'onde fatale,
De là par le plus court chemin,
Mercure avec ſon Caducée
Nous prenant tous deux par la main,
Nous conduira dans l'Eliſée,
Où déja ta place eſt marquée
Auprès de ce fameux Romain,
Qui chanta les travaux d'Enée.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
AUX DEUX LETTRES
DE M. L'ABBE' C***

ABbé, dont le discours flatteur,
Qu'avec grace ta Muse étale,
Vient par un murmure enchanteur
Tâcher d'endormir ma morale;
Tu crois qu'avec avidité,
Déja l'amour propre enchanté,
Avale la délicatesse
D'un poison si bien aprêté;
Je sens malgré ma vanité,
Que je dois à ta politesse
Beaucoup plus qu'à la verité:
Il faut avouer sa foiblesse,
J'en conviens, puisque tu le veux;
Né sensible & voluptueux,
Source où tous mes défauts ont pris leur origine,

Tantôt trompé, tantôt heureux ;
J'ai vécu ſouvent amoureux,
Toujours d'humeur ſi libertine
Dans l'engagement que j'ai pris,
Qu'au mépris des Paſteurs fidéles,
Mon amour eut toujours des aîles
Auſſi bonnes du moins que celui de Cloris :
Ovide, que je pris pour Maître,
M'aprit qu'il faut être fripon ;
Abbé, c'eſt le ſeul moyen d'être
Autant aimé que fut Nazon ;
Catule m'en fit la leçon ;
Pour Tibule, il étoit ſi bon
Que je crois qu'il auroit dû naître
Sur les rivages du Lignon ;
Et qu'on l'eût placé là peut-être,
Entre la Farre & Céladon :
L'Amour fut-il jamais fait pour être durable ?
C'eſt le feu d'un éclair, un peu ſolide bien,
C'eſt un ſonge enchanteur, un fragile lien
Que ne forme & ne rompt rien qui ſoit raiſonnable :
Le Pere des Héros, ce Dieu ſi redoutable ;
Que la Victoire ſuit par tout dans les combats,
Avoit beau paroître adorable,
Sa Maîtreſſe ne laiſſa pas

De découvrir à nud ſes plus ſecrets apas
Au Berger qui parut aimable
A la femme de Menelas.

Chez moi tous les amuſemens
Ont encore une libre entrée,
Mais fût-ce une chaîne dorée,
J'en hais tous les attachemens :
Pour toi, qu'un teint vif & fleuri,
Et la perruque bien poudrée,
Flattent d'être le Favori
Encor de quelque migeorée,
Goûte l'erreur des paſſions,
Etens tout au plus loin les bornes du bel âge,
La moindre de tes actions
Vaudra bien mieux que la plus ſage
De toutes mes réflexions ;
Moi qui ſent qu'à grands pas la vieilleſſe s'avance,
Et qui par mille changemens
Connois déja la décadence
Qu'aporte le nombre des ans,
Dans une douce non-chalance
Je joüis du Printems, du Soleil d'un beau jour,
Je vis pour moi, content que ma ſeule indolence
Me tienne lieu de biens, de fortune & de Cour ;

Si j'ai du goût pour quelque Belle,
Je trouve des plaiſirs, & n'en crains point de maux;
Je ne veux que boire avec elle,
Et me mocquer de mes rivaux.
Revenu des erreurs, après de longs détours,
Comme moi vous aurez recours
Quelque jour aux leçons de la Philoſophie,
Qui ne déçut jamais le ſage qui s'y fie,
Et dont j'ai ſi ſouvent éprouvé le ſecours.

C'eſt elle qui me fait avec tranquilité
Regarder fixement le terme de ma vie;
Occupé ſeulement du ſoin de ma ſanté,
Jaloux juſques à la folie
Des douceurs de ma liberté:
L'avenir ſur mon front n'excite aucun nuage;
Et bien loin de craindre la mort,
Tant de fois battu de l'orage,
Je la regarde comme un port
Où je n'eſſuirai plus tempête ni naufrage.

EPITRE
DE Mr. L'ABBE' C***
Quand il entra dans ſa nouvelle Maiſon.
A M. L. DE CHAULIEU.

ABbé très cher, quand viendras-tu chez moi
Faire un eſſai de ta convaleſcence ?
Choiſi le jour, je te jure ma foi
Que je l'attens avec impatience :
Pour t'éprouver de plus d'une façon,
Ami, j'aurai de quoi te ſati-faire,
Et ſur ce point n'ai beſoin de leçon,
Vins à choiſir, Brune faite pour plaire,
Au doux parler, au maintien gracieux,
Propre ſur tout à l'amoureux miſtére,
Même un peu trop, Abbé, pour un goutteux :
Plus n'en dirai, le reſte eſt ton affaire.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
EN MESME STILE.

Bien connoiſſois d'officieux talens
Que ſur ta bonne & facile nature
Avoit enté dès tes plus jeunes ans
Ce gentil Dieu qu'on apelle Mercure ;
Dieu des Fripons, des Ribleurs, des Ribauds,
Dieu plus encor d'autres rimes en aux,
Dont autrefois je faiſois grande miſe,
Mais qu'entre Abbés je n'oſe plus nommer ;
Tant par reſpect que l'on doit à l'Egliſe,
Que pour raiſon que de leur entremiſe,
N'ai le beſoin qui me les fit aimer :
Ce Dieu qui ſçait que tu cherches à plaire
A tes amis, t'a montré la façon
Dont convenoit de meubler ta maiſon,
Et tout ainſi qu'on les meuble à Cithére,
Canapé large, amples & bons carreaux,
Sophas douillets, force lits de repos,
Dont plût à Dieu que puiſſe faire uſage

Auſſi fréquent que le voudroit mon cœur !
Que ſi n'ai plus ma premiere vigueur,
Ce qu'il m'en reſte, & beaucoup de courage
Me peut encor tirer avec honneur
D'un mauvais pas, où mon penchant m'engage :
De plus en moi l'Amour eſt beau parleur,
Maître je ſuis encor en ſon langage,
Et ſçai très-bien d'un tendre badinage
L'amuſement & le tour enchanteur :
Par quoi bien-loin dans le penchant de l'âge,
D'en éviter la fatale douceur,
Je cherche encor quelque charme vainqueur,
Dont le pouvoir me rattache à la vie,
Et malgré moi remettre dans mon cœur
Ce battement, cette douce chaleur,
Qui ſans pitié par les ans m'eſt ravie ;
Malheureux qui bannit une ſi douce erreur,
Et que la peur du ridicule
Aſſervit aux leçons d'un triſte raiſonneur,
Dont tout le beau ſermon d'un moment ne recule
L'inſtant où l'Acheron nous attend ſur ſes bords,
Et qui de ſes plaiſirs ſe faiſant un ſcrupule,
Meurt déchiré de cent remords.
Ah ! que Deſy*** la gloire de notre âge,
Et l'Epicure de ſon tems,

Connut bien mieux quel eſt l'uſage
Que doit faire de ſes momens
Le parfait Philoſophe, & l'homme vraiment ſage !
Juſques au dernier de ſes jours,
Il porta conſtamment pannetiere & houlette ;
Et dans les bras de ſes amours
Expira mollement au ſon de la muſette ;
Cherchant parmi ces doux accords,
Prêt à deſcendre chez les morts,
A ſe faire une route aiſée ;
Voluptueux même en ſa fin,
Il ſema de fleurs le chemin
Qui le mena dans l'Eliſée :
Mais ſans aller tant raiſonner,
Quand trouverai corps gentil & cœur tendre,
Qui voudra bien la goutte me donner ;
Je ſuis, Abbé, tout prêt à la reprendre.

EPITRE

EPITRE
DE M. L'ABBE' C***
A M. L. DE CHAULIEU,
Le premier jour de l'Année 1707.

LE premier jour de l'an mil ſept cens ſept,
Salut en vers un tien ami t'envoie ;
Puiſſent tes jours filés d'or & de ſoie,
Dans celui-ci couler à ton ſouhait,
Sans qu'on te paie en billets de monnoie !
Cela poſé, je te dirai tout net,
Ce que de toi je veux par ce billet ;
De Virgouleuſe une demi-douzaine,
Nombre pareil du plus beau Saintgermain,
Fais mieux encore, une corbeille pleine
De fruits choiſis, & rangés de ta main,
Fort à propos me viendroit pour demain,
Et devers moi te tiendroit lieu d'étrenne.
Tu me diras, ſans doute avec raiſon,
Tes fruits ſont bons, mes Vers ne valent guére ;
Or ne vas point le prendre ſur ce ton :

J'en ſuis d'accord, & voudrois en mieux faire ;
Que ſi par là ne puis te ſatisfaire,
Faut eſſaïer de quelqu'autre façon,
A te mander choſe qui puiſſe plaire :
Et la voici : me vint hier un dindon
Du bon païs, d'où trois fois la ſemaine
Les Coquetiers arrivent à foiſon
Sur certain quai, près la Samaritaine :
A ce dindon ſont jointes deux perdrix,
Rouges, s'entend, & d'un fumet exquis ;
Pour les manger prens jour avec la Farre,
Quatre ſerons, ſans plus, tu m'entens bien :
Lors fuſſes tu de tes fruits plus avare,
Tu conviendras qu'il y va plus du mien,
Car bien je ſçais quel ſort je me prépare,
Et qu'en tel cas tous deux ne valez rien.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU.

Reçois mes fruits, qu'avec toi je partage,
Pour régaler ces petits Dieux badins,
Qui dans tes vers viennent me rendre hommage,
En me prenant pour le Dieu des Jardins.

Et plût à Dieu que ta gente pucelle,
Ainsi comme eux me prît pour ce Dieu-là !
Point ne répons lors de t'être fidelle,
Car trop bien sçai qu'Amour même en rira.

Jamais ce Dieu ne connut de morale :
Ce qui me plaît peut me rendre fripon :
Des gens d'honneur petite est la cabale,
Depuis la mort du pauvre Céladon.

Or en ce point tout ce qui me console,
Et qui me doit excuser près de toi,
C'est que du moins si ne vaux une obole,
La Farre encor certes vaut moins que moi.

AUTRE REPONSE
A M. L'ABBE' C***

Qui lui avoit écrit de Sully, conjointement avec M. de V... :

J'Avois reſiſté juſqu'ici, Monſieur l'Abbé, à toutes vos coquetteries, mais il faut avoüer ma foibleſſe ; je n'ai pû tenir contre le pâté de perdrix, dont vous m'annoncez l'agréable arrivée par votre lettre : j'ai ſenti avec plaiſir que mon apetit & mon eſtomach étoient en moi plus forts que l'amour propre ; tranſporté d'une reconnoiſſance gloutonne, qui m'a tenu lieu d'entouſiaſme, je me ſuis écrié :

Vous dont le tein fleuri reſpecté des années,
Fit toujours les ſouhaits des beautés ſurannées,
Convive aimable, Abbé Courtin,

Qui veux, quelque cher qu'il t'en coûte,
Et toujours répandre du vin,
Et toujours te donner la goutte,
Qui jamais ainſi n'aura fin :
Quand arriva l'Epître votre
J'étois giſant ſur le grabat,
Et le rhume qui tout abat,
Tenoit Palaprat dans un autre,
Giſant comme moi tout à plat :
Avouez que ſans imprudence,
Rimeurs en état ſi piteux,
Ne peuvent rompre le ſilence ;
Car d'un corps foible & langoureux
L'eſprit reſſent la décadence ;
Et le chagrin de la ſouffrance
Eteint le brillant de ces feux
Qu'allument la ſanté, les plaiſirs & les jeux
Dans le ſein de l'intempérance :
Et puis, Meſſieurs les beaux eſprits,
Qui veut vous faire une réponſe,
Plus d'une fois ſur ſes écrits
Doit paſſer la pierre de ponce :
Ainſi point ne ſerez ſurpris,
Que ces contre-tems, ces obſtacles

Ayent fait ceſſer les Oracles
Que Bachus rendoit au Pourpris
Du Temple, où ſe faiſoient miracles
Autant qu'à Temple de Paris.

N'allez pas croire au moins, Meſſieurs, que j'aie voulu vous faire une réponſe en forme ni méditée. Pour achever de me guerir d'une fluxion horrible que j'ai euë depuis un mois ſur les yeux, je me purgeai hier, & la médecine me fit évacuer ces malheureux Vers que je vous envoie, qui, je crois, faiſoient la matiére corrompuë de tous les maux que j'ai ſoufferts. Car comme a très-bien dit M. A. maudit eſt de Dieu & bien malade qui toujours verſifie: Si faut-il bien pourtant que je réponde deux mots à ce favori d'Apollon:

Qui ſous l'ombre d'une fleurette,
Nous a tiré tout doucement,
En badinant une éguillette;
Mais le tout avec agrément.

Pour vous ſucceſſeur de Villon,
Dont la Muſe toujours aimable,
Fait de Sulli, ce beau vallon
Que nous a tant vanté la Fable;
Sçachez que ſi dans nos repas
Par quelque gentil Vaudeville,
Nous avons reprimé les fats,
Qui ſans nous inondoient la Ville;
Jamais notre malignité
Ne ſentit l'aigreur de la bile,
Et jamais toute la gaieté
De notre troupe encline à rire,
Ne paſſa juſqu'à l'âpreté
De la plus legere Satire:
Suivez ces utiles leçons,
Et toujours occupé de plaire;
Cueillez au Jardin de Cythére
Des fleurs pour orner vos chanſons:
C'eſt là qu'Amour avec ſa Mere
Tient école de ſentiment,
Et répand certain enjouement
Sur nos Vers, & cette molleſſe,
Où ni les brillans ni les traits,
Ni toute la délicateſſe
De l'eſprit n'ateindra jamais;

Et dont votre Muſe badine ;
De jour en jour plus libertine ;
Nous fait ſentir tous les attraits.

En voilà trop pour un malade, & même aſſez pour un convaleſcent.

Quant à notre Pere Prieur, *
Qui ſans avertir, ſouvent pince,
Juſqu'à ſon humble ſerviteur ;
Il ne veut plus être rimeur,
Et s'eſt mis à faire le Prince ;
De ſa table, qui n'eſt pas mince,
A de joïeux compotateurs,
Il fait lui-même les honneurs,
Mieux qu'aucun Seigneur de Province.

Il ne me reſte qu'à prendre congé de vous, Meſſieurs, & à vous donner ſalut & bénédiction.

Dans votre ſéjour enchanté
Buvez frais, faites chere lie,

* Feu M. le Grand-Prieur de Vendôme ouvrit ſa table dans ce tems-là.

Dieu vous donne prosperité,
Son Paradis en l'autre vie,
Dans celle-ci joie & santé :
Goûtez bien votre oisiveté,
Et bornez aux plaisirs votre Philosophie.

EPITRE
DE Mr. LE DUC
DE NEVERS,
De Lion où il étoit avec Madame la Ducheſſe de Bouillon,
A M. L. DE CHAULIEU.

PAr Saint-Cir !
De plaiſir
J'euſſe été
Tranſporté,
Si Chaulieu
Dans ce lieu
Fut venu !
Il eût vu
Les Penons,
Gens très-bons ;
Il eût fait
A ſouhait

Des repas
Maigres, gras ;
Eût mangé,
Dévoré
Des Saulmons,
Des Chapons,
D'excélens
Ortolans
(Mets exquis !)
Des Perdrix,
Des Canards,
Des Guignards ;
Il eût bu,
(Bien repu)
De ces vins
Les plus fins ;
Mais Paris,
Lieu sans prix
Et sans pair,
Fait filer
Ses beaux jours
Aux amours ;

Quoi qu'encor
De Saint-Maur
Ses eſprits
Soient épris,
Que charmé,
Qu'enflamé
De Phébus,
De Bacchus,
Force fruits
Soient produits
Par Clion,
Le Baron
De ce lieu
Demi-Dieu,
Mécénas
Plein d'apas
Le lança,
Le plaça
D'un plein ſault
Au plus haut
D'Hélicon :
Que ſon nom
Si vanté
Soit chanté
En beaux Vers

Sur des airs
Du Levant
Au Couchant !
Revenons
Aux Penons ;
Bonnes gens ,
Complaiſans ,
Généreux ;
Contens d'eux ,
Nous partons
Et quittons
Ce païs
Pour Paris.
Un Abbé
Abſorbé
Dans Comus ,
Dans Vénus ,
Tout charmant ,
Eſt l'aimant
Qui nous fait
Sans regret
Nous hâter
De quitter
Ce beau lieu
Pour Chaulieu.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,

En Octobre 1703.

GRand Nevers,
Si les Vers
Découloient,
Jailliſſoient
De mon fond,
Comme ils font
De ton chef,
Derechef,
J'aurois ja
De piéca
Répondu :
Confondu,
Je me ſens,
Et me rens :
J'ai frotté,
J'ai gratté
Occiput,

Sinciput,
Ma foi rien
Ne vient bien :
Comme toi,
Près de moi
Si j'avois
Ou tenois
Dans mes bras,
Les apas
De ta Sœur
Dompte-cœur,
Enchanté,
Transporté,
Rimerois,
Chanterois
Rime en on
De Bouillon,
Doux aimant !
Nom charmant !
Tu me peux,
Si tu veux,
Rajeunir
Sans bouillir
Comme Ezon ;
Un garçon

Fort gaillard
D'un vieillard
Tu feras,
Et rendras
A l'amour
Un ſoiecour;
Et ce dont
Beſoin ont
Mes Cloris
A Paris,
Près de qui,
Dieu merci,
Tes broquarts
Goguenards
M'ont tondu,
M'ont perdu:
Cependant
En ſervant
Ma Cipris,
Mal j'ai pris,
Dont le pied
Dolent j'ai:
Muſe hola!
Briſons-là;
Et venons

Aux

Aux Penons,
Bonnes gens
Excellens
Pour un mois;
Mais pour trois
Serviteur:
Leur bonheur
Nous rend tous
Trop jaloux:
Revenez,
Ramenez
Jeux & ris
A Paris.

Revenez donc promptement,
Revenez couple adorable,
Cedez à l'empreſſement
Quon a de ſe voir à table,
Avec vous paſſer des jours,
Qui filez d'or & de ſoïe,
Font toûjours naître la joïe,
Et badiner les Amours:
On ſent la vapeur legére

Déja de maint vin nouveau,
Qui tout ſortant du berceau!
Pétille dans la fougére,
Et menace le cerveau;
Et l'on m'écrit qu'à Surêne
Au Cabaret on a vû
La Farre & le bon Silêne,
Qui pour en avoir trop bû,
Retrouvoient la porte à peine
D'un lieu qu'ils ont tant connu.

EPITRE
DE MONSIEUR LE COMTE D'HAMILTON,
SOUS LE NOM DE MADAME, LA COMTESSE DE STAFFORT
A L'ABBE' DE CHAULIEU.

VOus allez être dans un bel étonnement, non-seulement de ce que je vous écris, mais de ce que je fais des Vers pour vous; il ne tiendroit qu'à moi de vous dire, que n'ayant pû vous laisser dans l'erreur où vous êtes de mon aversion pour la Poësie, j'ai voulu me justifier par une preuve convaincante du contraire; mais jai trop de sincerité pour ne vous pas avoüer que j'avois tant vû de miserables Vers sur toutes sortes de sujets, que je désesperois d'en voir

jamais de bons, & que j'avois pris le parti de renoncer à cette lecture; & comment n'y aurois-je pas renoncé? vous êtes si rétif quand il eſt queſtion des vôtres, qu'il faut être de Saint-Maur ou de l'Hôtel de Bouillon pour avoir le plaiſir d'en voir; cependant vous me voyez racommodée avec la Poëſie tout d'un coup, & voici de quelle maniere. Je m'étois miſe à rêver il y a trois ou quatre jours dans l'endroit le plus écarté du Jardin, lorſque je vis ſubitement paroître une figure qui me ſurprit d'abord: ſon habillement ne convenoit point aux lieux où nous étions; cependant je crus la reconnoître, & dans le tems que j'ouvrois la bouche pour lui demander ce qu'elle faiſoit à Pontcailler dans ſon habit d'Opera.

Non je ne ſuis point la Maupin,
Dit-elle, je ſuis cette Muſe,
Qui pour le Berger Flammarin
Fit rimer l'illuſtre la Suze.

Fi, Mademoiſelle, ou qui que vous ſoyez, luis dis-je, retirez-vous, s'il vous plaît, avec vos Elégies éternelles, & ces longues fadeurs dont..... Quoi Madame, dit-elle en m'interrompant, ſon exemple ne vous donne point d'émulation, vous avez plus d'eſprit qu'il n'en faut pour vous ſignaler ſur les traces des Saphos modernes, dont les écrits rempliſſant depuis peu vos théâtres, ſont les délices des Princes & Princeſſes les plus éclairées, & de l'aveu d'une célébre Académie, remportent le prix de tous les Vers; imitez-les, allez à l'immortalité par la même route, je vous réponds du ſuccès.

Qui moi, je ferois de ces folles,
Lui dis-je, qui par l'univers
Sément leurs caprices divers
Dans un tas d'ouvrages frivoles?
Et qui rimant quelques paroles
Où le bon ſens eſt à l'envers,
S'imaginent faire des Vers:
Vous ne ſçavez ce que vous faites,

Vous & votre maître Apollon,
De donner cours à leurs ſornettes :
Paſſe encor pour des chanſonnettes,
On peut les ſouffrir ſur ce ton ;
Mais que le Coturne en cornettes
Retentiſſe au ſacré Valon,
Vous, ni votre maître Apollon,
Vous ne ſçavez ce que vous faites.

Je vis bien que la liberté que je prenois déplaiſoit à la Muſe ; je ne ſçai même ſi elle ne fut point tentée de m'abandonner à mon ignorance ; mais comme ces ſortes de Déeſſes ne veulent point avoir le démenti de ce qu'elles entreprennent, elle me preſenta du papier, de l'encre ; & m'ayant mis la plume à la main, malgré toute ma réſiſtance, voici ce qu'elle me dit.

A mes ordres il faut ſe rendre ;
Je ſuis ici pour vous aprendre
Du Parnaſſe tous les ſecrets ;
L'amuſement a des attraits,
Et pour peu qu'on ait l'eſprit tendre,

On fait des Vers à peu de frais ;
Vous avez beau vous en défendre,
Vous en ferez avec succès ;
Mais dans quelque lieu qu'il puisse être ;
Sur vos Vers consultez Chaulieu,
Il vous redressera peut-être,
Car il a les talens du Dieu
Qui des Poëtes est le maître.

Vous voyez mes instructions, & la nécessité où je suis de m'adresser à vous ; ainsi j'espere que vous voudrez bien m'écrire pour me former au bon goût des Vers : je vous en demande instamment, Monsieur, & je vous prie de croire que je suis,

La Comtesse de Stafford.

A Pontcallier, le 23. Juin 1704.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU.

AVez-vous bien le courage, Madame, de me demander des Vers, vous qui d'un ſeul mot m'avez fait renoncer à en faire de mes jours, en m'aprenant que vous les haïſſez mortellement, & que jamais vous ne choiſiriez cette lecture pour vo amuſer ?

Semblable à cette parole
Qui débroüilla le cahos,
Lâcha les enfans d'Eole,
Et fonda le mont-Athos ;
Un mot a glacé ma veine,
Et fait tarir la fontaine,
Dont, ſous ces beaux arbres verds
Il faut boire à taſſe pleine
Quand on veut faire des Vers :
Ce mot a fait d'abord diſparoître à ma vûe

Ce

Ce Mont, & ſon double ſommet
Qui s'alloit cacher dans la nuë,
Et ſur qui Virgile dormoit;
Pour ces neuf vieilles précieuſes,
Qui malgré l'or de leurs haillons,
Ne furent jamais que des gueuſes,
J'ai renvoyé ces malheureuſes
Troquer avec des revendeuſes
Leur cothurne & leur guenillons:
Vous vous étonnerez peut-être
Que ces merveilleux changemens
Ne coutent à vos agrémens
Que le tems de faire connoître
Ce que vous choiſiſſez pour vos amuſemens;
Mais vous ſeriez moins étonnée,
Et vous en jugeriez bien mieux,
Si comme moi perſuadée
Vous ſçaviez comme moi le pouvoir de vos yeux.

Avec cette façon de penſer, & de la maniere dont je viens de traiter ces pauvres Muſes, à qui je ſacrifiois avant que j'euſſe eu l'honneur de vous connoître, vous croyez bien que ce n'eſt pas moi qui ai fait ces Vers; il falloit en mettre quel-

ques uns dans une Lettre, pour répondre à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : j'ai envoyé chercher au coin de la ruë un garçon Poëte, qui copioit mes Vers autrefois, quand j'en faiſois ; & comme les méchantes choſes ſe retiennent aiſément, il a apris par malheur à en faire ; vous verrez même bien que c'eſt lui qui a fait ceux que vous venez de lire.

Pour moi dont la métamorphoſe
Me rend, graces à vous, à la ſimplicité,
Je vais déſormais de la Proſe
Emprunter la naïveté,
Pour mêler avec autre choſe
Quelque galante verité.
Fille d'une illuſtre Comteſſe,
Qui ſçait par de ſi doux accords
Allier aux graces du corps
La force de l'eſprit, & la délicateſſe,
Vous n'aurez jamais beſoin
De Muſe qui vous anime,
Ni qu'Apollon prenne ſoin

De vous montrer le ſublime :
Car vous trouverez ſur tout
Dans un Oncle fort aimable
Un maître plus que capable
De vous former au bon goût.

EPITRE
A MADAME LA COMTESSE DE STAFFORT,

Pour la prier de me venir voir pendant que j'avois la Goutte, au mois de Juin 1704.

SI vos yeux ont eu le pouvoir
De m'empêcher d'être Poëte,
Daignez un jour me venir voir,
Vous rendrez ma ſanté parfaite.

Malade en état ſi piteux,
Direz-vous, eſt ingueriſſable;
Et puis que faire d'un goutteux;
La Goutte eſt un mal incurable;
Malgré ces beaux raiſonnemens,
Reſpectez cette infortunée,
En faveur d'illuſtres parens,
Dont elle a l'honneur d'être née.

La Déesse de la Beauté
Ne dédaigne d'être sa mere,
Le pere de la volupté,
Baccus en veut bien être pere.

Cependant je meurs de douleur,
Malgré sa génealogie;
Et maudis cet excès d'honneur
Qui de si près aux Dieux m'allie.

Ah quelle réputation
Vous donnera cure si belle!
Au Saint où j'ai dévotion,
Je donne une vogue nouvelle.
Chacun à vous s'adressera,
Votre Autel paré de guirlande,
Chaque jour de Fête sera
Chargé de mainte riche offrande.

Pour votre honneur guérissez-moi,
Ne trompez pas mon esperance;
J'ai mis toute ma confiance
A vos yeux noirs en qui j'ai foi.

Que s'ils n'y peuvent réüſſir,
Au moins me donneront ce mal tant agréable,
Ce mal ſi doux, plus incurable
Que celui qui me fait ſouffrir;
Et j'aurai lors un mal aimable
Dont je ne voudrai plus guérir.

REPONSE
DE MONSIEUR LE COMTE D'HAMILTON,
AU NOM DE MADAME DE STAFFORT.

VOs Vers ne ſont pas faits pour attirer la compaſſion ; peut-on avoir l'eſprit aſſez libre pour le tour agréable que vous leur donnez ? dans l'état ſoffreteux où ils vous repreſentent, on n'a pas envie d'écrire, & la propoſition qu'ils me font de votre part, me fait ſouvenir de ce vieux Conte.

Un Lion Prince cauteleux
Se renfermant dans ſa taniere,
Se mit au lit, fit le goutteux ;
De ſes ſujets d'abord la populace entiere,

Pour ſa ſanté fit publique priere,
Et je ne ſçais combien de vœux ;
Mais comme c'étoit la maniere
D'être alors fort reſpectueux,
Sur tout envers bête ſi fiere
Ses ſujets ſe tinrent chez eux :
Leur reſpect cependant, & cette humble habitude
Ne tournant pas à ſon profit,
Il fit ſçavoir par un Edit
Qu'il étoit dans la ſolitude ;
Publia qu'il étoit permis
A biches fraiches & doduës,
N'importe comme quoi vêtuës,
De ſe rendre à la Cour avec tous leurs amis ;
Vous ſçavez le reſte du Conte,
Comme on couroit à ſon apartement,
Et comme à cet empreſſement
Le malade trouvoit ſon compte :
Mais ſans égard à ce ſermon,
Comme je vous crois moins farouche,
Et moins traitre que ce Lion,
Votre piteux état me touche,
J'irai donc vous entretenir ;
Mais s'il vous faut des yeux noirs pour guérir,
Les miens ſont d'une autre Province ;

Et

Et leur influence eſt trop mince
Pour vous empêcher de mourir :
En tout cas ſans façon vous me verrez venir ;
En amour vous étes bon Prince ,
Et me laiſſerez revenir.

EPITRE

DE M. D'HAMILTON,

A M. LE C. DE GRAMONT.

HOnneur des rives éloignées,
Où Coriſande vit le jour,
De Ménodore heureux ſéjour,
D'où vos errantes deſtinées
Semblent vous bannir ſans retour,
Et d'où l'Aſtre du jour paſſant les Pirenées,
Voit tant de faces bazanées,
Et va finir ſon vaſte tour
Devers ces Iſles fortunées:
Vous, qui dans une auguſte Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez ſignalé vos menées,
Et dans la Guerre & dans l'Amour.

C'eſt à vous, Monſieur, que cet écrit

s'adreſſe ; car à quel autre pourroit-il convenir ? mais vous aurez de la peine à vous imaginer qui vous l'adreſſe, puis qu'il n'eſt plus queſtion de nous depuis des tems infinis, & qu'une longue abſence doit nous avoir éfacés de votre ſouvenir ; cependant oſerions-nous un peu nous flatter que cela n'eſt pas ? puiſque

Vous n'oubliez jamais perſonne,
Témoins dom Brice à Lérida,
Dona Raguez à Barcelône,
Gaſpard Boniface à Breda,
Enfin Catalane & Gaſcone,
Depuis Bordeaux juſqu'à Baïone,
De Perpignan à Puicerda,
Et nous vos deux amis des bords de la Garonne.

C'eſt dans ces lieux écartés & paiſibles que nous aprenons chaque jour que vous étes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais : nos voiſins, grands nouvelliſtes, informés des vivacités dont on

leur mande que vous ſurprenez la Cour ; nous demandent ſi vous n'étes pas le petit Fils de ce fameux Chevalier de Gramont, dont on lit tant de merveilles dans l'Hiſtoire des Guerres Civiles ? Indignés que votre caractére ſoit ſi peu connu dans des Provinces où votre nom l'eſt tant, nous avions formé le deſſein de donner ici quelques idées de votre mérite, mais qui ſommes-nous pour l'entreprendre ? médiocres pour le génie, & roüillés par une longue interruption de commerce avec la Cour ; comment ſeroit il poſſible que nous euſſions ce goût & cette politeſſe qui ne ſe trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant trouver pour bien parler de vous ? car

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réuſſir dans une affaire,
Où les talens ſuccombent tous,
Et quelqu'empreſſement que l'on ait de vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,

Le projet devient téméraire ;
Et des Campagnards comme nous
Sont bien-tôt reduits à ſe taire.

Ainſi nous ne ſongions plus qu'à ramaſſer tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous étes ; mais le choix nous embarraſſa ; tantôt nous voulions adreſſer nos Mémoires à l'Academie, perſuadés qu'aïant autrefois ſoutenu des Théſes de Logique, vous en ſçavez aſſez pour être reçu dans cet illuſtre Corps, & pour y être loüé depuis les pieds juſqu'à la tête à votre reception : tantôt nous voulions que comme il n'y a pas d'aparence qu'il reſte quelqu'un ſur la terre quand vous n'y ſerez plus, les Réverends Peres Maſſillon ou de la Ruë vous entrepriſſent par avance ; mais nous jugeames que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractére ; & qu'à l'égard de l'autre,

il étoit contre l'uſage de vous enveloper tout vif dans les figures d'une Oraiſon funébre. Le fameux Deſpreaux s'offrit enſuite à notre imagination, & nous crumes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions; mais quelques momens de réflexions nous firent comprendre que ce n'étoit pas notre fait.

Des ouvrages d'eſprit arbitre ſouverain,
Il joüit en repos de ſa premiere gloire;
Si du plus grand des Rois il travaille à l'hiſtoire,
Phébus eſt attentif à conduire ſa main,
Et c'eſt l'unique ſoin des Filles de mémoire.
Lui ſeul peut conſacrer à l'immortalité
Un mérite comme le votre;
Mais ſa Muſe a toujours quelque malignité,
Et vous carreſſant d'un côté,
Vous déviſageroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil, où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illuſtre Chef

de votre Maiſon ; & voici l'adreſſe qu'on nous avoit donnée pour cela :

Non loin des ſuperbes lambris
Qu'habitoient nos Rois à Paris ,
Dans un certain recoin du Louvre ,
Eſt un Bureau * fécond qui s'ouvre
A tous Auteurs , à tous Ecrits ,
A des ouvrages de tout prix ,
Sur tout à ceux des beaux eſprits ,
Quand par hazard il s'en découvre ;
De ce lieu chaque mois ſortent galans cayers ,
Où tous les faiſeurs de chanſonettes ,
Tendres Héros de leurs quartiers ,
Viennent dans des Vers familiers
Uſurper le nom de Poëtes ;
Et ſur des tons irréguliers ,
Montent chalumeaux & muſettes ;
Content champêtres amourettes ,
Ou couronnent de vains Lauriers ,
Des Ecrivains & des Guerriers ,
Qui ſont inconnus aux Gaſettes.
De ſes atours capricieux

* Mercure Galant de M. de Viſé.

C'eſt là que l'énigme ſe pare,
Met un maſque miſtérieux,
Et d'un voile mince & biſare
Embarraſſant les curieux,
Eſt toujours neuve, & jamais rare.
C'eſt là qu'on voit en vieux tranſports
Gémir nouvelles Elégies,
Et là s'impriment tous les morts,
Avec leurs Généalogies,
Leurs Eloges, leurs Effigies,
Leurs dignités & leurs tréſors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moïen de vous inſérer dans un Recueil qui devoit être farci de tant d'autres choſes; & toutes ces difficultez nous remirent enfin ſur nos premieres voies, réſolus malgré notre inſuffiſance de tenter l'avanture nous-mêmes, d'apeller à notre ſecours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques-uns des ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous; & pour les engager par quelques petites honnêtetés,

un de nous deux, & juſtement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous diſiez que ſa mere y avoit miſe, par dévotion, ſe mit à les apoſtropher comme vous allez voir.

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux tranſports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne voit de ſes bords, *
Quand vos chants ornez des tréſors
Du Parnaſſe ou de l'Hipocréne,
Badinent pour quelque Climéne,
Ou quand imitant les accords
De Thalie, ou de Melpoméne,
Vous nous rendez les fameux morts
De Rome, & de l'antique Athéne,
La Farre, & vous Abbé ſçavant,
Que Phébus de ſon influence
Anime & ſoutient en rimant,
Donnez chacun dans une Stance

* Saint-Maur.

Quelque relief à ce fragment,
Nous implorons votre aſſiſtance.

A peine cette invocation fût-elle miſe au net, que nous nous ſouvinmes que ces Meſſieurs n'avoient rien écrit qui fût du département de Thalie, ni de Melpomène; cette réflexion nous embarraſſoit, & nous ſongions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorſque tout à-coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous ſurprit ſans nous éfraïer, car c'étoit celle de notre Philoſophe, l'inimitable Saint-Evremont; rien de tout ce tintamare, dont on annonce d'ordinaire l'arrivée des morts de conſequence, n'avoit précédé ſon aparition.

L'on ne vit point trembler la terre,
Le ciel reſta clair & ſerain,
Point de murmure ſouterrain,
Et pas un ſeul coup de tonnerre:

Il n'étoit point couvert de lambeaux mal cousus,
Tels qu'étala près de Philipe
Le Spectre, qui de nuit aparut à Brutus;
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Quand il vint accuser OEdipe;
Il n'avoit rien du funeste apareil,
De ces vêtemens noirs & sombres,
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres,
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit voir qu'il n'avoit pas envie de nous éfraïer; car il s'étoit mis tout comme nous l'avions vû la premiere fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres; C'étoit ce même air goguenard, mais un peu renfrogné, & c'étoient les mêmes habits qu'il avoit sans doute gardez pour nous rendre cette visite; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voïage
Sa calotte de maroquin,
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,

Ornoit le haut de ſon viſage :
Bref, il parut dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noïer dans ſon vin
Les engourdiſſemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaiſſant qui brilloit ſur ſon tein.

Comme il étoit arrivé ſans façon, il ſe mit entre nous ſans cérémonie, mais il ne put s'empêcher de ſourire du reſpect avec lequel nous éloignions nos ſiéges d'auprès de lui, ſous prétexte de ne le pas incommoder : J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde pour les faire parler, mais il nous fit bientôt voir le contraire ; & après avoir jetté les yeux ſur le papier que nous avions laiſſé ſur la table ; j'aprouve, dit il, votre projet, & je viens vous aider à l'executer ; mais je ne comprens pas le choix que vous faites de ces deux Meſſieurs pour vous aſſiſ-

ter. Je conviens qu'on ne peut pas écrire avec plus d'agrément qu'ils font l'un & l'autre ; mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les sujets qu'ils traitent sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne.

L'un tendre, fidéle & gouteux,
Se revoltant d'un air prophane
Contre l'anodime ptisane,
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses Vers heureux
Que l'inconstance & la tocane ;
L'autre, d'un stile gracieux,
Et digne des bords du Permesse ;
Par mille traits ingénieux,
Fait tout ceder à la paresse,
Et de l'indolente molesse
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît, il mporte peu que vous les aïez invoquez, ils n'en viendront pas plûtôt à votre secours ;

arrangez du mieux que vous pourrez les matiéres que vous alliez raſſembler pour d'autres; ne vous embaraſſez ni de l'ordre des tems, ni de celui des évenemens; je vous conſeillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez; puiſque les premieres ſont trop éloignées, pour pouvoir en raprocher les avantures juſqu'au tems où vous étes; faites quelques remarques, mais courtes & legeres, ſur la réſolution qu'il a priſe de ne point mourir, & ſur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas pour lui ſeul tant de fois retardé,
Eſt un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé,
Mais de tant de ſecrets qu'à ſa gloire il publie,
Celui d'éterniſer ſa vie
Eſt l'unique ſecret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez point embaraſſer l'eſprit à chercher des ornemens ou des tours d'élo-

quence pour tracer ſon caractere ; cela ſentiroit le panégyrique, & ce ſera aſſez le louer que de le dépeindre au naturel ; gardez-vous bien de vouloir rendre ſes recits ou ſes bons mots ; le ſujet eſt trop grand pour vous, tâchez ſeulement, en parlant de ſes avantures, de donner des couleurs à ſes défauts, & du relief à ſes vertus.

C'eſt ainſi qu'autrefois par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevois mon Héros ;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ſes vœux dociles ;
Faites-le voir ſuivant en tous lieux les drapeaux
D'un Guerrier égal aux Achiles ;
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux Courtiſans les plus habiles ;
Et toujours actif à propos,
Sans leurs empreſſemens ſerviles,
Qu'il éface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux, enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le faſſent voir en differens tableaux,

Tyran des fâcheux & des ſots ;
Hiſtorien d'Amour, & des Guerres civiles ;
Recueil vivant d'antiques Vaudevilles ;
Aux amants heureux ou tranquiles,
Redoutable par ſes complots ;
Déſolateur de ſes rivaux,
Fléau des diſcours inutiles,
Agréable & vif à propos,
Célebre diſeur de bons mots ;
Et ſur tout grand preneur de Villes ;
N'oubliez pas le Cheval blanc,
Sur lequel ſoutenant temeraire menace,
Il parut inopinément,
Vers les campagnes de l'Alſace,
Aux yeux d'un Prince triomphant ;
Dites, par quel enchantement,
Par quelle adreſſe, ou quelle audace ;
En dépit du vieux Saint-Alban,
Et d'Arlington, & d'Holiface,
Et d'une Nimphe encor à ſéduiſante face,
Il enleva le Bouquinghen,
Contez ces faits tout uniment,
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever inſolemment,

Et

Et ce n'eſt pas toujours au ſommet du Parnaſſe
Que l'on chante avec agrément :
Que par un tour aiſé chaque recit s'explique ;
Suivez la nature de près,
Et dans les Vers ſans trop d'aprêts
Du miſérable Proſaïque,
Et du ſtile trop Poëtique,
Evitez l'un & l'autre excès :
N'adorez point les goûts de la vogue publique ;
Mais ne les condamnez jamais ;
Il eſt un lieu près du Marais,
Où depuis quelque tems le genre Marotique
Se renouvelle avec ſuccès ;
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à ſon air antique ;
De Ronſard ou de Rabelais,
Inſtruiſez-vous dans la Boutique ;
Il ne faut que cinq ou ſix traits
D'un langage obſcur & gothique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'aſſurames que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis ; mais que celui de ne point tomber dans la verſification

rampante nous paroiſſoit le plus difficile à ſuivre ; encore une fois, dit il, faites de votre mieux ; on aura quelque indulgence pour des gens qui écrivent pour le Comte de Gramont ; en tout cas, vous n'êtes guéres connus que de lui, & ſelon les aparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au public une grande envie de vous connoître ; finiſſons cette viſite, pourſuivit-il, & faites connoître à mon Héros par les ſouhaits que je vais faire, que je m'intereſſe toujours pour lui.

Que de ſes jours nombreux l'immuable deſtin,
D'un eſprit éternel ſoutienne encor les charmes,
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes !
Et que le Pere Séraphin,
Toujours ſur de fauſſes allarmes,
Le vienne exhorter à ſa fin,
Et que ce ſoit toujours envain !
Qu'abandonné du Médecin,
La Cour pour lui verſe des larmes ;

Par ſes ſoins redoublez que le Roi convaincu,
Qu'il ne vit plus que pour le ſuivre,
Puiſſe aprendre de lui l'heureux art de revivre
Après avoir auſſi long-tems vécu !
A tant ſe tût le normand Philoſophe,
De ſon tems gentil Clerc, ains gaudiſſeur juré,
Et que piéca, dit on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes meshuy pas ne ſont de l'étoffe
D'un Paſteur enſépulturé ;
Or s'en partit revoir l'acointe bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez ;
Ja n'eſt métier qu'illec il vous attende.
Si ne dira pourquoi cette Légende,
Trop mieux que nous la raiſon en ſçavez :
Que ſi dans cinquante ans ſans être grain malade,
Force vous eſt pourtant à la parfin
Sur lit geſir en piteuſe parade,
Et vers les morts prendre votre chemin,
A donc verrez maint & maint camarade,
Qui menant feſte & moult joïeux hutin,
A grand randon vous feront acolade ;
Là trouverez Meſſire Benſerade :
Le preux Chapelle, & maître Chapelain,
Les Demoiſels Voiture, & Sarazin,
Et cil qui chanſon ne Balade,

Onc ne rima ſans hanap de bon vin ;
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettriez d'aimer, ou batailler.
Roide jouteur, & courtois Chevalier,
Aſſez devant les guerres de la fronde :
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & ſans vous travailler,
Verrez Châtel ſcis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a ne ſuperbe eſcalier,
Mais dont foſſés ont eau claire & profonde ;
Là demeurons, veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît ; Monſieur, ſi par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maiſon, en attendant trouvez bon que nous finiſſions cette longue Lettre ; nous avons eu beau changer de ſtile & de langage, pour en faire quelque choſe, vous voyez bien combien nous ſommes reſtez au-deſſous de notre ſujet ; il faudroit pour y réüſſir que celui que nos fictions viennent de reſſuſciter fut encore parmi les vivans ; mais

Il n'eſt plus de Saint-Evremont,
Et ce croniqueur agréable
Du ſérieux, & de la fable,
Ce favori du ſacré Mont,
N'a pû trouver le Cocyte gaïable,
Et de ce fleuve redoutable
Le retour n'eſt permis qu'au Comte de Gramont.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU.

NOus vous devons un compliment,
Pour nous avoir ſur le Parnaſſe
Accordé ſi bénignement
Une très-honorable place ;
Mais très-bien nous ſerions paſſés
Des brocards, qu'avec la fleurette
Votre Muſe, en fine coquette,
Tout doucement nous a gliſſés :
Bien loin d'en être couroucés,
C'eſt peu pour une Muſe Angloiſe
Qu'un leger petit coup de dent,
Elle qui, ne vous en déplaiſe,
Aime le carnage & le ſang.
Sur la Tamiſe Melpomêne
Ne veut qu'horreur & que combats ;
Et la cruelle ne craint pas
Souvent d'enſanglanter la ſçêne ;
Pour vous, dont le cœur amoli

Par les doux accords de Thalie ;
Nous fait voir un esprit poli
Dans les valons de Thessalie ;
Sous ces beaux arbres toujours verds
Vous aprites dès votre enfance
Et l'harmonie & la cadence
Du Dieu qui nous dicte les Vers :
Mais c'est peu d'une politesse,
Qui pourroit empêcher la Gréce
De regretter Anacréon,
Vous sçavez sur un plus haut ton
Faire leçons de politique,
Et plus sagement que Platon
Etablir une République ;
Je sçai quelles seroient ses lois :
Mais laissons la chose publique
A traiter pour une autre fois ;
Et tréve de panegyrique.
Souvenez-vous bien seulement
Que devez à maître Clément
Réparation autentique,
Pour avoir fort injustement
Traité sa Muse de gothique ;
Elle, qui dans son enjouement
Sans être obscure ni caustique,

Sçauroit bien faire une replique
Au rébus de vos campagnards,
Qu'on voit à leur ſtile ruſtique
N'avoir rien lu que des Ronſards :
Jamais rien de ce badinage
De Chapelle & de Sarazin,
Qui leur fit mettre à chaque page
Tout ce qu'ils eurent de divin :
Pour moi, de mon libertinage
Qui toujours ai fait vanité ;
Dans des Vers qui m'ont peu couté,
J'ai quelquefois ſur ma muſette
Chanté les Amours & le vin ;
Et ſi j'étois moins libertin,
Je ſerois plus mauvais Poëte.

EPITRE
EN VIEUX LANGAGE,
AU NOM DE MONSIEUR
LE DUC,
DE SAINT MAUR, Le 7. Mars 1702.
A MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE,

Dans le tems que les Femmes de la Cour prirent des Coëffures, & des eſpeces d'habits à l'Eſpagnole.

OR maintenant en ce grand changement
Où notre Cour reprend la vertugade,
Reprendre il faut le ſtile de Clément,
Pour rimailler encor joïeuſement
Le Virelai, Chant roïal & Balade :
Mais qui pourra ratraper l'enjouement

Le tour naïf, où ſans grand ornement,
En mots précis s'exprimoit noblement
Au bon vieux tems une juſte penſée ?
Ceci, ma Sœur, pour moi n'eſt choſe aiſée,
Mais le voulez, il faut aveuglément
Vous obéïr, duſſai-je en un moment
En quatre vers voir ma veine épuiſée :
Puis près de moi n'ai malheureuſement
Que quelques foux, & n'ai point de Poëte,
Pour vous rimer baliverne & ſornette ;
J'ai bien auſſi quelques bons Orateurs,
Chaſſeurs ruſés, & ſur tout en grand nombre
Joueurs ſubtils, & cauteleux à l'hombre ;
Mais tout au plus ne ſont que proſateurs :
Ja n'eſt pour vous la choſe difficile,
Beſoin n'avez de courir à la ville,
Car près de vous avez certaines gens
De grand ſçavoir, d'eſprit rare & ſublime,
Et prêt d'accorder en tout tems
L'harmonieux ſon de la rime
A la juſteſſe du bon ſens :
Point ne prenez ceci pour flatterie ;
Mais écoutez, vous verrez ſi j'ai tort ;
Chez un Chanoine de Saint-Maur

Eſt une vieille Centurie,
Qu'il tira jadis du tréſor
De l'Egliſe Sainte Marie,
Où le grand Noſtradamus dort,
Qu'en une caſſette pourie
Il garde écrite en lettres d'or.
Quand viendra l'an de la grande omelette,
Onques ne fut Princeſſe ſi parfaite;
Changé ſera lors en Rinoceros, *
Laiſſé cheval, qu'on apelle Pégaſe;
Et l'on verra ſur une ſcelle raſe
Maître Curé, s'afourcher ſur ſon dos:
Alors la docte neuvaine
Par le vouloir d'Apollon,
Quittant les bords d'Hipocrêne,
Tranſportera dans Seaux tout le ſacré valon;
Voilà juſtement la cauſe,
Princeſſe, pourquoi je n'oſe
Vous attaquer dans ce lieu:
Il vaut mieux vous dire en proſe
Adieu, chere Sœur, Adieu.

* C'étoit le nom de plaiſanterie qu'on avoit donné à feu M. l'Abbé Geneſt, & celui de Curé etoit pour M. de Malezieux.

REPONSE
DE MONSIEUR MALEZIEUX
ET DE MONSIEUR
L'ABBE' GENEST,
AU NOM DE MADAME
LA DUCHESSE DU MAINE.

VOus en parlez bien à votre aiſe,
Et meſurez, ne vous déplaiſe,
A votre aulne les autres gens ;
Tous ne ſont pas ſi diligens,
Ni ſi merveilleux que vous l'étes ;
Baron, fine fleur des Poëtes,
Qui tirez de votre cerveau
Sans peine un ouvrage nouveau ;
Et pouriez dicter un volume,
Plus vite que n'iroit la plume ;
Vous étes dans votre Château,
Comme Apollon ſur ſon côteau,
Inſpirant, réglant l'harmonie ;

Ainſi votre fécond génie
Anime & régle les travaux
De ces illuſtres commenceaux,
A qui votre aimable preſence
Vaut dans Saint-Maur toute la France;
Oui, Prince, l'affabilité,
La politeſſe, la bonté,
L'attention à ne rien faire
Qui puiſſe à gens d'honneur déplaire,
La foi pour ce qu'on a promis,
Le zéle à ſervir ſes amis,
Font rechercher votre preſence
Plus que votre auguſte naiſſance,
Plus que les tîtres ſi vantez
De tant de Rois dont vous ſortez,
Plus que la redoutable épée
Du ſang des ennemis trempée,
Quand ſous les yeux de Luxembourg,
Vous les forçâtes dans ce bourg,
Où tout ſeul vous eûtes la gloire
De déterminer la Victoire
Qui balançoit depuis long-tems
Entre cent mille combattans :
Cette qualité d'intrépide
Eſt bonne pour un Enéïde;

Mais ma foi les plus grands Vainqueurs
Ne ſçavent pas gagner les cœurs,
Quand ils n'ont pour tout avantage
Qu'un inſurmontable courage :
Il faut pour cela, comme vous,
Y joindre des talens plus doux ;
Mais diable, dites-nous de grace,
Avez vous pillé le Parnaſſe,
Et moiſſonné tous les tréſors,
Qu'on cherche aux Permeſſides bords,
Emporté la charmante Lyre
Du Dieu qui les Vers nous inſpire,
La douce flute d'Euterpé,
La trompe de Calliopé,
Les luts, les harpes, les muſettes,
Violons, haut-bois, caſtagnettes,
Avez-vous tout démenagé,
Tout enlevé, tout fouragé
Tous les inſtrumens de muſique,
Et tout l'apareil poëtique,
Tout le feu, toutes les douceurs,
Dont nous animoient les neuf Sœurs ?
Rien ne répond à notre envie,
Et nous maudiſſons notre vie,
De nous voir ſans aucun eſprit,

Sans force pour le moindre écrit,
Non, pour nous il n'eſt plus de Muſes,
Nos ames triſtes & confuſes,
Admirent vos doctes chanſons,
En goûtent les aimables ſons;
Mais, dans le déſir d'y répondre,
Nous ne faiſons que nous morfondre,
A nos vœux Apollon eſt ſourd;
Si que réduits à trancher court,
Nous vous confeſſons, Prince aimable,
Autant que grand & redoutable,
Qui remportez tous les lauriers
Des Poëtes, & des Guerriers,
Que vous, & la troupe ſçavante,
Qui chez vous rit, badine & chante,
Vuidant de nectar maint flacon,
Valez Phébus & l'Hélicon.

Fin du premier Tome.

ŒUVRES
DIVERSES
DE M. L.
DE CHAULIEU.
TOME II.

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN,

M. DCC. XXXIII.

ŒUVRES DIVERSES DE M. L. DE CHAULIEU.

EPITRE DE MONSIEUR DE MALEZIEUX, ET DE MONSIEUR L'ABBE' GENEST, AU NOM DE M. LA D. DUMAINE, A M. LE DUC. A Saint-Maur.

QUAND le docte Baron est dans sa Baronie,
Ja n'est besoin d'assembler coints chanteurs,
Rimeurs hardis, ne faconds orateurs,

En lui tout ſeul ſe trouve l'harmonie,
L'invention, la force, le génie,
Que le blond Apollon ſouffle à ſes ſectateurs :
Bien y paroît à voir ſa Poëſie,
Qui de fine merveille a mon ame ſaiſie ;
Point l'on n'y voit l'eſprit des chaſſes, des étours,
Des jeux de dés, lanſquenet, & baſſette,
Mais la ſcience gaïe, & doctrine parfaite,
Des plus experts & fameux troubadours :
Je penſe auſſi que plus d'un Dieu l'anime,
Que le riant Bacchus, au maître de la rime,
Pour lui joint ſon heureux ſecours ;
Faut-il, ô Frere cher, que parmi votre joie
Vous inſultiez à mon triſte embaras,
A mes regrets ici je ſuis en proie,
Et fais, ma foi, de plus maigres repas
Que les mangeurs de pois & de lamproie :
Comment donc vous répondre? oh je ne le ſçai pas,
Au plus ne ſçai que quelque vieux fatras,
Et contes de ma mere Loie ;
Je n'ai chez moi qu'écrivains de bibus,
Les emploïer ce ſeroit grand abus ;
Jongleurs ſont diſparus, Ménestriers ſe taiſent,
Tems eſt paſſé de ronds vertugadins,
Et de Clagny les nouveaux baladins,

Minces farceurs, déja plus ne vous plaisent :
Je n'ai que mon Curé, plaisant original,
Mais, vous l'avez bien dit, l'Abbé n'est qu'un cheval ;
Autre quidan, qu'ici la mouche pique,
A feuilleté dans une Chartre antique,
Or a trouvé sur des ais vermoulus
Certaine rime prophétique ;
Du vieux Tyresias, ou de Nostradamus,
Se raportant à vos rébus.
Quand sera noir en vermeil transmué, *
Et couvrira grand ennemi d'Auguste,
Un sien écrit bien fort sera hué
De Cil Baron, qui souvent pense juste ;
Icelui preux de grands Clercs entouré,
Près Sainteté jointe à Mauritanie,
Avec regret fera joïeuse vie,
Par onze jours en son manoir doré :
Alors son art, par grand métamorphose,
D'un vieux Curé fera Bellerophon ;
D'un vieil Abbé, connu par vers & prose,
Fera cheval aîlé comme un griffon.

* Il y a aparence que cette Centurie tombe sur le feu Cardinal de Noailles, qui donna alors un Mandement très-severe pour l'observance du Carême ; cela paroît encore mieux par la réponse de M. l'Abbé de Chaulieu.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,

J'Ai fait cent tours ſous mon portique,
Rongé mes ongles bien & beau,
Pour en ſtile macaronique;
Tirer encor de mon cerveau
Quelque vieux Rébus prophétique;
Mais plûtôt ferois maint Rondeau,
Plûtôt même un Poëme épique,
Qu'un obſcur & triſte lambeau
D'une figure allégorique;
Reprenons donc ſtile nouveau,
Laiſſons la langue marotique,
Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau,
Rébus ſont morts, adieu la Muſe antique.
A moins que du Sieur des Accords,
Reprenant les traces obſcures,
Je n'aille compiler un corps,
Dont je vous dédirai, ma Sœur, les Bigarures;
Auſſi-bien, contre nos clartés

Tiennent peu les obſcurités,
Qu'avec art, & fine maniere,
Dans vos écrits vous affectés;
Et ſçavons d'un trait de lumiére
En percer les difficultés:
Deviner des Rébus, Princeſſe, eſt où je pipe;
Le Ciel en me formant me fit des yeux de linx,
Euſſiez-vous l'énigne du ſphinx,
Vous avez trouvé votre OEdipe.
Nous avons d'abord entendu
Ce fameux ennemi d'Auguſte,
Qui depuis peu nous a rendu
Par un placard le ſang aduſte;
Je n'en dis rien: mais, pour celui
Qui voulut faire l'agréable
Auprès de cette Reine aimable,
Qui ſur le Nil ſervit d'apui
A ce Romain ſi redoutable;
Je dirai franchement de lui,
Que s'il avoit été ſemblable
A celui qui vit aujourd'hui,
Cléopatre, l'amour du monde,
Jamais pour un pareil Amant,
N'auroit diſſou dans du vin blanc
Sa groſſe & belle perle ronde;

Et n'eut jamais vu le Soleil,
Cette fête ſi magnifique,
Dont décrit ſi bien l'apareil
Le bon Plutarque en ſa cronique.
Loin de ce banquet merveilleux,
Dont la chere fut ſi parfaite,
Ma table, ſans viande & ſans œufs,
Eſt celle d'un Anacorette;
Je n'y ſuis entouré que de gobe goujons,
De mangeurs de lapins, de raves, champignons,
Aucun pourtant n'a le teint blême;
Car, grace au ſage Mandement
Du Prélat, qui ſi ſaintement
Ordonne avec un ſoin extrême
Ce qu'on doit manger ſeulement,
Le vin qui mouſſe eſt du Carême,
Et n'offenſe Dieu nullement:
Auſſi, pleins d'une ſainte joie,
Toujours reglez, & non dévots,
De dits joïeux & de bons mots,
Nous aſſaiſonnons la lamproie,
Et l'arroſons du jus des pots:
Mais c'eſt trop tirer de ma tête,
Dont petit eſt le réſervoir,

J'irai dans deux jours vous revoir ;
Donnez ordre que l'on m'aprête
Poulet maigre en votre manoir,
Dont en ce tems on se fait fête,
Avec regret, mais par devoir.

EPITRE
AU NOM
DE Mr. LE DUC
DE SAINT-MAUR,
LE 27. MAY 1702.
A MADAME LA D. DU MAINE.

CHere Sœur, Princeſſe aimable,
De qui l'eſprit agréable,
Sans le ſecours d'Apollon,
Fait de Sceaux, ce beau vallon,
Que nous a vanté la Fable ;
Quittez un peu ces beaux lieux,
Et l'émail de vos prairies,
Où Geneſt & Malézieux,
Du recit harmonieux
De leurs douces rêveries,
Entretiennent ſi bien Pan, & ſes demi-Dieux.
Dans ſa chétive Baronie,

Venez voir un pauvre Baron,
Qui très-humblement vous en prie,
Et qui vous en conjure au nom
De la ſainte Mauritanie ;
Non Baron, de qui l'équipage
Se tranſporte dans un chauſſon,
Mais Baron d'un haut parentage,
Dont porte l'antique lignage
Fleurs-de-Lys en ſon Ecuſſon ;
Tout ne cherchera qu'à vous plaire,
Du vin du cru, mais du meilleur,
Nous vous ferons méchante chere,
Mais ce ſera de très-bon cœur ;
Sur tout, ma très-aimable ſœur,
De mets qui ne nous coutent guére.

Nous vous donnerons un fromage,
Du lait frais avec du pain bis,
Quelques fraiſes, & d'autres fruits,
Qui croiſſent dans le voiſinage,
Le tout à fort modique prix.

Comme on ſçait pourtant, quoique Gentilhomme de campagne, les honneurs qui

vous ſont dûs, on vous preſentera un dais en arrivant, & vous ſerez haranguée.

Le Baillif, grave perſonnage,
Endoſſera l'acoutrement,
Sous lequel aſſez rarement
Il rend juſtice en ce Village;
Mais qu'il mettra lors en uſage,
Pour pouvoir magiſtralement,
Moitié Code, moitié Roman,
En ſon ruſtique badinage,
Vous détacher un compliment;
Où ravi d'abord en extaſe,
Surpris d'un éclat ſans pareil;
Ce renifleur, avec emphaſe,
Comparera dans une phraſe
Vos yeux aux raïons du Soleil.

Avouez, ma chere Sœur, que tout cela ne vous donne guére d'envie de venir à Saint-Maur? Voilà pourtant, comme Baron, tout ce qu'on peut vous promettre; la rareté de ce titre honorable devroit bien

vous donner quelque considération pour moi ; car enfin depuis la mort du pauvre Baron de la Crasse, nous ne sommes plus que trois à la Cour, le Baron de Breteuil, Langeamet, & moi ; mais puisque tous les plaisirs que je vous propose en langage de Baron ne peuvent vous déterminer à les venir prendre ici ; voïons un peu si ceux que je vous proposerai, comme Poëte, c'est-à-dire en langage des Dieux, à qui l'avenir est déja present, ne vous engageront point à passer quelques jours à Saint Maur ; imaginez-vous donc que vous y arrivez sur le soir.

Le Soleil achevoit sa course vagabonde,
Et ses chevaux lassez de son oblique tour,
S'en alloient au grand trot plonger au sein de l'onde
Ce Char, dont les rubis font la clarté du jour.
Vous parûtes ; alors le Dieu de la lumiére,
Charmé du plaisir de vous voir,
Immobile dans sa cariére,
Suspend sa course & son devoir,

Et ſur vous ſeule tout le ſoir,
Attache les regards qu'il doit à tout le monde;
Les Nimphes qui devoient friſer ſa tête blonde,
Ne ſçachant comment, ni pourquoi,
Phébus venoit ſi tard au gîte,
Vont trouver Prothée au plus vîte
Pour ſçavoir la raiſon d'un ſi grand déſaroi;
Thétis, qui l'attendoit chez elle,
Pâlit de ce retardement;
Et crut que cet hôte infidelle
Avoit changé de logement,
Pour quelqu'amourette nouvelle.

Ce ne ſont pas là tous les déſordres que vous avez cauſés; la tête en a penſé tourner à Meſſieurs de l'Obſervatoire; le pauvre Monſieur Caſſiny n'en a point dormi, car la derniere heure du jour que vous étes venuë, ou que vous viendrez à Saint-Maur, a eu, ou aura quatre-vingt-douze minutes; & depuis que Joſué arrêta le Soleil, ou que cet aſtre retourna ſur ſes pas, de peur de voir un méchant ſouper, il n'étoit point

arrivé un si grand désordre dans les pendules ; quoi qu'il en soit, vous voilà donc arrivée ; d'abord

On vit s'élancer dans les airs
Le cristal de mille fontaines,
Dont quelques-unes, au travers
De longs rameaux touffus & verds,
Arrosoient les cimes hautaines
D'arbres, vieux comme l'univers.
Toutes nos épines fleurirent,
Et sur leurs boutons, qui s'ouvrirent,
De cent oiseaux qui s'établirent,
On entendit les douces voix ;
Philoméle, au fond de nos bois,
Toujours de ses malheurs outrée ;
Ce soir-là sur de nouveaux tons
Se plaignit à vous des affronts
Que lui fit l'insolent Térée ;
Cependant les jeunes Zéphirs
Portoient partout l'ordre de Flore ;
Qui dans nos champs faisoit éclore
Les fleurs, la joie & les plaisirs.

Avouez que les Muses sont bien Gasco-

nes, car tout cela ne veut dire au plus autre choſe, ſinon que vous vous promenâtes dans les jardins d'en-haut, & dans les routes du petit parc, dont il y en a dix qui aboutiſſent à une aſſez agréable fontaine; mais continuons, vous deſcendites de là dans une longue alée, qui borde d'un côté une grande piéce de pré, & de l'autre la riviere de Marne.

Alors ſortit de ſon limon,
Pour jouir de votre preſence,
Ce Dieu gendre de Palémon,
Qui tout fier de ſon alliance,
Fit ſimplement la réverence,
Et ne vous dit ni oui ni non;
Car quoique Quinault ait fait faire
Des loix d'Amour maintes leçons
Aux Dieux, aux Nimphes de riviere,
Ils ſont muets pour l'ordinaire
Comme le reſte des poiſſons.

Depuis même que l'Académie des Sciences a fait faire l'anatomie d'un Evêque ma-

rin, & d'un Triton, que l'on avoit pêchez à Dieppe, on a découvert que ni l'un ni l'autre n'avoit d'organes pour parler. Cela corrigera nos Poëtes anciens, & sur tout Ovide, & nos faiseurs d'Opera, qui font jaser Alphée, & les autres Fleuves, comme des Perroquets.

Dans la grande prairie vous trouvâtes des danses de Nimphes & de Driades, non pas en juppe, comme on les voit négligées, danser au silence des bois; mais parées pour vous recevoir comme quand elles vont aux fêtes des Dieux.

Dans un lointain on découvrit une troupe de Faunes, de Sylvains, de Chévrepieds, & de Satyres. Ils mouroient d'envie d'être de la partie. Mais, par respect pour vous, je leur avois fait défendre d'aprocher; Monsieur le Comte de Fiesque, pour vous faire honneur, & peut être pour s'en faire un peu aussi, s'étoit mis à la tête de cette illustre compagnie; & vouloit à toute force vous

donner un petit divertiſſement, avec quelques entrées de Ballet, dont Pan avoit fait les pas, & lui la Muſique ; je lui fis ſigne de s'éloigner bruſquement avec ſes Capripedes ; mais comme vous ſçavez, ma chere Sœur, qu'il eſt bien plus le maître que moi à Saint Maur, malgré toutes mes défenſes, il s'aprocha tout en colére, & après avoir murmuré quelques mots inarticulez, que je n'entendis pas, il finit par me dire qu'il ne falloit point tant faire les réſervez, & que nous paſſions notre vie avec des gens que nous eſtimions fort, qui n'étoient pas autres que ces honnêtes gens qu'il vouloit vous preſenter : oüi, me dit il, en jurant, Monſieur, oüi, Monſieur.

Il eſt mainte tête chenue,
Maint porteur de barbe pointue,
Dont le ſoulier de maroquin
Nous cache une pate pelue,
Et le pied fourché d'un bouquin.

A cela je n'eus rien à répondre, & il fallut bien souffrir que mon factotum,

Puisqu'il en avoit tant d'envie,
Vint danser avec son folet,
Et sa burlesque compagnie,
Une figure de Ballet.

Il auroit aussi chanté s'il avoit eu encore cette belle voix dont il charmoit autrefois tout le monde; mais par malheur elle a quitté ce beau gosier fluté, depuis que le vin de Champagne s'en est emparé.

Ce bon Seigneur, que la soif pique
Dès le matin jusques au soir,
De l'organe de sa musique,
N'a plus rien fait qu'un entonnoir.

Il n'y avoit plus de là qu'à monter au Château, pour s'en aller souper; mais dès que l'on fut au haut de la terrasse, on aperçut de loin une grosse troupe qui avoit l'air

d'une Cour ; la bizarerie, & la magnificence des habits nous arrêterent d'abord.

On prit pour une maſcarade,
Ou quelque choſe d'enchanté,
Un certain air de majeſté
Qui regnoit en cette brigade ;
Les Dames portoient vertugade,
Les Chevaliers colet monté,
Pourpoins de ſatin à taillade,
Et longues dagues au côté.

En aprochant, je fus tout étonné de voir que cette compagnie conſervoit toujours ce même air de gravité, & ne ſe mettoit guére en peine de vous céder le haut du pavé, ni de vous faire la moindre cérémonie ; cela redoubla ma curioſité, & comme je ſoupçonnois toujours ce ſpectacle là d'être un trait d'imagination poëtique, ou d'enchantement, je détachai l'Abbé de Chaulieu, expert en pareilles matieres, pour découvrir ce que tout cela pouvoit être ; je fus en-

core bien plus étonné de voir que, dès qu'il aprocha, trois ou quatre des plus aparens de la troupe, & qui paroiſſoient les plus gaillards, vinrent lui ſauter au col, en lui diſant; Eh bon jour, frere, nous ſommes ravis de vous voir ici; quelles nouvelles au Parnaſſe? Qu'y fait-on, qu'y dit-on? Un cinquiéme plus enjoué & plus goguenard encore que les autres, le joignit, & je l'entendis qu'il lui diſoit en l'abordant avec mille graces;

Depuis le jour qu'Amour trouva
Celle qui me fut tant amere,
Et que ſa mépriſe prouva
Qu'avoit plus d'apas que ſa mere;
Jurer vous puis que mon cœur n'a
Rien trouvé qui puiſſe lui plaire
Que la Princeſſe que voilà.

L'Abbé de Chaulieu reconnut d'abord ſon ami Marot, au ſtile de cette Epigrame fameuſe; en effet c'étoit Catherine de Mé-

dicis, qui ſe promenoit au pied de ſon Château, avec la plûpart des Poëtes de la Cour de François I. & de Henry II. elle avoit les deux Marots pere & fils, Saint-Gelais, du Bellay, Ronſard, & quelques autres. Comme cette Princeſſe, une des plus ſpirituelles du monde, ſçait le goût que vous avez pour les Vers, elle vous avoit fait la galanterie d'amener tous ſes Poëtes pour vous divertir; comme vous & moi avions amené les nôtres; on alloit entrer en converſation, qui, aparament avec une pareille compagnie, eut été fort vive; nous allions voir pleuvoir parmi tous ces nouriſſons d'Apollon, les Virelais, Chants roïaux, Balades, Epigrames, & Madrigaux; mais par malheur il fit un éclair, un Chanoine de Saint-Maur qui ſe trouva là eut peur, il fit un grand ſigne de croix, & tout diſparut.

Il n'y eut donc plus qu'à entrer dans le ſallon, où l'on trouva deux grandes tables magnifiquement ſervies; ſi les Muſes ai-

moient autant le vin de Champagne que le Poëte qui vous écrit ceci, vous auriez une belle deſcription du repas, & de toutes les ſortes de vins qui y étoient, mais ces vieilles précieuſes ne boivent que de l'eau.

Quant à cet amas de ſornettes,
Je ne ſçai ce qu'il deviendra ;
Je ſçai bien que ſi vous en faites
L'uſage qu'il méritera,
Par votre main ard il ſera ;
Et ſeront les choſes parfaites,
Car ma ſœur à Saint-Maur viendra.

PREMIERE REPONSE DE MONSIEUR MALEZIEUX, AU NOM DE MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

L'Admirable Lettre que vous m'avez envoïée, mon cher frere ! je voudrois bien avoir aſſez d'eſprit pour y répondre, mais il s'en faut beaucoup ; qui pis eſt, les ſecours que je pourois eſperer d'ailleurs me manquent abſolument.

Non, je n'oſerois me promettre
De ripoſter à votre Lettre ;
Car depuis qu'un banqueroutier
A fait un tour de ſon métier,
Le Curé toujours en furie,
Gronderoit la Vierge Marie ;
Parlez-lui de faire des Vers,
Le malheureux à peine écoute ;

Il vous regarde de travers,
Et répond, quelle banqueroute !
Quant à l'Abbé Rinocerot,
Dont la Muſe agréable & folle,
Raille, plaiſante, batifolle,
Et quand il lui plaît, nous conſole
De la mort de Clément Marot;
En vain oſerois-je prétendre
A quelques vers de ſa façon;
Nos Nimphes ont paru devant le fier garçon,
Le Satire eſt au bois, & ne veut rien entendre.

Cependant, à force de perſécution, j'ai obtenu de l'Abbé Pégaſe une demie heure de travail; j'ai pris mon tems pour cela que les Naïades, Driades, Oreades, & Amadriades étoient à la chaſſe, & voici ce qu'il a produit; je me perſuade que vous ne ſerez guére content de ceci; mais l'Abbé Pégaſe, à qui j'avois ordonné de travailler ſur l'article de l'Obſervatoire, quinteux comme vous ſçavez qu'il eſt honteux, ou plutôt déſeſperé de ne pouvoir rien faire qui aproche de ce

que vous m'avez envoïé, m'a répondu franc & net, en parlant de vous :

Poëtiſer contre lui je ne veux,
Mais comme l'un des enfans ou neveux ;
De Poëſie aïant vouloir d'aprendre,
Tout mon déſir, Madame, eſt de l'entendre.

SECONDE REPONSE DE M. GENEST.

FRere très-cher, votre belle missive
N'aura de moi nuls beaux remercimens,
Je n'y répons que par les sentimens
D'une tendresse affectueuse & vive,
Qui passe de bien loin discours & complimens :
Si j'étois libre, ô mon aimable frere,
Je partirois, & plutôt fait que dit ;
Vous me verriez, au lieu de mon écrit,
Fondre à Saint-Maur d'une course legere.
Ecoutez moi, voici ce que je puis :
A Seaux un ordre exprès m'enchaîne,
Une personne, en vertu souveraine,
A qui votre humeur même indocile & hautaine
Est soumise, mon frere, autant que je le suis,
Une Héroïne, enfin, sur toutes respectée,
Veut par une bonté dont je me sens flattée,
Dans un quadre nouveau voir mes traits exprimez;
Ces traits, je le sçai bien, n'ont point d'autre mérite
Sinon qu'elle les a formez ;

Mais puiſqu'un tendre amour pour moi la ſolicite;
Ils deviendront par là plus dignes d'être aimez :
Cette grande Princeſſe, à notre cœur ſi chere,
Veut bien encore que j'eſpere
L'honneur précieux de la voir ;
Et vous concevez bien, mon frere,
Avec quel plaiſir mon devoir
Se prépare à la recevoir,
Vous feriez comme moi tout ce que je vais faire,
Et ne feriez pas moins..... touché de cet eſpoir.
Cependant mon cœur ſe partage ;
Je me remets ces bois, ces eaux & ce rivage,
Où naiſſent tant d'enchantemens,
De tant d'objets divers le brillant aſſemblage,
Ce ſtile qui défait Poëmes & Romans,
Qui tantôt de Virgile éfaceroit l'ouvrage,
Celui même du Grec, dont Virgile eſt l'image,
Et qui tantôt auſſi prend ſi bien le langage
Du rimeur enjoüé, qui nous montra l'uſage
D'un noble & ſçavant badinage
Du bon maître Clément qui rené dans ce lieu,
N'a guére fut Voiture, à preſent eſt Chaulieu ;
Je vous le dis encor, oüi, mon cœur ſe partage,
Mon eſprit eſt ému par un double ſouci ;
Je voudrois être là, je vous deſire ici,

Et que ſans tarder davantage,
Votre Cour s'empreſſât auſſi
De vous ſuivre dans ce voïage :
Je laiſſe là tous ces vieux baladins,
Ou, ſi vous voulez, Paladins,
Et les collets montez, & les vertugadins ;
L'antique majeſté, les figures galantes
De ces belles ombres errantes,
Qui ſe trouvent dans vos jardins ;
Qu'à ſon gré dans vos bois la Reine Florentine,
L'ingénieuſe Catherine,
Raſſemble les eſprits de nos premiers Sçavans ;
Avec les morts pour moi rarement je badine,
Et je ne veux ici que vos Auteurs vivans.
Amenez donc votre joïeuſe bande,
Vous même, vous ornant le front d'une guirlande,
Et la Lyre à la main, tel que le Dieu des Vers,
Animez la brigade, & réglez les concerts :
Déja de nos Valons les Echos retentiſſent,
Malézieux & Geneſt déja vous aplaudiſſent ;
Grand Prince, vous ſçavez qu'à vos nobles écrits,
En mille occaſions ils ont cedé le prix,
Mille fois admirant le ſon de votre Lyre,
Ils en ont reconnu l'harmonieux empire ;
Et vaincus ſans regret, puiſqu'ils le ſont par vous,

Je les ai toujours vus plus charmez que jaloux.
Pour vous, de tous les cœurs un pur zele s'empare,
Prince, que n'avez-vous entendu l'autre nuit,
Avec quels cris, avec quel bruit,
Avec quels ſauts bruïants, quel affreux tintamare,
De Nimphes, de Silvains, un grand cercle conſtruit,
En votre honneur par vos leçons inſtruit,
Chanta Madame de la Mare?
Que Fieſque vienne donc & ſes fourchus Folets,
A Seaux, comme à Saint-Maur, nous danſer des Ballets,
Je conſens à les voir, puiſque votre preſence
Les contient dans la regle, & dans la bienſéance,
Parmi ces Dieux des bois, ſur tout n'oubliez pas
Celui vêtu de noir, qui porte des rabats;
Jamais dans tout mon Parc on n'en a vû de même,
Et de l'enviſager mon déſir eſt extrême;
De l'air enfin que vous le façonnez
Avec cet habit & ce nez,
Il faut donc que ce ſoit le Magiſter des Faunes,
Tels qu'ils ſoient en éfet, ou noirs, ou gris, ou jaunes,
Tous ces jolis Meſſieurs ſeront les bien venus,
Pourvu qu'ils ſoient ſages & retenus;
Si de leur conducteur la gorge ſi flutée,
A force d'entonner ſe trouve un peu gâtée,

Il doit, ſi j'en ſuis cruë, eſſaïant maint tonneau,
Ne ſe rebuter point d'entonner de nouveau ;
Si le mauvais éfet vient du jus de Champagne,
J'ai dans ma grotte un vin de Chaſſeigne ou Chaſſagne,
Plus fort, plus cuit, plus velouté,
Qui peut racommoder l'organe démonté ;
Enfin, mon frere, enfin nos Zéphirs vous apellent,
De doux tranſports de joie on voit bondir les eaux,
Et dès qu'on vous annonce aux Déïtez de Seaux,
Leurs graces, leurs attraits, ſoudain ſe renouvellent.

REPONSE
AU NOM DE MADAME DE LASSAY, QU'ON APELLOIT RUSON, A MADAME LA DUCHESSE,

Qui l'avoit laiſſée à Paris pour lui mander des nouvelles dans le tems qu'à la Cour & à Paris les Femmes rabaiſſérent la hauteur énorme de leurs Coëffures, l'hyve de 1701.

AH! ceſſez par vos Vers, adorable Princeſſe,
D'inſulter à l'ennui de la pauvre Ruſon;
Loin de vous, je n'ai plus ni rime ni raiſon,
Sans vous j'invoque en vain les Nimphes du Permeſſe:
De vous dire un ſeul mot, je n'ai pas le pouvoir,
Je ſens tarir ma veine, & mes ſens ſe confondre,
Votre abſence en m'ôtant le plaiſir de vous voir,
M'ôte l'eſprit de vous répondre.

Quand j'aurois de l'esprit, il n'est point d'avantures,
Qui vaillent vous entretenir ;
On dit que le bon sens ici va revenir,
Paris céde à la mode, & change ses parures ;
Ce Peuple imitateur, ce Singe de la Cour,
A commencé, depuis un jour,
D'humilier enfin l'orgueil de ses coëffures.

Mainte courte beauté s'en plaint, gronde, tempête,
Et pour se ralonger, consultant les destins,
Aprend d'eux qu'on retrouve, en haussant ses patins
La taille que l'on perd en abaissant sa tête.

Voilà le changement extrême,
Qui met en mouvement nos Femmes de Paris ;
Pour le coëffure des maris,
Elle est toujours ici la même.

EPITRE
A MADAME LA MARQUISE DE LASSAY.

MOnſieur de la Fare m'aprit hier que la fortune vouloit m'engager à lui pardonner de m'avoir fait aller trois fois chez vous ſans vous y rencontrer, que pour cela elle faiſoit naître une occaſion de faire une choſe, qui pouvoit vous être agréable; quelle que ſoit l'éloquence de votre Chancelier, il n'a pû m'expliquer de quoi il s'agiſſoit; cela ne me ſurprend point, malgré l'envie que j'ai euë long-tems d'avoir une charge dans votre maiſon, j'aurois refuſé l'emploi de votre Chancelier, de peur d'alterer quelque choſe au tour ſingulier de vos expreſſions, & à la fineſſe de vos penſées.

Vous voïez bien que je n'ai pas encore perdu

perdu l'habitude, ni l'envie de vous loüer ; quoiqu'il en ſoit, j'aurois été moi même recevoir vos ordres, ſi la goutte ne m'avoit repris à l'autre pied ; je ſuis réduit à vous ſuplier très-humblement de me les donner. Envoïez moi ſimplement le mémoire de ce que vous déſirez, n'y ajoutez ni recommandation, ni promeſſe de reconnoiſſance ; le plaiſir de faire une choſe qui puiſſe vous plaire, eſt ſi ſenſible à mon cœur, qu'il porte avec lui ſa recommandation, & ma récompenſe ; que vous dire de plus ? rien, je croi ; ſi non que voilà les ſentimens de reſpect & d'attachement que je conſerverai éternellement pour vous.

REPONSE
DE MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE.
AU NOM DE MADAME DE LASSAY.

ONcques ne vis un ſi poli goutteux,
Prêt à toute heure à galamment écrire ;
Mieux vous valez quand êtes ſouffreteux,
Très-bien vous ſied quelque peu de martyre ;
Trop de ſanté, tant de ſoins vous attire,
Tant de deſirs à votre cœur inſpire,
Qu'en trop d'endroits vous faut porter vos vœux :
Mais à preſent qu'êtes giſant, beau ſire,
Oncques ne vis un ſi poli goutteux.
Que la douleur ſur vous prend peu d'empire !
Vous n'en quittez l'air ſerain, ni la Lyre,
N'en querellez le Ciel trop rigoureux,

Ni n'en avez l'eſprit plus langoureux ;
Ains ne penſez qu'à flatter & bien dire :
Oncques ne vis un ſi poli goutteux.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
A MADAME LA MARQUISE
DE LASSAY.

POur recevoir écrits ſi gracieux,
Point ne me plains, quelque mal qu'il m'en coûte
Et je conſens de pardonner aux Dieux,
Quand à ce prix me donneront la goutte.

Pour vous loüer ſuffit la verité;
A mon égard, uſez de flatterie,
C'eſt mal répondre à ma ſimplicité,
Que d'y mêler de la coquetterie.

Quand pour vous plaire encor je n'ai rien fait,
Vous me donnez ſi douce recompenſe;
Aurez en moi ſerviteur très-parfait,
Quand voudrez bien ainſi païer d'avance.

Je n'ai beſoin, pour affermir mon cœur,
De rapeller aucun dogme ſtoïque;
Vous avez l'art d'endormir ma douleur,
Au doux jargon de Muſe marotique.

Oncques ne fut ſi fortuné goutteux!
Vous en ferez refrein de ma balade,
Quand le voudrez; car fuſſai-je piteux,
De corps peu ſain, & d'eſprit langoureux,
Venez me voir, plus ne ſerai malade;
Et dans mes maux content, & trop heureux,
Je chanterai, faiſant une gambade,
Oncques ne fut plus fortuné goutteux.

EPITRE
A MADAME DE LASSAY,
LE 2. MAI 1702.

Qui m'avoit demandé des Vers de la part de Madame la Ducheſſe, pour la divertir pendant un rhume qu'elle avoit à Marli.

JE croi, en verité, Madame, que vous vous mocquez de moi, quand vous me demandez des Vers, & une Chanſon pour divertir Madame la Ducheſſe, pendant ſon rhume à Marli, & depuis quand donc

Voit-on les Graces enrhumées ?
Elles, à ce qu'Horace dit,
Avec Venus accoutumées,
A danſer ſans bonnet de nuit,
Foulant d'un pied nud les prairies

De l'Iſle, où la Mere d'Amour
Sur ces rives toujours fleuries
Etablit ſa charmante Cour.

Jamais le pere des glaçons,
L'Hiver n'oſa porter ſa rage,
Sur ce délicieux rivage,
Où l'éternel Printems fait toutes les ſaiſons;
Là jamais ni broüillard, ni brume
N'obſcurcit la clarté du jour,
Et jamais dans ce beau ſéjour
N'enfanta cathare ni rhume.

Ne vous étonnez pas de tous les avantages dont jouit l'Iſle de Cythére; tous les lieux que les Divinités habitent ont de pareils agrémens; ſi Madame la Ducheſſe veut faire encore un voïage à la campagne auſſi long que le dernier qu'elle y a fait,

Vous verrez au pied de Saint Maur,
(Et ceci n'eſt choſe frivole,)
La Marne, comme le Pactole
Couler deſſus un ſable d'or;

La roſe y ſera ſans épine,
Nos bois y ſeront toujours verds;
Et cette preſence divine
Préſervera nos fleurs de l'horreur des hyvers.
Dans cet heureux coin de la terre,
Elle fera regner la joie & le repos,
Et le délivrera des maux
Qui par fois nous y font la guerre.
Vervins n'y diſputera plus;
Dans ſon ſçavoir plus orthodoxe,
Il citera des faits connus,
Et quittera le Paradoxe.
Fieſque, loin des ſoins ſuperflus,
Fera quelque choſe d'utile;
Et moins alteré, plus tranquile,
Ne cognera plus de fétus.
Tous nos jours ſeront jours de fête,
Et n'auront que de belles nuits;
Laſſay chaſſera ſes ennuis,
Et ne frottera plus ſa tête;
Mais tranquile dans un boſquet,
Où ſa Bergere ira l'attendre,
Il oublira cet amour tendre
Qu'il eut pour les coups de mouſquet:

Pour moi, sage comme Xaintraille,
Laissant la rime & l'impromptu,
Au lieu d'un gros ventre pointu,
J'aurai bien tôt la belle taille,
Et l'esprit de l'Abbé Testu.

Je croi qu'il est plus glorieux aux charmes de Madame la Ducheſſe, de faire ces grands changemens à Saint Maur, que de faire naître les fleurs sous ses pas; louange que je laisse aux Poëtes de profession à lui donner. Je vous prie, Madame, d'avoir la bonté de lire cet endroit de ma Lettre à Monseigneur le Duc, parce qu'il connoîtra mieux que vous l'importance de ces métamorphoses, connoissant mieux les personnes dont il s'agit. Voilà ce qu'Apollon m'a inspiré de vous dire, avant que de me dicter la Chanson que lui demande Madame la Ducheſſe, pour faire répondre, dans le Conte de Fée qu'elle fait, la Princeſſe Rozette à son amant invisible; le pauvre diable étoit

enfermé dans une perle en poire qu'elle portoit à l'oreille, & ſe plaignoit que la preſence importune de ſon Gouverneur l'empêchoit de parler à la Princeſſe. Je vous avourai ingenument que je ne ſçai point faire parler un amant inviſible ; je ſçai ſeulement,

Que ce ſeroit rare merveille,
Encor plus gentil ornement,
De pouvoir porter ſon amant
En forme de pendant d'oreille.

Juſqu'à ce que cette belle invention, qui ſe découvrira peut-être, ſoit trouvée ; voilà trois couplets de Chanſon pour celle qui l'avoit.

Un pauvre amant inviſible,
Quoi qu'aimé, n'a tout le jour
D'autre plaiſir plus ſenſible
Que de conter ſon amour ;
S'il ſe plaint que la contrainte
Lui ravit cette douceur,
Un cœur touché de ſa plainte,
Comme lui ſent ce malheur.

L'amour, quand il eſt extréme,
Rend tout égal entre nous;
Souffrir avec ce qu'on aime,
A quelque choſe de doux.

Ne me ferez-vous point de réponſe à ceci? Vous avez à Marly des nouriſſons d'Apollon, & très-bien nouris.

La Farre, au corps gent & dodu,
Maître libertin de la rime,
Sur qui Phébus a répandu
Le badinage & le ſublime,
Je n'oſe nommer en ce lieu
Ce charmant, cet aimable Prince,
Dont la Muſe finement pince
Juſques aux ſerviteurs de Dieu.

Il ne me reſte ici, Madame, qu'à ſuplier Madame la Ducheſſe, quand elle voudra achever de raſſembler tous les plaiſirs à Saint Maur, de vous amener avec elle; vous, qui pouvez faire les délices de tout le genre humain, vous, dis je, dont tout le monde

ſeroit charmé, ſeroit content, ſi vous vouliez bien l'être une fois de vous-même ; car enfin,

Les Dieux vous donnent l'art de plaire
Et le pouvoir de charmer,
C'eſt avoir de quoi ſe ſatisfaire,
Que d'avoir de quoi ſe faire aimer.

☞ Ces quatre derniers Vers ſe chantent, c'eſt pour cela qu'ils ſont d'une meſure ſi inégale.

REPONSE
DE MONSIEUR LE DUC,
AU NOM DE MADAME
LA MARQUISE DE LASSAY.

La Marquiſe de Laſſay, à l'Abbé de Chaulieu.

EN arrivant à Saint-Maur, nous avons trouvé des choſes bien plus ſurprenantes que celles que vous nous avez prophétiſées. Il n'y a plus ici de Parnaſſe pour vous, il eſt abſolument raſé, ſans la moindre aparence qu'il y ait jamais eu de maiſon : perſonne ne nous a pu aprendre comment cela s'étoit fait ; mais enfin nous avons aperçu ces Vers attachez à un arbre comme un placart de Jubilé.

Nulle force, nul art magique,
Ne peuvent en ces lieux rétablir le Château ;
Pour en élever un plus grand, plus magnifique,
Il faut qu'un Amphion nouveau,
Amphion portant dalmatique,
Sous ces arbres touffus enfle ſon chalumeau.
Par les charmes de ſa muſique
Mille inviſibles mains emploïant le marteau,
Offriront à vos yeux un ſpectacle plus beau,
Que n'en a fait jamais le palais d'Angelique.

Nous avons rêvé long-tems pour ſçavoir qui pourroit être cet Amphion ; & nous commencions à croire que cela vous regardoit, lors qu'un coup de vent a fait tourner l'écriteau, & nous a montré ſur le revers ces mots, qui nous ont entiérement déconcertez.

L'Amphion qui voudra tenter ce grand deſſein,
Doit avoir les forces d'Hercule ;
S'il n'imite en vertu le pere d'une mule,
Il pourra bien chanter en vain.

Le Comte de Fiesque seul ne fut point étonné de cet oracle ; & excité par les charmes d'une troupe de Nimphes, qui en attendoient l'execution, il crut que cette entrepriſe lui étoit réſervée ; & rempli de confiance, s'enfonça dans le boſquet voiſin.

Mais nous le vîmes, je vous jure,
Revenir ſanglant, & battu,
Sans avoir, dans cette avanture,
Pû cogner ſon pauvre fêtu.

Ce traitement nous fait déſeſperer du rétabliſſement du Château ; ſi les difficultés ne vous rebuttent point, venez vous eſſaïer ; il ſe fera peut être un miracle en votre faveur, plus grand que tous ceux que vous nous avez annoncez.

Ne ſouhaitez donc plus le ſens-froid de Xaintraille,
Ni l'eſprit de l'Abbé Teſtu,
Gardez votre ventre pointu,

Sans porter envie à ſa taille ;
Pour les éforts qu'ici vous avez à tenter,
Leur force eſt ſeule à ſouhaiter.

LA

LA PERFECTION D'AMOUR, FABLE.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC.

GRand Prince, mais plus aimable
Cent fois par vos qualités,
Qu'illuſtre, que reſpectable,
Par le ſang dont vous ſortez,
Je vous adreſſe une fable,
Qui ſous un tour agréable,
Cache des moralités
Importantes, néceſſaires,
Et découvre des miſtéres,
Qui ſeuls, par leurs vérités
Répareront l'injuſtice
Des brocards que j'ai ſoufferts,
Dont l'envie & la malice
Orne vos cauſtiques Vers.

Peu de tems après que Vénus fut ſortie

de l'onde, & qu'elle eut établi ſa demeure dans Cythére, on découvrit deux grandes Iſles, qui n'étoient éloignées de là que de quelques milles.

La premiere, qui étoit au Midi, avoit tous les avantages qu'un païs peut recevoir des mains de la Nature, & des regards favorables du Soleil; le climat en étoit doux, on y reſpiroit un air pur, des ruiſſeaux argentés couloient dans les vallons, les collines étoient couvertes de bois, & les plaines de fleurs, dont un printems éternel conſervoit la fraîcheur.

Deucalion & Pyrrha, après le déluge, touchez de la beauté de ce lieu, s'y arrêterent; ils y avoient jetté une ſi grande quantité de pierres par-deſſus leurs têtes, qu'ils avoient extrémement peuplé cette Iſle délicieuſe.

Les habitans de cette belle contrée étoient encore voiſins de l'enfance du monde, ainſi ils conſervoient l'innocence du ſiécle d'or, &

n'avoient pour toutes occupations, que le soin de leurs troupeaux : comme ils étoient tous formez le même jour, & de la même maniere, les Bergers & les Bergeres étoient de même âge & de même condition : on n'y sentoit point le poids de la supériorité, & on n'y connoissoit point l'orgueil de la grandeur ; tantôt les Bergers, assemblez dans une prairie, s'exerçoient à la lute, à la course, tantôt avec les Bergeres ils formoient des danses au son de quelques chalumeaux, ou de quelque musette, que la pente naturelle qu'on a aux plaisirs leur avoit déja fait inventer ; voilà quelle a été la veritable source de la musique, dont les accords & les instrumens se sont perfectionnez à mesure que ces Bergers sont devenus plus sçavans. Après qu'ils s'étoient tous ensemble occupez de mille jeux champêtres, chaque Berger en particulier se séparant de la troupe, s'en s'en alloit avec la Bergere qui plaisoit le plus à ses yeux, prendre le frais, ou dans un an-

tre tapiſſé de mouſſe, ou ſous de grands arbres touffus nés avec l'univers; là couchez nonchalament ſur un lit de gazon, il lui parloit de ſes yeux, de la blancheur de ſes mains; combien, lui diſoit-il, ces fleurs dont je vous ai fait une guirlande, ſont-elles au-deſſous des fleurs de votre teint; l'eau dont vous vous êtes lavée ce matin le viſage au bord de cette fontaine, vous a donné un éclat nouveau; que j'avois d'impatience de m'entretenir ſeul avec vous! toute aimable qu'eſt la troupe de nos Bergers & de nos Bergeres, elle commençoit à m'importuner; pourquoi avons-nous été ſi long tems à la quitter, répondit la Bergére? Que ne m'avez-vous plûtôt propoſé de nous en écarter? ne ſçavez-vous pas que mes complaiſances pour tout ce qui peut vous plaire, ſont en moi des déſirs? Je ſuis reſtée occupée uniquement du plair de voir que votre adreſſe ſurpaſſoit celle de tous les autres Bergers, que perſonne ne danſoit de ſi bonne grace;

& ne chantoit si tendrement que vous, je n'ai pu m'empêcher de me dire à moi-même,

Que mon Berger me plaît ! mon ame en est ravie,
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, tout est plein d'agrément;
Qu'avec plaisir j'ai fait serment
De passer avec lui le reste de ma vie !

Tel fut le commencement de la Poësie que nous autres Poëtes nous attribuons injustement aux Dieux, & qui n'est dûë qu'à la délicatesse de l'esprit & du cœur. Lorsque chaque Berger avoit assez expliqué ses sentimens à sa Bergére, (faveur dont ils étoient contens, jusqu'à ce que l'exemple leur eût apris qu'il en est d'autres, qu'ils pouvoient demander à leurs Bergéres.) ils retournoient joindre la compagnie, qui s'assembloit vers le penchant du jour, au bord d'un ruisseau : Ils l'abordoient sans scrupule, & sans rougir : on ne connoissoit point alors les noms odieux de scandale, de tête à tête, ni de rendez-vous ; on ne redoutoit point la séve-

rité des peres, ni les criailleries des meres.

Dès que la troupe étoit raſſemblée, toutes les Bergéres ſe mettoient à filer, & tous les Bergers, aſſis à leurs pieds, faiſoient des Vers à la louange de leurs beautés. Cela s'apelloit filer l'amour parfait, façon de parler auſſi ancienne que le monde, & qui eſt parvenuë juſqu'à nous. C'eſt en cet endroit même que ſont nez les Madrigaux, dont, autant que je l'ai pû aprendre dans les vieilles Croniques de Cythére, voici le premier qui fut fait par un Berger, qui faiſoit le bel eſprit.

Je vous attens toujours avec impatience,
Du plaiſir de vous voir mes yeux ſont enchantés,
Un moment loin de vos beautés
Me paroît une longue abſence;
Je ſens de ſecrets mouvemens,
Tels que ſi dans mon cœur s'alumoit une flâme,
Comment vous expliquer le trouble de mon ame,
Je ne ſçai pas le nom des tranſports que je ſens.

Ainſi ces Peuples fortunés vivoient tranquiles dans la confiance que donne l'innocence ; ils joüiſſoient du plaiſir de la ſimpathie, qui fait l'amour ſans en ſçavoir le nom ; en l'ignorant ils en ignoroient les peines, ni les infidélités, ni les perfidies n'étoient connuës ; & la premiere Elegie qui fut faite par une Bergére, fut pour déplorer le peu de ſoin que ſon Berger avoit eu d'un moineau qu'elle lui avoit donné à garder, & qu'il avoit laiſſé échaper.

La Religion des habitans de cette Iſle ſe bornoit à adorer une Divinité, qui depuis a été connuë ſous le nom de Veſta. Elle avoit un Temple magnifique, où vingt Bergéres choiſies entretenoient un feu ſacré, auſſi pur que les mains qui le nourriſſoient d'une liqueur extraite de fleurs d'orange & de mirthe. C'eſt de là que l'on a donné le nom de Veſtales à des femmes prudes, & que ſont venuës les Veſtales à Rome, dont on puniſſoit les actions avec tant de ſéverité, parce

qu'elles étoient inſtituées par des perſonnes qui ne connoiſſoient que les ſentimens & les paroles.

Voilà, à peu près, les mœurs & la façon de vivre des habitans de cette Iſle fortunée.

La ſeconde, qui étoit tirant vers le Nord, n'avoit pas reçu du ciel de ſi douces influences, bien qu'elle eût abondamment tout ce qu'il falloit pour la vie, des bois, & des rivieres. Elle étoit pleine de montagnes, & le climat en étoit plus dur; auſſi les peuples qui l'habitoient tenoient-ils beaucoup de la dureté, & de l'apreté du ſol ſur lequel ils marchoient. La Nature, dont la prudence prévient nos beſoins, leur avoit donné de la corne aux pieds, la moitié de leur corps étoit chargée de longs poils, marque ſûre de leur force; ils avoient les yeux vifs & pétillans, les oreilles pointuës, le viſage fort rouge, le nez rabattu; & quoi qu'ils n'euſſent pas l'agrément ni la beauté de leurs voi-

ſins, tout cela enſemble ne laiſſoit pas de leur former une phiſionomie vive, qui ne déplaiſoit point. Ils avoient un grand défaut: la Nature par la conformation de leur bouche & de leur langue, leur avoit interdit l'uſage de la parole ; mais comme elle ſçait réparer les biens dont elle nous prive, elle avoit répandu une force ſur toutes les actions de la vie de ces Peuples, qui faiſoit qu'ils emploïoient au travail tout le tems, que le reſte des habitans de la terre emploïoient aux paroles.

Ces Peuples avoient des occupations & des plaiſirs conformes à leur robuſte tempérament ; ils paſſoient les jours à la chaſſe, à la pêche, à tirer de l'arc, & ſur tout ils étoient principalement occupez à défricher leurs montagnes, & à cultiver leurs terres ingrates, qui ne donnoient qu'à leurs peines & à l'aſſiduité de leur travail, les preſens qu'elle faiſoit d'elle-même, & ſans culture, à leurs voiſins ; ces peuples étoient princi-

palement occupez du ſoin de leurs jardins. C'eſt à eux que nous devons les modéles, & la perfection où nous voïons ceux de Verſailles & des Thuilleries; & même, je ne ſçai où j'ai lu, que ceux qui ont excellé dans cet art; les le Notre, les Boivinets deſcendent en droite ligne d'un de ces Capripedes; & s'il vous en ſouvient bien, Monſeigneur, feu Monſieur le Notre dans ſes yeux vifs, & & ſon nez recourbé, & Monſieur Boivinet dans ſon viſage rubicond, & ſes cheveux crêpus, tenoient encore de Meſſieurs leurs grands peres.

Le penchant que ces peuples ont à la ſuperſtition, fit que pour la garde de leurs vergers, & la protection de leurs jardins, ils voulurent avoir un Dieu; ils l'envoïerent chercher ſur les bords de l'Heleſpont à l'Iſle de Lampſaque, où il étoit deja adoré; leur groſſiéreté négligea de lui bâtir des Temples, ils ſe contenterent de le mettre au milieu de leurs jardins, de le couronner de

fleurs, & de lui établir un culte. Ce Dieu, par reconnoiſſance, leur aprit depuis l'art de conſerver dans leur Iſle la quantité de peuple que les pierres de Deucalion & de Pyrrha avoient mis dans l'autre Iſle qui leur étoit voiſine.

Vénus, qui depuis ſon établiſſement dans Cythére, ne cherchoit qu'à étendre ſon Empire, & perfectionner l'amour dans le genre humain, viſitoit dans ſon char toutes les Iſles de l'Archipel; la beauté de l'Iſle des Bergers l'attira, elle y deſcendit: Avec quel plaiſir ne vit-elle pas la tendreſſe des ſentimens, & la galanterie que la ſeule nature avoit inſpirée à ces peuples; mais autant leur délicateſſe lui plut, autant leur ſimplicité lui fit de pitié; quoi, dit elle, Cerès aura pû, par l'invention du bled, perfectionner la nourriture du genre humain, qui ne vivoit que de gland: Bacchus leur aura donné l'uſage du vin, preſent auſſi fatal & auſſi dangereux qu'il eſt agréable, &

je ne pourrai pas établir ici l'Amour & perfectionner les charmes ? Invention plus délicieuſe encore, & cent fois plus neceſſaire que tout ce que Cerès & Bacchus leur ont donné ? Comme elle ne voulut pas faire ſentir à ces pauvres gens l'ignorance des plaiſirs où ils étoient, juſqu'à ce qu'elle y pût aporter le reméde, elle partit ſans rien dire, & paſſa dans l'Iſle des Satyres.

Elle eut beſoin de toute la majeſté de la Divinité, pour ſe mettre à l'abri des violences de ces peuples groſſiers ; mais comme un nuage la déroba d'abord à leurs yeux, elle ſe promena dans leurs jardins, dont elle admira la beauté ; bien qu'elle fût auſſi ſcandaliſée de la groſſiereté de ces Capripédes, qu'elle avoit eu de compaſſion de la ſimplité des Bergers ; & les Dieux ſçachant tourner tout à bien, la Déeſſe crut pouvoir tirer quelque choſe de parfait, de deux choſes très-imparfaites, qu'elle avoit vûës dans ſon voïage ; la choſe étoit importante, elle

fut bien aise de prendre là-dessus l'avis des trois Graces, & elle retourna dans son Isle assembler son conseil; dès que l'état de l'affaire eut été expliqué par elle-même, cela ne reçut pas la moindre difficulté, & la necessité de mettre au plutôt dans sa perfection une chose aussi utile au bien, & au plaisir de l'univers que l'Amour, fit que dans l'instant on pria Mercure de prêter son secours pour l'établissement d'un nouvel Art, où dans la suite il devoit avoir lui même tant de part; il étoit venu trouver ce jour-là Vénus de la part de Jupiter & de Junon, pour lui emprunter son Ceste; & on le pria d'aller faire passer deux habitans seulement dans la derniere Isle où Venus avoit été, dans l'Isle des Bergers. En un instant Mercure partit, & arriva; quoique les Chévrepieds ne parlent point, la grandeur de leurs oreilles fait qu'ils entendent finement; dès que Mercure eut parlé, ils ne se firent pas tirer pour partir; il les conduisit dans l'Isle des Bergers, & les y laissa.

C'étoit environ l'heure qu'on alloit commencer à filer l'Amour pafait ; d'abord que ces deux honnêtes Députez parurent, la nouveauté & la biſarerie de leurs figures aſſembla autour d'eux tous les Bergers & toutes les Bergéres qui étoient là ; ces innocens commencerent, l'une à leur pincer les oreilles, l'autre à leur arracher la barbe, & toutes généralement à rire. A cela les Satyres répondirent par des careſſes un peu plus libres ; l'état de la pure innocence qui régnoit dans les deux partis, fit que les uns firent tout ce qui leur plut, & les autres le laiſſerent faire ſans le moindre ſcrupule ; les Bergers même voïoient avec ſatisfaction que ces nouveaux venus aprenoient à leurs Bergéres des choſes qui paroiſſoient leur faire beaucoup de plaiſir, ils les careſſoient de leur côté, & c'étoit à qui leur aporteroit le plus de pain, de fromage & de fruits pour leur aider à continuer avec ſuccès leur miſſion ; les premiers jours, & les premieres

nuits se passerent ainsi ; ces deux nouveaux maîtres tenoient leurs écoles au bord d'un grand pré émaillé de fleurs, où une herbe courte formoit des lits plus voluptueux que le duvet & l'or des nôtres ; la curiosité & l'envie d'aprendre faisoient venir les Bergers & les Bergéres des extrémitez de l'Isle ; & certainement ces Professeurs avoient plus d'écoliers que le pauvre Monsieur Duménil, Professeur en Langue Normande.

Vénus avoit reglé le tems de cet aprentissage à un mois, & cela par une prévoïance que donne aux Dieux la connoissance de l'avenir ; car en effet au bout de ce tems-là les Bergers qui d'abord avoient été charmez de ce qu'on avoit apris à leurs Bergéres, dont eux-mêmes commençoient à profiter, commencerent à s'apercevoir que leurs Bergéres se plairoient plus avec ces nouveaux venus qu'elles ne feroient avec eux ; ils s'en fâcherent, & se mirent à gronder. Voilà quelles ont été les premieres jalousies du monde,

peſte fatale de l'Amour, poiſon froid & lent, qui vient troubler la douceur de nos plaiſirs! Pour éviter donc ces déſordres naiſſans, Vénus renvoïa chez eux ce couple de nouveaux Docteurs, & tout reſta paiſible dans l'Iſle avec la joie & la ſurpriſe que donnent les nouvelles inventions.

Cette Déeſſe qui mouroit d'impatience de joüir du plaiſir de voir le ſuccès de ce qu'elle venoit de faire, pour mettre la derniere main à la perfection de l'Amour, obtint de Jupiter que, ſelon ce qu'elle ordonneroit dans les differentes occaſions, les inſtans fuſſent des heures, les jours fuſſent des momens, ou les momens fuſſent des jours, ou les jours des années, ou les années des jours; & c'eſt depuis ce tems là que tout ce qui eſt ſujet à l'Empire de l'Amour compte la durée du tems de cette façon-là, je ne crois pas qu'on reforme ſi-tôt ce Calendrier; ce qui ne devoit donc arriver dans l'ordre naturel qu'en vingt ou trente années,

ſe fit

se fit pour la satisfaction de Vénus en vingt ou trente jours. Elle revint au bout de ce tems dans l'Isle fortunée avec les trois Graces, & elle la trouva toute peuplée d'habitans nouveaux ; quel fut l'excès de sa joie ! Ils n'avoient plus la grossiereté des Satyres, ni la simplicité ridicule des Bergers ; tout ce peuple galant courut au-devant de la Divinité à qui il devoit le jour ; & le reste des anciens habitans vint lui rendre grace de les avoir tirez de l'ignorance, & des erreurs où ils étoient. Alors elle parcourut l'Isle toute entiere, & elle y trouva toutes les sortes d'Amans, qui depuis ont obéi à son Empire. Le mélange qu'elle avoit si prudemment imaginé avoit fait cette curieuse diversité : en effet, les Amans qui sont venus directement des deux Satyres & de quelque Bergere grande & robuste, tiennent encore de la férocité de leurs peres ; de là sont venus le grand Hercule & sa grande Nuit, les Rois d'Ethiopie, les Saucours, les Clé-

rambauts, & mille autres. Comme ils ont les défauts de leurs peres, ils en ont les vertus; ils parlent peu, & réparent par leurs actions l'agrément du langage des autres; il y en a même de ce genre-là qui ne laiſſent pas d'avoir de l'eſprit; & au lieu qu'avant eux on ne faiſoit que des Madrigaux & des Elegies dans l'Iſle fortunée, un d'eux commença à y faire la premiere joüiſſance que voici; ſur quoi Catule, Pétrone, Martial & l'Abbé Teſtu en ont fait depuis.

Amour, qu'injuſtement j'ai blâmé ton empire!
Des maux que j'ai ſoufferts ai-je dû m'offenſer,
Quand tu viens de récompenſer
D'un moment de plaiſir un ſiécle de martire?
J'ai fléchi mon Iris après de longs ſoupirs;
Ce cher objet de mes déſirs,
Cet inſenſible Iris, cet Iris ſi farouche,
Dans mille ardens baiſers vient de plonger mes feux,
Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
Mon ame toute entiere a volé ſur ma bouche.
J'ai ſavouré la fraîcheur

De ſe lévres demi cloſes,
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur
Et le doux parfum des roſes:
Je reſſentis alors une douce langueur
S'emparer de mes ſens, & couler dans mon cœur;
D'amour & de plaiſir nos yeux étincelerent,
Mon cœur en treſſaillit, nos eſprits s'allumérent,
Et livrez l'un & l'autre à nos emportemens,
Nous cherchames le ſort des plus heureux amans.
Par ces raviſſemens nos forces ſuſpenduës,
Nous laiſſérent jouir de toute notre ardeur;
J'oubliois mon reſpect, mon Iris, ſa pudeur;
Et je me ſouviens ſeulement
Que dans ce bienheureux moment,
Nos corps entrelaſſez, nos ames confonduës,
Ont goûté de concert les plaiſirs les plus doux,
Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.

Pour les Amans qui deſcendent des Bergeres & des Bergers, inſtruits ſeulement par les Satyres, c'eſt ce peuple tendre & délicat à qui la douceur du climat, dont il tire ſon origine, a donné une humeur douce, & un

cœur ſenſible, ſource des paſſions qu'ils nourriſſent éternellement. C'eſt à eux que nous devons toutes les galanteries, la délicateſſe des ſentimens, enfin tout ce que des Bibliothéques de Romans & de Vers amoureux renferment de maximes; de-là ſont venus les Tibules, les Gallus, les Ovides, Honoré Durſé, Aſtrée, Celadon, les Dangeaux, les Quinauts, & ſur tout la Farre, qui ſans ſon apétit démeſuré, qui l'attache un peu trop au potage, eut été un Poëte plus tendre & plus délicat qu'eux tous.

Je gage, Monſeigneur, que vous étes en peine, ne me trouvant point parmi ces honnêtes gens là, de ſçavoir d'où je deſcens, & de qui je ſuis né. Aprenez une fois pour toutes, Monſeigneur, & le retenez bien, que je deſcens en droite ligne de cette aimable Bergére, dont la délicateſſe fit le premier Madrigal qu'ait vû l'univers. Ce fut elle qui reçut la premiere une des leçons, que donnerent pour la perfection d'Amour

les deux Docteurs qui vinrent l'enſeigner dans l'Iſle des Bergers, & qui par là ſont devenus mes grands-peres.

Vous ſçavez preſentement qui je ſuis ; ainſi que V. A. S. n'aille plus, s'il lui plaît, ni en Proſe, ni en Vers, m'accuſer d'un excès de délicateſſe, qui, ſi on vouloit vous en croire, iroit juſqu'à la foibleſſe, & peut-être juſqu'à l'impuiſſance ; bien-loin de là, aprenez, Monſeigneur, que

J'ai retenu de ma mere
Ce langage ſéducteur,
Qui fait le talent de plaire,
Et l'art de toucher un cœur ;
A cela, de mon grand-pere
J'ai ſçu joindre la vigueur ;
Auſſi, pour une Maîtreſſe
Suis-je un Amant ſans défaut ;
Au cœur, beaucoup de tendreſſe ;
De la force quand il faut.

REPONSE
FAITE A UN DINER
CHEZ M. LE MARQUIS
DE TORCY,
A VERSAILLES,
Du Parnaſſe aux Ides d'Avril 1704.

DAns le tems que nous implorions le ſecours des neuf Muſes, pour répondre à votre Fable ;

Un Courier, monté ſur Pégaſe,
Vient d'arriver en ſcelle raſe,
Et ſans uſer de périphraſe,
Il nous a dit avec emphaſe,
Qu'un nouvel accouchement
Eſt arrivé ſans Clément,
Qu'un accouchement nouveau
S'eſt paſſé ſans Moriceau ;
Que de Dame Mnemoſine
Vient d'éclore Zephirine,

Comme on voit dans un jardin
La roſe éclore au matin.

Vous ſerez ſurpris, ſans doute, qu'une auſſi vieille mere ſe ſoit avifée d'avoir un enfant après tant de ſiécles, & vous ſeriez encore plus étonné de ce qui vous attire une pareille Lettre, ſi l'on ne vous diſoit que c'eſt Bacchus, pere de la joie & de la liberté, qui l'a dictée du fond d'une bouteille de Tocaye : Si vous en voulez ſçavoir davantage, vous implorerez les faveurs de cette dixiéme Muſe, comme vous poſſedez deja celles des neuf autres.

Veux-tu ſur ſes Autels preſenter des guirlandes,
On l'inſtruira du jour, prépare tes offrandes.

REPONSE
A LA LETTRE
Ecrite du Parnaſſe aux Ides d'Avril.

Dieux ! qu'une dixiéme Muſe,
Qui ſort du fond d'un tonneau,
Fait bien mieux à mon cerveau
Raiſonner ſa cornemuſe,
Que tout le chétif troupeau,
Qui ſur l'Hélicon s'amuſe
A ne boire que de l'eau !
Que ma Muſe libertine,
Avec elle bien d'accord,
Va dans ſa fureur divine
Semer de perles & d'or,
Chanter Bacchus & Cyprine,
Et ſi haut prendre l'eſſor,
Qu'on verra plus de merveilles,
Entre nous deux en un ſoir,
Sortir du fond des bouteilles,
Qu'Homére n'en a fait voir !

Qu'on marque un jour pour sa fête,
Par Saint Jean je m'y rendrai,
Le chapeau de fleurs en tête,
Ris & jeux y conduirai ;
Portant bouquet & guirlande,
Et pour ce jour solemnel
Je mettrai sur son Autel
Une belle & grosse offrande.

EPITRE
A M. LE MARQUIS
DE DANGEAU,
ETANT DANS SON GOUVERNEMENT
DE TOURAINE,

Ecrite à Saint-Maur le 6. Octobre 1702.

GOuverneur de ces beaux climats,
Que du ciel la douce influence,
Loin des hyvers & des frimats,
A fait le jardin de la France;
Vous agiſſez très-ſagement
De ſouhaiter que l'enjouement
De notre Muſe vous réveille;
Car nous croïons très-aiſément
Qu'aſſez ſouvent ſous une treille,
Dans un doux aſſoupiſſement,
En Touraine Apollon ſommeille.

Ce Dieu sobre, qui ne peut pas
S'échaper seulement à boire
Deux doigts de vin à son repas,
Peut fort bien au bord de la Loire
S'enyvrer de vos bons muscats ;
Puisque de cette belle eau claire
Que Frere Lubin sçavoit faire
Très-prudemment boire à son chien ;
Le blond Phœbus à tasse pleine
Se coiffe au bord de l'Hypocrêne
Aussi rondement, aussi bien
Que fait le bon homme Silêne,
Du jus du Pere Bromien ;
Et c'est de cette docte yvresse
Que naissent si facilement
Tous ces Vers, où si galamment
Tantôt tu chantois la tendresse,
Tantôt les peines d'un Amant,
Toûjours avec tant d'agrément,
Que jadis pour toi dans la Gréce
Laïs eut quitté brusquement
Anacréon dans sa jeunesse.
Quant à la Muse de Saint Maur,
Que moins de douceur accompagne,
Il lui faut du vin de Champagne

Pour lui faire prendre l'eſſor.
Auſſi, quoique ſage, & pucelle,
Mais plus libertine que celle
De Saint-Amant, & de Faret,
Dans ſon aimable négligence
Elle ſe ſent de la licence
De la table & du cabaret;
Ce qui fait que la joüiſſance
Dans les Vers de ſes Nouriſſons,
Quelquefois marque la cadence
De leurs amoureuſes chanſons.
Souviens-toi qu'Auguſte venoit
Avec Mécénas chez Horace,
Et du monde qu'il gouvernoit,
Quittoit le ſoin pour le Parnaſſe;
Parmi les verres & les pots
On vit ce Maître de la terre
S'échaper en joïeux propos,
Et quelquefois par de bons mots
Pincer dans une douce guerre
Les ridicules, & les ſots.
Que ſerviroit de vous aprendre
Que le preux Melac vient de rendre,
Plûtôt accablé, qu'abbatu,
Landau, qui n'étoit plus que l'ombre

De ce fort ſi bien revêtu ?
Mais vous ſçavez bien que le nombre
Triomphe enfin de la vertu.

Sçachez plûtôt que dans ce lieu
La Femme d'un Heros, & la Fille d'un Dieu ;
Avec ſa Cour eſt arrivée,
On croit que c'eſt Venus de graces entourée ;
Qui tranſporte en ce beau ſéjour
Tous les charmes dont eſt parée
L'Iſle où lon adore l'Amour.
Auſſi ſon aimable preſence
Chaſſe déja les Aquilons,
Qui nous maquoient la décadence
De nos fruits & de nos melons ;
Et l'on voit venir ſur les aîles
De Flore, & des jeunes Zéphirs,
Couronné de roſes nouvelles,
Ce beau Printems, & les plaiſirs.

Avoüez, Marquis, que ſans peine,
Pour voir cette charmante Cour,
Vous quitteriez votre ſéjour,
Et tous les Muſcats de Touraine.

EPITRE

A MONSIEUR DE MALEZIEUX,

SUR LA FESTE QU'IL DONNA

A MONSIEUR ET MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

A Chaſtenay au mois de Juin 1703.

Lorſqu'on ne s'attendoit à rien, il parut tout d'un coup ſous la figure d'un Operateur Chinois qui avoit toutes ſortes d'eſſences admirables : les unes en ſe frottant les doigts, faiſoient joüer de toutes ſortes d'inſtrumens ; les autres en ſe frottant les pieds, faiſoient danſer, cela fit naître tout à coup une Muſique, & des entrées de Balet très ingenieuſes. Le ſujet de la Piece fut la Fable de Philémon & de Baucis, dont l'allégorie étoit très-juſte : la Fête n'étant faite que pour mar-

quer à Monsieur le Duc & à Madame la Duchesse du Maine, la reconnoissance éternelle que Monsieur de Malézieux & sa postérité conserveront de leur libéralité, qui lui a donné la Seigneurie de Chastenay, où il a bâti une maison qui paroît être sortie des cabanes qui y étoient, comme le Temple de Jupiter étoit sorti de la chaumiere qu'habitoient Baucis & Philémon. Tout cela fut suivi d'un souper admirable, & d'un beau feu d'artifice.

VOus nous donnates hier au soir, Monsieur l'Operateur, un plat de votre métier, qui nous divertit trop pour que chacun de vos Auditeurs ne soit pas obligé de vous en donner un du sien, sur tout les Poëtes, autre espece de Charlatans, qui sçavent aussi-bien que vous débiter leur Baume, ce que le pubic trouve de commode avec des Charlatans comme nous, c'est qu'il ne lui en coûte rien que le tems qu'il perd à

nous écoûter. En attendant que mes Confreres vous ſervent un plat de leur métier, en voici un du mien, qui ſuis avec reſpect de vos opérations, le très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

Quel eſt cet homme admirable;
Cet Opérateur charmant,
Qui d'un ſpectacle agréable
Fait naître l'enchantement?

Des plaiſirs d'une Bergére
Il ſçait amuſer les Dieux,
A tant de talens de plaire
Je reconnois Malezieux.

Parmi la magnificence
D'une Fête de la Cour,
Tout reſpire l'innocence
Du plus champêtre ſéjour.

Ici la reconnoiſſance
Répond toûjours aux bienfaits;
Et les ſiécles ni l'abſence
Ne l'effaceront jamais.

Du Maine si respectable,
Digne Fille de cent Rois,
Se borne à paroître aimable,
Dès qu'elle est parmi nos bois.

Dans cette belle contrée
Tout Berger est Céladon,
Chaque Bergére est Astrée,
Et tout ruisseau le Lignon.

Nos beautés, pour toutes armes,
N'ont que le pouvoir des yeux;
L'art n'ajoute rien aux charmes
Qu'elles ont reçu des cieux.

Leurs miroirs sont nos fontaines,
Ainsi que des autres fleurs,
Les Zéphirs par leurs haleines,
De leur teint font les couleurs.

EPITRE
DE MONSIEUR MALEZIEUX
A Mr. L. DE CHAULIEU.
DE SEAUX LE 19. JUILLET 1706.

VOus êtes averti, Monſieur, que ſamedi prochain en huit, c'eſt-à-dire, le dernier de ce mois, S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine ſe rendra dans le Palais de Chaſtenay; que ſur les ſix heures du ſoir il y aura une petite Comédie ou Ballet; que la Princeſſe déſire très-fort avoir un Spectateur tel que vous; que vous ferez une œuvre très-méritoire de vous y tranſporter, & que je ne ſçai guére d'excuſe raiſonnable que la mort; car je vous déclare, Monſieur, de la part de S. A. S. qu'il n'y a ni Podagre, ni Chiragre qui puiſſe vous diſculper. Prenez, s'il vous plaît, vos meſures là-deſſus, & ſoïez très-perſuadé que le Châtelain de

ce merveilleux Château se fait un très-grand plaisir & un plus grand honneur de vous y recevoir, & qu'il est envers & contre tous, Monsieur, &c.

REPONSE
DE M. L. DE CHAULIEU,
A MONSIEUR
DE MALEZIEUX.

SEigneur Châtelain, la maniére
Dont invitez ſi galamment
Au tournois, combats de bariére,
Que prépare votre enjouement
A Vénus, qui chez vous doit tenir Cour pléniere,
Merite humble remerciment.
Si je jouis de la lumiere,
Je n'y manquerai nullement;
Qui ne ſuivroit aveuglément
Les ordres d'une Princeſſe,
Qui ſçait ſi gracieuſement
Joindre au pouvoir d'une Déeſſe
Tout ce qu'une mortelle eut jamais d'agrément?
Mais quand bien même la Parque
M'auroit, d'un coup de ciſeau,

Fait paſſer le noir ruiſſeau,
Où Caron méne ſa barque;
Seigneur, n'en ſoïez étonné,
Vous me verriez encor venir à Châtenay,
Car Pluton, quoiqu'inflexible,
Si Du Maine daignoit ſeulement m'apeller,
Bien-tôt devenu ſenſible,
Avec un compliment me laiſſeroit aller;
Et mieux que ne fit Orphée
Pour Euridice autrefois,
Le doux charme de ſa voix
Me conduiroit à Seaux tout droit de l'Elizée.
Ainſi quoi qu'ordonne le ſort,
Au Châtel enchanté, vers ſix heures je vole,
Et vous m'aurez vif ou mort,
Pour Spectateur benevole.

A M. ROUSSEAU,
SUR LA DIRECTION
QUE LUI AVOIT DONNE'E
MONSIEUR CHAMILLART,
A Fontainebleau au mois de Septembre 1707.

QU'avec plaiſir du Parnaſſe
Je te vois deſcendre au Bureau !
Dans un an, qu'il ſera beau
Voir le Nouriſſon d'Horace
Dreſſer état, bordereau,
Et tirer de place en place !
La fortune, en ſes changemens,
Semble à ſes aveuglemens
Mêler quelque connoiſſance ;
Car mon amitié dès long-tems
Ne voit qu'avec impatience,
Qu'il ne manque à tes agrémens,
Rouſſeau, qu'un peu plus d'abondance ;

Mais il eſt honteux à la France
Que ton eſprit & tes talens
Ne la doivent qu'à la Finance.
Jouis, quoiqu'il en ſoit, de ta félicité;
Mais, ſur tout que la ſoif d'augmenter ta chevance
Ne te dérobe pas à ton oiſiveté;
Et ſouviens-toi que la richeſſe
Que donne l'aſſiduité,
Ne vaut pas la ſainte pareſſe
Qu'un ſage libertin profeſſe,
Avec joïeuſe pauvreté.
Ainſi, ſans changer de maxime,
Suis éxactement le régime
Où la Farre & moi t'avons mis;
Fais lever matin tes Commis,
Pour toi, paſſe les nuits à table
Entre Bacchus & tes amis:
Sans quitter ce train, que tu pris,
Moins utile que délectable,
Tu verras pourtant de Louis
Une quantité raiſonnable
Faire d'un Poëte agréable
Un Bourvalais à juſte prix:
Dans cette douce eſpérance,

Qu'en conçoit deja mon cœur,
Adieu, Monſieur le Directeur,
Non Directeur de conſcience,
Dont je ſuis bien moins ſerviteur,
Que d'un Directeur de Finance.

EPITRE
DE MESSIEURS LA FARRE, L. COURTIN ET ROUSSEAU, A M. L. DE CHAULIEU.
ETANT A FONTENAY.

De Neuilli, le 19. Juillet 1707.

DU bord paisible où la Seine
Lasse du bruit de Paris,
Ses ondes lentes proméne
Dans des prés verds & fleuris,
De ces lieux, que tu chéris,
Que de la docte Neuvaine
Fréquentent les favoris,
Et qui des fruits de ta veine
Reçoivent un nouveau prix,
Cher Abbé, je t'avertis
Que les figues par douzaine,
Les melons les plus exquis
Vont rafraîchir ma bedaine;

Et qu'ainſi le tems préfix,
Auquel doit finir la peine
Où ton abſence m'a mis,
Etant expiré du dix,
Je compte que la ſemaine
Mettra fin à mes ennuis.
C'en eſt aſſez d'une halaine,
Courtin prend la plume, & puis
Rouſſeau fermera la Scéne.

Entre deux fameux Poëtes,
Tels que la Farre & Rouſſeau,
Faut il mêler les ſornettes
Qui partent de mon cerveau ?
Et qu'au nombre des cadettes,
Ma Muſe encor au bureau,
S'oſe mettre de niveau
Pour vous chanter vos goguettes ?
Ma foi, vive les Sonnins !
A la ville, à la campagne,
Où les plaiſirs ; les bons vins,
Le Mourachez, le Champagne,
Tour à tour dans leurs feſtins,
Cher Abbé, les accompagne !
Et même ces Dieux badins

Dont tu connois bien la mere,
Et que juſqu'en ces confins
Boüillon méne de Cythere;
N'eſt-ce pas t'en dire aſſez?
Que ſi tu veux davantage
De ces Vers entrelaſſez,
Rouſſeau va finir l'ouvrage.

ODE

TAnt qu'a duré l'influence
D'un aſtre propice & doux,
Malgré moi, de ton abſence,
J'ai ſuporté les dégoûts.

Je diſois, je lui pardonne
De préferer les beautés
De Pales, & de Pomone,
Au tumulte des cités.

Ainſi l'amant de Glicére
Epris d'un repos obſcur,
Cherchoit l'ombre ſolitaire
Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brulant de Procris,
De Flore, aux douces haleines,
Deſſéche les dons chéris.

Veux-tu d'un aſtre perfide
Riſquer les âpres chaleurs,
Et dans ton jardin aride,
Sécher ainſi que tes fleurs ?

Croi-moi, ſuis plûtôt l'exemple
De tes amis Cazaniers,
Et reviens goûter au Temple
L'ombre de tes maronniers.

Là nous trouverons ſans peine
Avec toi, le verre en main,
L'homme après qui Diogéne
Courut ſi long-tems en vain.

Et dans la douce allegreſſe,
Dont tu ſçais nous abreuver,
Nous puiſerons la ſageſſe,
Qu'il chercha, ſans la trouver.

EPITRE
DE M. L. DE CHAULIEU,
A MONSIEUR SONING.

De Fontenay, le 20. Juillet 1707.

AVez-vous oublié que vous m'avez promis à ſouper le ſoir que j'arriverois ; ſi vous l'avez oublié, pour moi je n'en ai pas fait de même, *Meſſer Gaſter*, en langage de bons Pantagruelistes, ou ſi mieux aimez, en celui de Rome, *Ingenui largitor venter*, ne me laiſſe pas ſortir de la mémoire choſe ſi agréable : Je ſerai donc Dimanche au ſoir vingt-quatriéme de ce mois à Neuilly, ſi vous y étes ; à Paris, ſi vous y ſoupez : Je ne vous dis rien de la Compagnie, mais ſi vous voulez m'en croire ſur l'ordre de ce repas.

☞ Cette Lettre fut écrite en même tems que la précédente, on le verra bien par les dattes.

La Fare y conduira, sous le nom de Comus,
La bonne chére, & l'allegresse;
La divine Bouillon, sous celui de Vénus,
L'esprit, les enjoumens, & ce que la Déesse
Qui fait aimer, traîne sans cesse
Après elle de jeux, de ris & d'agrémens.
Si tu veux à nos passe-tems
Donner l'air de fête complette,
Rousseau les Muses ménera,
Notre Abbé les cajolera,
Très-bien sçavez que la fleurette
Volontiers il débitera,
Car, notre ami très-cher aura
Toujours vol pour la Migeorée;
Colet très-bien tiré, perruque bien poudrée,
Et toujours il coquettera;
De Bacchus joïeux Coriphée,
Renier, aux vins préfidera,
Et ce digne éleve d'Orphée *
Avec les Graces chantera;

* Renier avoit été élevé par feu Lully; il chantoit & s'accompagnoit du Luth avec tout le goût possible: il joignoit à ces talens tous ceux d'un convive aimable. Il mourut en 1725. chez feu Monsieur de Vendôme, Grand Prieur de France, qui lui donnoit un logement, sa table, un carosse entretenu, & mille francs de pension.

Alors grand merveille ſera
De voir fluter vin de Champagne ;
Déja de cent chanſons tout Neuilly retentit.
Pour moi, roüillé de ma campagne ;
Je n'aporterai rien qu'un fort grand apétit.

A M. FERRAND.

Pour un Vaticinateur,
Que plus d'une Muſe inſpire,
Et que tient ſous ſon empire
Phébus le divinateur,
Aſſez peu de connoiſſance
Des choſes de l'avenir,
Me paroit dans l'ignorance
Où je vois votre prudence
Du tems qui fera finir
Vos ſouhaits & mon abſence :
Pourquoi donc tant conſulter
Cabaliſtes, Maſſorettes,
Et ces diſeurs de ſornettes,
Qu'un démon vient tranſporter ?
Eh quoi, nous autres Poëtes,
Parmi nos illuſions,
Valons-nous pas des Prophétes
Dans leurs ſaintes viſions ?
Que ſi, pour l'air de miracle,
Vous voulez un autre Oracle,

Rabelais vous y conduira,
Sans vous donner la torture ;
Et Frere Jean vous dira,
„ Conſultez ſur l'avanture
„ De gens de cette nature,
„ La Sibille de Panzouſt :
Mais Dieux ! où vais-je me mettre ?
Phébus même forge maître,
N'oſeroit pas ſe promettre
De trouver de rime en ouſt.

Ainſi briſons-là. Cependant je n'ai pas oublié que je me ſuis obligé de vous aprendre la réponſe de l'Oracle de la Sibille de Panzouſt ; la voilà telle qu'elle l'a renduë.

Lorſqu'on mangera melons,
Que figues ſeront venuës,
Verrez Neuſtriens gloutons,
Au milieu de vos repuës,
Soudainement aparoir,
Et débarquer dans Lutece,
Cil que la ſainte pareſſe
Retenoit dans ſon manoir.

Vous ſçavez à préſent que répondre à ceux qui vous demanderont quand je reviendrai.

Vous voulez bien que j'embraſſe
Les la Fare, les Courtins,
Et qu'autant ici j'en faſſe
A tous Meſſieurs les Sonins.

Ils ſont trop aimables, pour ne les pas mettre au plurier, & ce n'eſt pas aſſez qu'il n'y en ait qu'un de chaque eſpece.

AU MESME.

POint n'avez l'art de parler ſans rien dire;
Commun pourtant eſt cet art ennuïeux ;
Mais ſur un rien, d'un tour ingénieux,
Avez celui de badiner & rire,
Et ſur ce rien, ce que j'aime encor mieux ;
A vos amis ſi galamment écrite,
Que j'ai priſé votre Ecrit autant qu'or,
Car bien ſçavons qu'*in tenui labor*,
Ce rien qu'avez eſt ce rien précieux,
Ce rien brillant, que vint jadis Mercure,
Entre deux vins dépêché par les Dieux,
Comme la pomme aporter à Voiture,
Dont hérita ſon ami Sarrazin,
Et qu'avons vû prendre forme nouvelle,
Avec un tour agréable & badin,
Dans le Voïage & l'eſprit de Chapelle ;
Ce rien, que n'eût l'auteur de la Pucelle,
Mieux & plûtôt vous aurois répondu ;
Mais je n'ai plus cet ami tant aimable,
Dont m'eût été la Muſe ſecourable,

Depuis deux jours, hélas ! je l'ai perdu
Du non chaloir ce Héros adorable.
Mais à propos me souviens qu'un proverbe
Très sagement dit, que trop gratter cuit,
Que trop parler & trop écrire nuit,
Laissons donc là le nom, pronom, l'adverbe,
C'en est assez, bon soir, & bonne nuit.

Je vous demande pardon, Monsieur, du petit grain de sel qui m'a échapé ; je ne sçai que les gens charitables comme vous envers leur prochain, qui haïssent ces sortes de traits-là ; mais je n'ai pû me résoudre à laisser partir une Lettre de laquelle vous pussiez dire, *in toto nusquam corpore mica salis.* Vous jouissez presentement de Monsieur de la Fare, je vous l'envie bien, car son absence empoisonne la tranquilité & le goût de ma solitude ; je m'étois aprivoisé à sa bonté, & je commençois à goûter son indulgence ; que n'est il resté ? Il eût peut être fait auprès de moi une mission plus utile au public, que ne l'a été celle de Monsieur Maigrot,

& du Légat de Tournon à la Chine, qui ont voulu honnir nos amis de la Societé que j'aime & révére. Adieu, Monſieur, *Vale & nugare*; c'eſt-à-dire, affublez de quelque Epigrame, quelque nonain, ou autre, ſi le cas y échoit, le tout *ad majorem Dei gloriam*, l'édification & correction du prochain.

VOYAGE DE L'AMOUR ET DE L'AMITIE', FAIT POUR Me. D.

Envoyé pour Etrennes le premier jour de 1695.

L'Amour partant de Cithére
Pour se rendre auprès d'Iris,
Inquiet de n'oser faire
Seul ce voïage à Paris :

Viens, dit-il, à l'Amitié,
Viens, chere Sœur, par pitié,
Servir de guide à ton frere ;
Car je ne veux qu'en ce jour,
Quoique le conteur public,
Il soit dit que la folie
Serve de guide à l'Amour.
Chacun de nous a ses charmes,
Je te prêterai mes armes,
Prête-moi, ma chere Sœur,

Ton air ſage, ta douceur,
Cette tendreſſe durable,
De qui la ſolidité
Souvent n'eſt pas moins aimable
Que l'eſt ma vivacité.
Cela dit, pour ce Voïage
Ces Dieux troquent d'équipage,
Ils volent ; ſur leur paſſage
On vit d'abord s'enflamer
Tout ce qui dans la Nature,
Juſques à cette avanture
Avoit refuſé d'aimer.
Plus de Bergére cruelle,
Plus de malheureux Berger,
Chacun, qui vouloit changer,
Trouva maîtreſſe nouvelle ;
Qui reſta fidéle amant,
Retrouva dans ſa maîtreſſe
Pour un reſte de tendreſſe
Un nouvel empreſſement :
Les amis ſe réchauferent,
Tous les cœurs ſe renflamerent ;
On s'aima même à la Cour ;
Et la triſte indifference
Sentit, dans ſon froid ſéjour,

Echaufer ſon indolence
Aux aproches de l'Amour.
Tandis qu'avec diligence
Ces Dieux traverſent les airs ;
La nuit, déploïant ſes voiles,
D'un crêpe ſemé d'étoiles
Envelopa l'univers ;
Iris cependant livrée
Aux charmes d'un doux ſommeil,
De ſes pavots enyvrée,
Attendoit que ſon réveil
Sur ſon teint eût fait éclore
Bien plus de fleurs, que l'Aurore
N'en avoit fait naître encore
Sur le chemin du Soleil.
Quand tout à coup à ſa porte
Cette belle entend du bruit,
Qui, dit-elle, de la ſorte
Oſe entrer ici la nuit !
C'eſt un enfant miſerable,
Répond, d'un ton pitoïable,
Cet enfant maître des Dieux,
Qui vient chercher en ces lieux
Un azile à ſa miſere,
Auprès de vos agrémens ;
Je ſuis chargé par ma mere

Pour vous de cent complimens ;
On me banit, on me chaſſe,
A peine trouvai-je place,
On me traite de cruel,
On me traite de parjure,
Et ſans être criminel,
Il n'eſt de ſorte d'injure
Dont je ne ſois accablé ;
On diroit que j'ai troublé
Tout l'ordre de la nature,
Cependant, quelle impoſture !
Sans moi les hommes n'auroient
Qu'une languiſſante vie :
Je fais naître leurs deſirs,
Je fais ces ardens plaiſirs,
Par qui leur ame eſt ravie,
Sans moi qu'ils ignoreroient ;
Et je vois leur injuſtice
Oublier tous mes bienfaits,
Et, ſur le moindre caprice,
Traiter même de ſuplice
Les biens que je leur ai faits.
Votre pitié vous engage
Au ſecours des malheureux,
Votre cœur eſt généreux,
Et par un doux aſſemblage,

J'ai toujours vû la bonté
Compagne de la beauté.
Pour un enfant maltraité,
Dit Iris, votre langage
Me paroît bien doucereux,
Avec ce ton langoureux,
Cet air doux, cet équipage,
Ne seriez-vous point l'Amour?
Je le suis; mais las! je n'ose
Vous parler de mon retour,
Je sçai que je suis la cause
D'un nombre infini de maux,
Dont l'affreuse jalousie,
Et la triste phrénésie
A troublé votre repos;
Qui fit seul votre souffrance,
Veut faire votre bonheur,
Et je viens en récompense
Vous faire present d'un cœur
Digne de votre tendresse;
Comme il n'est point aujourd'hui
Hormis vous, d'autre maîtresse
Au monde digne de lui,

De mille & mille agrémens
Votre ardeur ſera ſuivie,
Et vos doux engagemens
Feront de tous les momens
D'une ſi charmante vie
Autant de jours de Printems.
Le moïen à ta parole,
Dit Iris, d'ajouter foi?
Volage, n'eſt-ce pas toi,
Qui ſur cet eſpoir frivole,
Trompas ma crédulité?
J'en conviens; la vérité
N'eſt pas toujours mon partage,
Répond l'Amour, mais je gage
Que de ma ſincerité
La caution que j'améne,
Va raſſurer votre cœur;
L'Amitié, ma chere Sœur,
S'engage avec moi ſans peine
A tenir tous les ſermens,
Que dans l'ardeur de vous plaire,
Entre mes mains s'en va faire
Le plus loïal des amans,
Ta prudence eſt non commune,
Amour, en cette action,

Qui fut, (soit dit sans rancune)
Si sujet à caution,
Fait très bien d'en mener une,
En pareille occasion :
Sans elle, accepter je n'ose
Ce cœur que l'on me propose,
Avec elle je le veux ;
Et sans vous laisser morfondre
Plus long-tems ici tous deux
Si votre sœur veut répondre
De joindre sa vérité
A votre vivacité,
J'accepte, Amour, avec joie,
Le cœur que Vénus m'envoie,
Et je signe ce Traité.

ENVOY.

Mon Iris, exprès pour vous,
Ces Dieux ont fait ce voïage,
Il doit vous être assez doux
Qu'à s'accorder on engage
Ces Maîtres de l'univers,
Qui vont rarement ensemble :
Fasse le ciel que les Vers
De celui qui les rassemble,
Pour vous seule dans son cœur,

Belle Iris, puiſſent vous plaire,
Vous, qui ſeule pouvez faire
Sa fortune & ſon bonheur !
Puiſſe la nouvelle année
Paſſer comme une journée,
Ses jours comme des momens !
Que du reſte de nos ans
La courſe ſoit fortunée ;
Et que notre deſtinée
Nous faſſe, avec ces beaux jours,
Si doux, ſi dignes d'envie,
Trouver la fin de la vie
Dans la fin de nos amours.

APOLOGIE DE L'INCONSTANCE, POUR MADAME D...

En l'Année 1700.

ODE

LOin de la route ordinaire,
Et du païs des Romans,
Je chante aux bords de Cythére
Les seuls volages Amans;
Et viens plein de confiance
Annoncer la vérité
Des charmes de l'inconſtance,
Et de l'infidélité.

Fuïez donc, Paſteurs fidelles,
Qui ſur le ton langoureux
Verrez radoter vos belles,
Plus indolents qu'amoureux.
Venez, troupe libertine

De friponnes, de fripons,
A ma Lyre, qui badine
Inſpirer de nouveaux ſons.

Vous ſeuls, faites la puiſſance
De l'empire de l'Amour;
Sans vous, bien-tôt la conſtance
Auroit dépeuplé ſa Cour,
Et ſi la friponnerie
N'y mêloit ſon enjouement,
Dans peu la galanterie
Déviendroit un Sacrement.

Que ſerviroit l'art de plaire,
Sans le plaiſir de changer ?
Eh que peut-on dire & faire
Toujours au même Berger ?
Pour les beautés infidelles
Eſt fait le don de charmer,
Et ce ne fut que pour elles
Qu'Ovide fit l'Art d'aimer.

Lorſque l'on voit Cytherée
Des voutes du Firmament
Sortir brillante & parée,
Eſt-ce pour Mars ſeulement ?

Non;

Non ; la volage Déeſſe ,
Laſſe des amours des Dieux ,
Cherche en l'ardeur qui la preſſe
Adonis en ces bas lieux.

Si Nature , mere ſage
De tous ces Etres divers ,
Dans ces goûts n'étoit volage ,
Que déviendroit l'univers ?
La plus tendre Tourterelle
Change d'amours en un an ;
Et le Coq le plus fidelle
De cent Poules eſt l'amant.

La beauté , qui vous fait naître ;
Amour , paſſe en un moment ;
Pourquoi voudriez-vous être
Moins ſujet au changement ?
C'eſt à l'éclat de la roſe
Vouloir la ſolidité ;
Et toujours même beauté
Qu'au moment qu'elle eſt écloſe.

Un arc , des traits , & des aîles ,
Qu'on t'a donnez ſagement ,

Du Dieu des amours nouvelles
Sont le fatal ornement ;
Qui, voïant cet équipage,
Ne croira facilement
Qu'il ne faut pas qu'on s'engage
D'aimer éternellement ?

Aimons donc, changeons ſans ceſſe,
Chaque jour nouveaux deſirs ;
C'eſt aſſez que la tendreſſe
Dure autant que les plaiſirs :
Dieux ! ce ſoir qu'Iris eſt belle !
Son cœur, dit-elle, eſt à moi :
Paſſons la nuit avec elle,
Et comptons peu ſur ſa foi.

RACOMMODEMENT,

A MADAME D...

C'Eſt dans le Palais de l'Amour
Qu'il faut finir notre querelle ;
Le lit, d'une paix éternelle
Eſt le voluptueux ſéjour ;
Là n'habitent jamais la diſcorde & la guerre ;
C'eſt le lieu que Vénus choiſit pour ſes ébats ;
C'eſt le champ fortuné de mille doux combats,
Qui ne dépeuplent point la terre :
On n'y voit voltiger que les ris & les jeux,
Même cet Enfant dangereux,
En qui toute malice abonde ;
Pour n'y porter que ſes attraits,
Trempe la pointe de ſes traits,
Dont il déſole tout le monde,
Dans un nectar, que la beauté
Fait couler mollement d'une ſource féconde ;
Comme un torrent de volupté.
C'eſt là, que dans tes bras j'adorerai les charmes

Qui font ton infidélité ;
Ah ! s'ils ſont quelquefois la ſource de mes larmes,
Ils le ſont en ce lieu de ma félicité :
Sûre de ton impunité,
Vien, Lesbie, avec confiance ;
Que tes graces & ta beauté
Te vont tenir lieu d'innocence ;
Et tu verras mon indulgence
Trancher nos éclairciſſemens :
Et bien-tôt, mes empreſſemens
N'exiger d'autre pénitence,
Que la douce fureur de tes embraſſemens.

A MADAME D...

Pour la prier de venir passer la soirée avec moi.

Vien ce soir, vien joüir du pouvoir de charmer;
Rend grace au Ciel, qui te donne,
Avec l'art d'être friponne,
Celui de te faire aimer :
Je t'aimerois bien moins si tu m'étois fidelle ;
Moins de conformité nous uniroit tous deux ;
Le ciel entre fripons forme d'aimables nœuds,
Dont la durée est éternelle.
L'Amour, cet enfant libertin,
Hait tout ce qui sent le ménage ;
Sa mere, pour être volage,
Ne pert rien de son air divin.
Ce Dieu, qui sur mon cœur n'emploïa d'autres armes
Que les traits de ta beauté
Parmi la foule de tes charmes
Prendra soin de cacher ton infidélité,
Qui n'a pû jusqu'ici te rendre moins aimable.

Ah ! ſur tout, dans les yeux porte ce trait vainqueur,
Qui cent fois ſous tes loix a ramené mon cœur ;
Et ne crains pas ainſi de paroître coupable.

SUR UNE BOURSE DONT MONSIEUR L'ABBE' DE VAUBRUN FIT PRESENT A MADAME LA D. DU MAINE.

VEnus vous donna sa ceinture,
Aujourd'hui le Dieu des Larrons,
Ce gentil Dieu qu'on apelle Mercure,
Dieu des Ribleurs, des Rheteurs, des Fripons,
Vient vous offrir presenf d'autre nature,
Une Bourse, qu'à l'opera
Il a coupée, & ce depuis trois jours en ça,
Il fut très-bien païé par sa richesse
Du gentil tour qu'avoit fait son adresse;
Car y trouva plus de mille talens,
Reste sacré de l'antique monnoie,
Rare trésor que le ciel nous envoie,
Quand il veut bien nous faire des presens;

Trouva d'abord trois cens talens de plaire ;
Quatre cens de ſe faire aimer,
Marquez étoient tous au coin de Cythére ;
De plus celui de ſe bien exprimer,
A ce qu'on dit, donner forme nouvelle,
Parler raiſon, & parler bagatelle.
Or en ceci ce Dieu ne s'eſt mépris,
Et jugea bien cette Bourſe être votre,
Car l'univers en ſon vaſte pourpris,
N'en pourroit pas encor fournir une autre.

STANCES
POUR M...

UN Berger toujours tendre, & toujours malheureux,
Tandis que ses moutons s'égaroient dans la plaine,
Entretenoit en vain de l'ardeur de ses feux,
Iris, toujours aimable, & toujours inhumaine;
Cependant qu'il se désespere,
Un loup vint ravir un agneau;
Laisse, s'écria la Bergere,
Laisse-là les soupirs, & songe à ton troupeau.

Depuis que pour vous je soupire,
Hélas! votre injuste rigueur
M'aprend bien à souffrir un plus cruel martire;
Je vous laisse ravir mon cœur,
Sans oser qu'en tremblant m'en plaindre, & vous le dire.

STANCES
QUE L'ON A MISES EN CHANT.

Que de chagrins, de tourmens & d'allarmes,
Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté !
Faut-il encor que je verse des larmes,
Pour déplorer ton infidélité ?

Tu me jurois un amour éternelle,
Et cependant tu me manques de foi ;
Crois-tu trouver un amant plus fidelle ?
Il n'en est point qui t'aime autant que moi.

Ce beau Berger, à qui tu veux tant plaire ;
Sent pour Philis, & pour toi même ardeur ;
Quand tu m'aimois, la Reine de Cythére
N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

Tes faux sermens, ni tes trompeuses larmes,
N'ont pû ternir l'éclat de ta beauté ;
Reviens, Iris, en faveur de tes charmes
Je ferai grace à ta legéreté.

Monſieur le Prince m'ordonna de faire des Vers un peu licentieux, pour les faire chanter à la porte de Monſieur de Conty, couché les premiers jours de ſon mariage, en 1687.

A LA MAISON DE SILVIE, A CHANTILLI.

SEjour délicieux, retraite conſacrée
A chanter autrefois les peines de l'Amour ;
Vous étes, dans cet heureux jour,
Pour ſes ſeuls plaiſirs préparée :
C'eſt à toi, Prince charmant,
D'achever la métamorphoſe,
En y faiſant toute autre choſe
Que d'y ſoupirer vainement.
Puiſſant Dieu des jardins, que tout Amant révere,
Prête-nous un ſecours à preſent néceſſaire ;
Viens répandre en ces lieux tes dons & ta vertu,
Sur un jeune Héros qu'un doux hymen engage,
Qui, malgré ſon grand courage,
Nous paroît trop abattu.

Tel époux de bonne mine,
De grand air, de taille fine,
Pour les combats d'amour paroiſſoit un tréſor;
Dont l'Epouſe en confidence
Dit après l'expérience,
Tout ce qui réluit n'eſt pas or.
Qui veut aller trop loin, Prince, ſouvent recule;
Modére un peu ton amoureuſe ardeur;
Pour avoir la valeur d'Hercule,
On n'eſt pas obligé d'en avoir la vigueur

Adieu, c'eſt aſſez brocardé;
Satisfais tes déſirs, contente ton envie:
Fais de la maiſon de Silvie
Sortir, ſi tu peux, un Condé.

Monſeigneur fit une Maſcarade au Carnaval de 1701. à Marly, dont étoient Monſieur le Duc d'Orleans, Monſieur le Grand-Prieur, & pluſieurs autres Courtiſans; elle repreſentoit le Sultan dans ſa Cour, allant voir ſa Ménagerie; ce qui donna occaſion d'y mettre toutes ſortes de bêtes, repreſentées par des Courtiſans; Monſeigneur & Monſieur d'Orleans chargerent Monſieur de la Farre & moi, de faire deux Perroquets, dont on mit le dialogue en muſique.

TOST, tôt, tôt, tôt, tôt, tôt,
Du rôt, du rôt, du rôt,
Hola, hola, laquais,
Du vin aux Perroquets.
Le vin, qui monte à la tête,
Fait cauſer le Perroquet,
Ce n'eſt pas la ſeule bête
Dont le vin fait le caquet.

Paix, croi-moi, ne parle guéres;
J'en ſçai, qui ſans dire mot,
N'ont pas mal fait leurs affaires;
Et ce n'eſt pas le plus ſot,
Que celui qui ſçait ſe taire:
A force de jaſer, les muëts aujourd'hui
Pourroient bien t'envoïer jaſer dans la riviere.
Fi, fi, fi, fi, fi, fi, fi.
Mignon, ne ſongeons qu'à rire,
Parlons tout le long du jour,
Sans rien penſer, ſans rien dire,
C'eſt comme on parle à la Cour.

De ceux que notre fête attire,
Nous ne ſommes pas les plus fous;
De cent parleurs, qu'on admire,
Trente parlent comme nous.

Tai-toi, le Sultan s'aprête
A voir faire quelques tours;
C'à, pour honorer la fête,
Gambadez, Meſſieurs les Ours.

Perroquet de bonne mine
Qui ſçait & rire & chanter,
Quand il eſt d'humeur badine
Eſt en droit de plaiſanter.

Les ſots Courtiſans, dont le nombre l'emporte ſur les autres, prétendirent que nous avions voulu tourner la Cour en ridicule, & nous voulurent faire une affaire, ſur quoi je fis cette Epigramme en vieux langage.

Au bon vieux tems où le gentil Eſope,
Pour débiter maint bon enſeignement,
Des animaux ſe fit le truchement,
Point ne fut lors ſi parfait Miſantrope,
Qui ne louât un tel amuſement :
Aujourd'hui donc que notre Cour abonde
En diſcoureurs qui n'ont que du caquet,
Pourquoi faut-il contre nous qu'elle gronde
Pour avoir fait parler un Perroquet ?

EPIGRAMME
DE MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARRE.
SUR LE MESME SUJET.

AUtrefois la raillerie
Etoit permiſe à la Cour,
On en banit en ce jour
Même la plaiſanterie ;
Ha ! ſi ce peuple important,
Qui ſemble avoir peur de rire,
Méritoit moins la Satire,
Il ne la craindroit pas tant.

A MADAME D...

OUi, le délicat assemblage,
De ce que vos beautés ont de plus gracieux,
Est un rare present des Dieux,
Qui se plaisent à voir adorer leur ouvrage;
Mais finement, en faire un doux usage,
N'est pas un don moins précieux;
N'auriez-vous pas encor cet avantage?
Jeune & prudente avant le tems,
C'est passer le point d'être sage;
Mettez à profit vos beaux ans,
C'est le conseil d'un homme, à qui son âge
Fait sentir le prix des momens.

BOUQUET.

DIſpenſe-moi de te faire un Bouquet :
Jà n'eſt beſoin d'un pareil affiquet,
Pour me charmer ; mais ſera grande peine
Dont ta bonté, Catin, me tirera ;
Car tarir peut la veine d'Hippocrêne,
Et mon amour jamais ne tarira.

CHANSON

PEndant le tems que je vous ai ſervie,
J'oubliai tout ce qu'on voit ſous les cieux,
Car je me fis, ma Philis, de vos yeux,
Dans les tranſports de mon ame ravie,
Mes Dieux, mes Rois, ma fortune & ma vie.

MADRIGAL
ENVOYE' A MONSIEUR
DE VILLIERS;
LORSQU'IL E'TOIT AMOUREUX
DE MADEMOISELLE CERTAIN;

Pour l'inviter à ſe trouver chez elle le ſoir pour l'entendre joüer du claveſſin.

JE dois ce ſoir voir une belle,
Dont le ſçavoir & la beauté
Font douter s'il faut qu'on l'apelle
Muſe, Grace, ou Divinité :
Je me fais un plaiſir extrême
De pouvoir partager ce plaiſir avec vous ;
Après cela, jugez vous-même
Où je vous donne rendez-vous.

MADRIGAL.

APrès de longs soupirs, j'ai fléchi ma Climéne;
Depuis cet heureux jour, je sens mourir un feu
Qui brula tout le tems qu'elle fut inhumaine ;
Hélas ! si tes plaisirs doivent durer si peu ,
Pourquoi, volage Amour, coutent-ils tant de peine?

AUTRE.

MOn Iris m'eſt toujours fidéle,
Nous ſommes l'un de l'autre également contens ;
Je n'ai lieu de me plaindre d'elle,
Que de l'aimer depuis quatre ans :
Cependant cela ſeul fait toutes nos querelles ;
Hélas ! faut-il donc voir ainſi
S'échaper, malgré nous, nos ardeurs mutuelles ?
N'étoit-ce point aſſez que le tems eût des aîles,
Pourquoi, volage Amour, en avez-vous auſſi ?

AUTRE

POUR MADAME D...

JE loüois mon Iris, & mon cœur prévenu
Lui trouvoit chaque jour quelque grace nouvelle,
Quelque attrait, que jamais dans aucune mortelle
Mes yeux n'avoient point encor vû :
Quand tout à coup cette belle,
Sans rien déguiſer m'a conté
Tous & tous les défauts qu'elle connoît en elle ;
Alors d'amour tranſporté,
Mon Iris, ai je dit, à ta ſincérité
Je veux bien rendre les armes,
Par qui mon cœur a diſputé
Quelque tems contre tes charmes.

De la faute que l'on a faite
Dans le ſincere aveu que je trouve d'apas !
Et que vous me ſemblez parfaite,
Dès que vous voulez bien ne le paroître pas ?

AUTRE

POUR MADAME D...

MOn Iris, avec moi, vient paſſer la ſoirée,
Elle y vient ſous un ſimple & modeſte ornement,
Mais d'art de plaire, & d'agrément,
Les graces à l'envi toutes trois l'ont parée :
J'attens avec tranſport ce bienheureux moment;
Déja l'Amour qui la dévance,
Des peines de l'impatience,
Me fait un doux enchantement :
Ah ! ſi tu ſçais, Iris, même dans ton abſence,
Par ces douces erreurs redoubler mes deſirs ;
Quels ſeront tantôt les plaiſirs,
Dont me comblera ta preſence ?

AUTRE

POUR MADAME D..:

TU vois trop mon rival, & tu me vois trop peu,
Il faudroit pour ton bien ſur cela te contraindre ;
Tu crois faire durer ſon feu,
Et tu travailles à l'éteindre ;
Pour moi, moins je te voi, moins je ſuis amoureux;
Ranime mes deſirs ſouvent par ta preſence ;
Fais-lui tâter un peu des rigueurs de l'abſence,
C'eſt là le vrai moïen de nous garder tous deux.

AUTRE

A MONSIEUR DE LA FARRE,

QUI ETOIT A SAINT-CLOUD

AVEC MONSIEUR,

Pour le prier de venir ſouper avec Madame D. & moi.

CE ſoir, lorſque la nuit, aux Amans favorable,
Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement ;
Dans mon petit apartement,
Les Graces & l'Amour conduiront ma Maîtreſſe ;
A cet objet de ma tendreſſe,
De mon cœur partagé rejoins l'autre moitié ;
Et donne-moi ce ſoir le plaiſir d'être à table
Entre l'Amour & l'Amitié.

AUTRE

POUR MADAME D...

En buvant à sa santé le jour de la Saint-Martin, avec du vin nouveau.

IL est jeune, il est aimable,
Il est piquant comme toi ;
Pour t'être encor plus semblable,
Il m'a rangé sous sa loi :
Chacun de vous deux m'enflame,
Chacun m'est un doux poison ;
Et si l'un charme mon ame,
L'autre étourdit ma raison.

AUTRE

SUR UNE BROUILLERIE.

JE goûte loin de vous, en de paiſibles lieux,
Un répos que partout troubloit votre preſence ;
Mais, hélas ! je ſens que l'abſence
Me guérit trop du mal que m'avoient fait vos yeux :
Je ne puis plus ſouffrir ce tranquile ſéjour,
Mon cœur n'y connoit plus ni déſirs ni tendreſſe,
J'y trouve une autre Maitreſſe ;
Mais, hélas ! je n'y puis retrouver mon amour.

AUTRE

DONT ON A FAIT UNE CHANSON.

LE silence & la paix regnent dans ce bocage,
Le calme de ce beau séjour
N'est troublé que par le ramage
Des hôtes de ce bois, qui chantent leur amour;
Oiseaux, dans l'ardeur qui me presse,
Hélas! je ne puis comme vous
Exprimer par mes chants l'excès de ma tendresse;
Mais j'ai seul plus d'amour que vous n'en avez tous.

AUTRE

A MADAME D...

Qui m'avoit mandé que le vin de Champagne que je lui avois envoïé ne mouſſoit point comme il avoit accoutumé quand nous ſoupions enſemble.

CE n'eſt que pour nous ſeuls que mon vin mouſſera ;
Sans chaleur, ſans piquant, au plus, en notre abſence,
Doucement il ſe laiſſera
Boire, par pure complaiſance ;
Mais jamais de plaiſir il ne petillera.
C'eſt de l'aimable ſecouſſe
De nos eſprits enflamez,
Que naît la brillante mouſſe,
Par qui nos ſens ſont charmez :
Cette fureur ſimpatique,

Qu'Amour mit dans notre cœur,
A cette aimable liqueur,
Dès qu'elle eſt entre nous, d'abord ſe communique;
Et ce nectar précieux,
Quand il gratte, mouſſe, & pique,
Ne tient tout ce brillant que du feu de vos yeux.

AUTRE

POUR MADAME D. L.

JE ne ſuis occupé que du ſoin de vous plaire,
Vous ſemblez aprouver mes feux ;
Mais vous ne faites rien de tout ce qu'il faut faire
Pour rendre mon amour heureux :
Que je hai cet état douteux !
Entre les enfers & la gloire,
Il eſt trop incertain qu'il ſoit un purgatoire,
Pour que je veüille en ſouffrir deux.

AUTRE

AUTRE

A LA MESME,

En me promenant avec elle sur le bord de la mer qui étoit retirée, où je traçai ses chiffres avec les miens sur le sable.

CElui qui grava sur ce sable
Les chiffres dont tu vois les traits,
Brûla dessus ces bords d'une ardeur véritable,
Pour l'objet le plus aimable,
Que Nature fit jamais ;
O mer, qui donnas la naissance
Jadis à la mere d'Amour,
En faveur de son fils, respecte à ton retour
Ce monument de sa puissance.

AUTRE.

A LA MESME.

VOus m'avez dégoûté de ce qui me ſçut plaire,
C'eſt le plus grand des maux que pour vous j'ai ſoufferts ;
Mais je ne m'en plains pas, ſeule vous pouvez faire
Ce qu'il faut pour payer tous les biens que je perds.

AUTRE
A LA MESME,
ECRIT DANS DES TABLETTES.

COnfidentes de mes penſées,
Où j'écrivis le nom de plus d'une beauté,
Aprenez qu'aujourd'hui ces traces effacées
Ont fait place à l'objet dont je ſuis enchanté :
Conſervez cherement le ſeul nom de Julie,
Seules ſoyez témoins de toute mon ardeur ;
Que de ce nom ſacré chaque page remplie,
M'offre à tous les momens ce qu'adore mon cœur.

AUTRE

A MADAME D...

Pour la prier de ſe dérober de ſon Amant pour me venir voir étant malade.

Venez me voir ; l'amitié vous engage
A hazarder cette bonne action,
Choſe ferez & bien ſéante & ſage,
De ſon ſuccès Amour eſt caution.

Chacun dira qu'un tel empreſſement
Se ſent encor du bon cœur de Lesbie ;
De plus ferez une friponnerie,
Et vous aurez ainſi double agrément.

AUTRE

A MADAME D...

Pour la prier de me venir voir pendant ma goutte, en 1703.

O Vous dont la beauté fit naître
Cette noire fille d'Amour,
Qui depuis qu'elle a reçu l'être,
Me fait crier & nuit & jour;
Sçachez qu'en dépit de ma goutte,
Je conserve un esprit gaillard,
Et me ris de ce qu'il m'en coûte
Pour avoir été trop paillard:
Venez me voir, objet rare & divin,
Venez me voir, mon aimable Catin,
Vos yeux pourront rendre mon cœur malade,
Mais me rendrez surement le corps sain;
Et puis ferons ensemble une balade,
A qui l'Amour donnera pour refrain,
Grand plaisir est d'avoir le cœur malade,
Lorsque le corps en même tems est sain.

AUTRE
A MADAME D...

N'Etoit-ce point aſſez de quatre jours d'abſence ?
Faut-il qu'un ordre de la Cour,
Au moment de votre retour,
Vienne vous dérober à mon impatience ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que le Roi prend mon bien ;
Veut-il encor m'ôter le plaiſir de ma vie ?
Du moins qu'il me laiſſe Silvie,
Et je ne me plaindrai de rien :
Mais mon injuſtice eſt extrême
De me plaindre du goût que la Cour a pour vous:
Eſt-ce à moi d'en être jaloux,
Lorſque ſi j'étois Roi j'en uſerois de même ?

AUTRE

A MADEMOISELLE ROCHOIS, EN LUI ENVOYANT L'ART D'AIMER D'OVIDE.

THéone, à qui les Dieux donnerent
Tout ce qui ſçait charmer & l'oreille & les yeux ;
Et que les graces ornerent
De mille dons précieux ;
Liſez de l'Art d'aimer les maximes galantes,
Et vous jugerez aiſément,
Selon ces regles importantes,
Que je dois être votre Amant ;
Ce livre, après cela, vous eſt peu neceſſaire ;
Laiſſez-là les leçons qu'il donne pour charmer,
Vous ſçavez trop comme il faut plaire,
Pour ne connoître pas comment il faut aimer.

AUTRE

A LA MESME.

THéone, tu voulois à la ſimple amitié
Réduire les ardeurs de ma naiſſante flame ;
Et tu croyois avoir trop fait de la moitié,
D'écouter ſous ce nom les tranſports de mon ame.

Enfin tu rends juſtice à mon amour extrême ;
Et le nom d'Amant m'eſt permis ;
Ah ! combien je ſens que je t'aime,
Depuis que j'ai ceſſé d'être de tes amis !

A LA MESME,

A LA PREMIERE REPRESENTATION DE L'OPERA D'ARMIDE.

JE sers, grace à l'Amour, une aimable Maîtresse,
Qui sçait, sous cent noms differens,
Par mille nouveaux agrémens,
Réveiller tous les jours mes feux & ma tendresse.

Sous le nom de Théone elle sçait m'enflamer ;
Arcabone me plut, & j'adore Angelique ;
Mais quoique sa beauté, sa grace soit unique,
Armide vient de me charmer.

Sous ce nouveau déguisement,
Je trouve à mon Iris une grace nouvelle ;
Fut-il, depuis qu'on aime, un plus heureux amant?
Je goûte chaque jour, dans un amour fidelle,
Tous les plaisirs du changement.

A LA MESME,

SUR LE COMMENCEMENT DE LA JALOUSIE DE M. LE D. DE C.

JE jouis du plaiſir de te voir quand je veux,
Je vois toujours en toi tout ce qui peut me plaire;
Que faut-il pour me ſatisfaire ?
On croiroit que je ſuis heureux :
Théone, cependant mon ſort eſt déplorable ;
Partout, quelque jaloux ſouci
Toujours m'inquiéte & m'accable ;
Car tu me parois trop aimable
Pour que d'autres que moi ne t'aiment pas auſſi.

Monſieur de Lully fit à la fête d'Anet en 1686. le couplet de Chanſon qui ſuit pour Mademoiſelle de R. ſur ce bel air de Fontainebleau, qu'il avoit fait en 1661.

QUel étrange changement !
Que mon ame eſt tranſportée !
Trop aimable Galatée,
Je vous aime aſſurément :
Je renonce à ma patrie,
Je me jette à vos genoux ;
Secourez-moi, je vous prie,
Mon ſalut dépend de vous.

Ce couplet donna occaſion à M. L. de Chaulieu de faire ce couplet ſuivant.

Vous avez reçu des cieux
Tout ce qui peut rendre aimable ;
Une voix incomparable,
Et mille dons précieux ;

Mais, dans un plaiſir extrême,
C'eſt un tourment ſans égal,
De trouver quand on vous aime
Tout Paris pour ſon rival.

COUPLETS DE CHANSONS,

SUR L'AIR DE LA COMEDIE DE L'INCONNU.

UN doux penchant toujours vers vous m'entraine,
Mais mon bonheur eſt trop long-tems douteux ;
Ah ! de ma chaîne,
Rompez les nœuds,
Ou laiſſez voir à mon cœur amoureux,
S'il doit mourir de plaiſir ou de peine.

Troubles naiſſans, dont je fus trop charmée,
Tranſports ſi doux, qu'êtes-vous dévenus ?
Flatteuſe idée,
Vous n'êtes plus ;
Songes trompeurs, que par malheur j'ai crus,
Diſparoiſſez, je ne ſuis point aimée.

COUPLETS DE CHANSONS

Faits à un ſouper chez Monſieur Sonin, ſur un air des Fragmens de Lully, pour les Convives qui ſont nommez preſens au ſouper, en Février 1703.

Que ce réduit eſt agréable !
Mille plaiſirs, nulle façon,
L'hôteſſe en eſt toujours aimable ;
Et le nom
De notre cher Architriclin
Rime au bon vin.

Amis, buvons à la Nature,
Dont nous ſuivons les douces loix ;
Diſciple aimable d'Epicure,
Duc de Foix,
Bois, Anacréon de nos jours,
A tes amours.

Perigny, bois à ta maîtreſſe ;
Porte, au ſortir de ce repas,
Les fureurs d'une double yvreſſe
Dans ſes bras ;
Imprime aux roſes de ſon teint
L'odeur du vin.

Pour toi, pere de la moleſſe,
Arbitre de la volupté,
La Farre, éleve de Lucrece,
Ta ſanté
Vole aux deux bouts de l'univers,
Avec tes Vers.

Avec la mine & le courage,
Grand-Prieur, du Dieu des combats,
Qu'il eſt doux d'avoir en partage
Les apas
De celle, de qui les beaux yeux
Charment les Dieux !

Mais ce qui te rend plus aimable,
C'eſt ton amitié pour le vin ;

Et que toujours charmant à table ;
Le matin,
Tu trouve entre les ris, les jeux,
Plus badin qu'eux.

POUR

POUR Me. DE LAS★★★

JE vous trouve fort aimable,
Mais je crains votre air mutin ;
Pour un amant libertin,
Il faut maîtresse traitable :
Quand l'amour vous aprit à chanter tendrement ;
Il voulut dès ce moment
Me soumettre à votre empire ;
Je me souviens qu'autrefois
Ce fripon, pour me séduire,
Emprunta de Théone & la grace & la voix ;
Mais si je cherche à vous plaire,
Quand, comment, me pairez-vous ?
C'est-là le point, entre nous
Qui réglera cette affaire ?
L'Amour me dit assez que vous êtes mon fait ;
Ajoutez à cela quelque prix qui m'engage :
Il n'est qu'un méchant valet,
Qui veüille servir sans gage.

EPITRE
POUR ETRENNE
A MADAME D..;
Le premier jour de l'An 1700.

AUtrefois l'amour vainqueur,
Dans mon cœur,
Aujourd'hui t'eût étrenée ;
Mais il eſt mort l'autre année,
De douleur.

Retire un enfant ſi beau
Du tombeau ;
C'eſt ſa mere qui t'en convie ;
Et mieux en ſeras ſervie,
De nouveau.

Pour le plaiſir de ma vie,
Je te prie,
Reprend l'éclat de ta beauté,
Que Vénus t'avoit ôté
Par envie.

Par malice, Amour vous donne,
Ma mignonne,
Ses agrémens & ſes attraits ;
Tout exprès,
Pour vous rendre plus friponne.

Depuis que vous croyez à la Métampſicoſe, je crois aux aparitions d'eſprits, j'y ſuis plus confirmé que jamais ; Marot m'eſt aparu cette nuit, je l'ai reconnu d'abord à un rouleau d'Etrénes qu'il avoit faites autrefois pour toutes les femmes & les filles de la Cour de François I. Je viens, m'a-t'il dit gracieuſement, vous marquer la reconnoiſſance que j'ai de l'honneur que vous faites tous les jours à mon ſtile, de vous en ſervir ; ſans l'amour propre, je dirois, plus tendrement que moi : je vous aporte des Etrennes que je fis hier aux champs Eliſées pour Madame D. à votre intention, elle eſt pour le moins auſſi friponne que Madame la grande Senéchalle, & auſſi enjouée que Talard, pour qui j'en ai tant fait ; mais elle eſt cent fois plus aimable ;

croyez-moi, avec ces défauts & ſes agrémens elle vaut mieux que toutes les autres femmes, ne la quittez jamais. .... Je me ſuis mis à rire, & ne lui ai répondu autre choſe ſi-non qu'on méne aux champs ce Cocardeau : Et depuis quand, ai je dit, mon beau ami, êtes-vous devenu ſi raiſonnable ? Vous auriez mieux fait de conſerver tant de prudence pour empêcher que votre valet ne vous pliât la toilette, & n'oubliât rien, for de vous dire adieu. Quoi ! toujours des brocards, m'a-t'il dit, ne vous mocquez pas tant de moi, je viens d'écrire à François I qui me fera donner des habits ; en attendant en voilà qu'un bon garçon pour qui j'ai travaillé, & que j'ai bien ſervi, m'a prêté. Il eſt ribleur, comme mon valet, mais il eſt plus gracieux que lui ; à ces mots j'ai levé les yeux, & j'ai vû Marot avec des aîles & un carquois ; j'ai pris cet équipage pour un vieil habit de l'Amour, qui le lui avoit prêté ; cependant cela n'a pas laiſſé de m'emba

ſſer; car, à la tendreſſe qu'il y a dans les trennes que je vous envoye de ſa part, je 'ai ſçu ſi c'étoit Marot en habit de l'Amour, u plutôt l'Amour déguiſé en Marot, qui es avoit faites: Mandez-moi, Madame, ce ue vous en penſez.

OUVRAGES DE GALANTERIE, EN VIEUX LANGAGE,

LA TOCANE A MADAME D.

N'A guére avois, dans un accès de goutte,
Juré, de par le benoit Saint Martin,
Que ne boirois, quelque cher qu'il m'en couſte,
De meshui plus une goutte de vin ;
Bien me trouvois de ce ſage régime ;
De plus en plus ferme en cette maxime,
J'oubliois jà ce jus délicieux,
Quand un enfant vint s'offrir à mes yeux,
Qui dans Ay ne faiſoit que de naître :
Qu'il étoit beau, vif, piquant, gracieux !
A peine le vis-je paroître,
Que ſoudain de ma bouche il paſſa
Dans mon cœur :
Il y remit battement & chaleur ;
Puis tout-à-coup réchauffant ma penſée,
Par l'eau déja quaſi toute glacée ;

Il rapella par ſes douces vapeurs
Muſes & vers, aimables rêveries,
Les fleurs, les bois, les ruiſſeaux, les prairies,
L'enchantement de cent autres erreurs :
Mieux fit encor, me rapella vos charmes,
De nos plaiſirs le tendre ſouvenir ;
Lors je laiſſai doucement revenir
Cet autre enfant, qu'autrefois tant de larmes
Entre nous deux n'avoient pû retenir ;
Et jurai bien, ſoit folie, ou ſageſſe,
Que paſſerois avec ces fripons-là
Quelques beaux jours, qu'encor me laiſſera
Ce triſte Hyver, qu'on apelle vieilleſſe.

MADRIGAL.

DEpuis un tems ſuis en poſſeſſion
De maints apas, qu'hors moi chacun ignore ;
Voudrois-tu bien m'ôter fruition
De ces beautés qu'en toi, Catin, j'adore ?
Non, dit Catin ; mais s'il venoit quelqu'autre
Auſſi preſſé de voir mêmes apas,
De ce plaiſir ne le dédirois pas,
Pour lui montrer quel bonheur eſt le votre.

MADRIGAL

Sur L*** qui après que je fus raccommodé avec Madame D . . . croïoit toujours que nous étions brouillez.

ONcques ne fut Amant, tant soit chéri,
Qui dans un an ne devienne mari ;
Et je le suis devenu comme un autre :
Lors fut, Catin, toute l'étude votre
De me tromper ; promenades, banquets,
Lettres d'amour, Madrigaux & bouquets,
On me cacha ; maître en friponnerie,
Je démêlai d'abord la tromperie,
Je me tins coi ; & jurai bien & beau,
De m'en vanger avant Pâque fleurie ;
L'an s'est passé, mon gentil Cocardeau
Est devenu le mari de ma belle ;
Mari croyant sa maitresse fidelle :
Qui croit ainsi ne peut être qu'un veau :
J'étois resté l'ami de la Donzelle ;
Bien connoissois le chemin de son cœur,

Un ſeul coup d'œil raluma notre ardeur ;
Si qu'en trois jours, de concert avec elle,
Deſſus le chef de notre Juvenceau,
Je dépoſai la maritale hupe ;
Or, qui de nous eſt le mieux attrapé ?
Sans être un ſot je puis être trompé,
Sans être un ſot on ne peut être dupe.

AUTRE

Sur un Fat qui contoit des douceurs devant moi à Madame D.

QUi veut parler d'amour à ma Catin,
Doit en parler finement, ou ſe taire ;
Car autrement c'eſt perdre ſon latin,
Son gentil cœur eſt fidéle & ſincere,
Et ſon eſprit ſi délicat, ſi fin,
Que s'il venoit la Reine de Cithére
Avec ſon fils, ſes traits, & tout ſon bien,
A ma Catin jà ne montreroient rien,
En doux parler, bien moins dans l'art de plaire;
Toi donc, qui plein d'un langage ordinaire,
Viens cajoler ma Catin tout le jour,
Tu ne ſçaurois oncques pour toi pis faire,
Qu'à ma Catin venir parler d'amour.

BOUQUET
POUR MADAME D...
LE JOUR DE SA FESTE.

CEs fleurs s'en vont trouver l'objet charmant
Sur qui d'amour tout le bonheur je fonde ;
Si ce Bouquet donné d'amour profonde,
C'eſt te donner toute la terre ronde,
Comme l'a dit très-bien maitre Clément,
Jouis, Iris, de l'empire du monde,
Dont tu faiſois deja tout l'ornement :
Car Bouquet onc plus amoureuſement
Ne fut donné, depuis le doux moment
Qu'on vit ſortir l'autre Venus de l'onde.

AUTRE
A LA MESME,

CE Bouquet eſt des Jardins de Cithére,
Il eſt cueilli par la main des Amours,
A qui Venus ordonna de le faire,
En leur tenant à peu près ce diſcours ;
Faites, Amours, une guirlande,
Sur tout compoſez-là de fleurs,
Dont le teint de Cloris, pour qui je la demande,
Vous montre le mêlange & les vives couleurs :
Qu'ici comme à Paris l'on célebre ſa fête ;
Nous devons à ſes agrémens
La gloire de mainte conquête,
Et le tribut de mille amans.

A LA MESME.

Faire un Bouquet peut être choſe aiſée ;
Mais on en fait plus d'un mal-aiſément :
Quand une fois notre verve eſt uſée,
Grand danger eſt de rimer froidement ;
Mais ſi l'Amour ſe met de la partie,
Mille Bouquets il ſçaura compoſer ;
Amant qui doit travailler pour ſa mie,
Oncques ne doit craindre de s'épuiſer.

A LA MESME,

PLus n'eſt le tems que l'amour me faiſoit
Te compoſer un Bouquet pour ta fête ;
Car maintenant, eſt ſorti de ma tête
Ce bon fripon, qui ſi fort s'y plaiſoit:
Or donc il faut s'y prendre d'autre ſorte ;
A ſon défaut l'amitié ſupléra ;
L'odeur ſera moins ſuave, & moins forte ;
Mais le Bouquet à jamais durera.

A LA MESME.

SOus le doux nom d'amitié je t'ai fait
Un beau Bouquet, pour le jour de ta fête ;
A me louer jà tout bon cœur s'aprête,
Et dit, vraiment cil eſt Amant parfait,
Qui reſte ami de parolle, & d'éfet,
Après qu'amour eſt ſorti de ſa tête :
A mon rival j'ai tendu ce panneau ;
Sera pour moi le paſſe-tems nouveau,
Si ſur cela nous laiſſe en patience ;
Car notre amour, plus en repos, ſera,
Tout auſſi vif qu'au jour de ſa naiſſance ;
Et quand ton cœur, Catin, le ſentira,
Point ne me chaut ce que le monde en penſe.

EPITRE
A MADAME LA MARQUISE DE LASSAY,
Qui m'avoit demandé des croquets de Rheims.

VOilà, Madame, des Croquets de Rheims, que je vous envoye; recevez en même tems en vieux gaulois, certaine Prophétie, dont vous rendrez l'accompliſſement ſûr; ſi voulez bien croire la Centurie que voici.

Lorſqu'à Saint Maur on remettra
Croquets de Rheims dans les mains de Julie,
Deux choſes lors très-ſagement fera :
La premiere eſt, qu'elle les croquera,
Puis en après avoir fait chere lie,
S'elle fait bien, à par ſoi ſe dira,
Cil qui me fait ce petit preſent là,

De me croquer long-tems a fantaiſie ;
Et toute-fois que croquer me pourra,
Très-bien je ſçai qu'à l'inſtant me vouera
Tout ſon avoir, même ſa propre vie ;
Rien que plaiſirs il ne m'en coûtera ;
Parquoi ſeroit à moi grande folie,
De refuſer à qui tant m'aimera,
Croquets que j'ai, dont il a tant d'envie.

CENTURIE DE NOSTRADAMUS, ENVOYE'E A MONSEIGNEUR LE DUC, A SAINT-MAUR, PAR M. DE MALEZIEUX.

QUand on verra par ſurprenans moïens
Valeureux Francs, unis à vieux Boïens,
Vieillard quinteux, moins vieux qu'un ſien ouvrage,
Lairra ſon titre à docte perſonnage,
A qui Phébus prodigue ſes tréſors;
Moins glorieux d'être au haut du Permeſſe,
Que d'avoir pû mériter la tendreſſe
Du Seigneur grand entre tous ceux d'alors,
Qui ſçaura joindre à l'antique nobleſſe
Des Francs têtus, la valeur des Hectors,
Grand loïauté, ſçience & politeſſe.

REPONSE DE M. L. DE CHAULIEU, DE SAINT-MAUR.

DE cettuy preux, qu'a prédit & chanté
Noſtradamus dans une centurie,
Jà pour le lôs ne peut la flatterie
Aller ſi loin qu'a fait la vérité :
Ainſi que ſoit démon, ſoit Dieu qui vous inſpire,
Point ne ſçauriez, beau centuriateur,
Quoi que faſſiez, déſormais aſſez dire
De ſon eſprit, ſon courage & ſon cœur :
Ja n'eſt beſoin de conter ſa vaillance ;
Quand au chétif, ſur qui ſa bienvaillance
Tant d'agrémens, tant de bien répandit ;
Seigneur Curé, vous en avez trop dit :
Mais tariroit plutôt l'Eau du Permeſſe,
Qu'en vous ces fleurs qui parent votre écrit ;
Ce tour galant & cette politeſſe,
Qui font aimer le ſçavoir & l'eſprit.

REPONSE
A UNE LETTRE
DE MONSIEUR DE VERVINS,
AU NOM DE MONSEIGNEUR
LE DUC DE SAINT-MAUR.

DAns notre Château de Saint-Maur,
Nous avons lû l'Epitre votre,
Si belle, que je crois encor
Fermement que la main d'un autre
A limé ce galant écrit;
Non que n'aïez beaucoup d'eſprit,
Mais ce qui fait croire la choſe,
C'eſt qu'avez ſeulement en proſe
Juſques à ce jour débité
Tant de découvertes nouvelles,
A qui, malgré leur verité,
Vos auditeurs ſont fort rebelles.
Le Factotum vous remercie
De ce ſouvenir qu'en deux mots

Vous lui témoignez, à propos
De ratafias & d'eau-de-vie ;
Auſſi deſſus ce double mont,
Que vos freres nomment Parnaſſe ;
Il veut ſeulement qu'on vous place
Près du cocher de Vertamont :
Mais votre talent eſt ſi rare,
Qu'en dépit de vos ennemis,
Chaulieu, de même que la Farre,
Jure que bien y ſerez mis,
Et ce pour païer la loüange
Qu'avec un gentil compliment ;
Vous leur envoïez poliment
D'un païs où l'on trouve étrange
Qu'entre les marais & la fange
Vous rimiez ſi parfaitement.

SONGE,

A MADAME D. L.

DAns le tems que je goûtois les douceurs du premier ſommeil, preſent que les Dieux ont fait aux mortels, pour les délaſſer des fatigues de la journée, & pour calmer leurs inquiétudes, la Farre m'eſt apparu cette nuit ; il étoit ſans perruque, dans un fauteüil non-chalament couché, un bonnet de ſerviette ſur ſa tête donnoit à ſon beau viſage un reſte d'impreſſion de débauche, & quelques ronflemens qui accompagnoient des paroles entrecoupées, ne m'ont pas laiſſé douter qu'il ne ſortît de table. Il s'eſt éveillé tout d'un coup en ſur ſaut, & me voïant devant lui ; ah ! mon Dieu, m'a t'il dit, je n'avois point dormi la nuit paſſée, nous ſortions de ſouper : Dans l'équipage où je vous trou-

ve ; je n'en ai point douté, ai-je dit, & j'ai reconnu d'abord l'Anacréon de nos jours, & le pere de la volupté : Ah ! double fripon, s'eſt-il écrié, ne vous voilà-t'il pas encore avec votre langage flatteur, & vos diſcours enchanteurs ? Je ſuis bien aiſe de vous dire qu'au ſouper d'où je ſors il y avoit deux ou trois de vos amies & autant de vos amis, la moitié du répas s'eſt paſſée à dire du bien de vous, le reſte à en dire le diable ; ſur tout les femmes ; que vous étiez un fripon, un libertin, auſſi peu fidéle en amour, que vous êtes ſolide en amitié ; que vous enſeigniez publiquement la friponnerie, & qu'afin que perſonne n'en doutât, vous aviez fait des vers, qu'elles ſçavent pourtant toutes par cœur, à la louange de l'inconſtance & de l'infidélité : pour moi, je vous ai abandonné net ; ces derniers mots ont été entrecoupez par un ronflement en faux bourdon, qui m'a impatienté ; parce que ces dernieres paroles m'avoient véritablement piqué ; je

l'ai tiré par le bras ; eh quoi ! ai-je dit, eſt-ce donc ainſi que vous laiſſez oprimer un homme de bien ? Je pardonne à ces migéorées, qui ne me connoiſſent que ſuperficiellement, de parler de moi ; mais vous, le confident des ſentimens de mon cœur les plus tendres & les plus cachez, le dépoſitaire de toutes mes penſées ; ne ſçavez-vous pas bien juſqu'où va la fidélité de mes engagemens & la tendreſſe de mon amitié ? Ne ſont-ce pas les ſacrés liens de notre union, à qui je dois tous les plaiſirs & tous les agrémens de ma vie ? J'étois né vertueux ; ces bonnes Dames, qui crient ſi fort, m'ont rendu fripon ; ne les écoutez pas ; il y en a bien là quelqu'une qui me pardonneroit d'être libertin, ſi je voulois bien n'être pas indifferent pour elle : Eh de grace, cher ami, ne me condamnez pas. Sur cela il s'eſt mis à me faire un ſermon ; je ne ſçai pas où diable il avoit pêché tant de morale, ma docilité naturelle m'a fait écouter quelque tems ; mais enfin

impatienté : Quoi ! lui dis-je, cette indulgence pleniere, que vous avez pour tout le genre humain, finira t'elle à moi ? Ne vous ſouvient il plus d'avoir verſé avec Louiſon, devant la porte de Me. de la Sabliére, dans le tems que l'on vous mettoit à la place de la tourterelle, pour être le ſimbole de la fidélité ? Croïez-moi, ami, mon bel ami, il vous ſied mal de faire le prêcheur : J'allois continuer mon apologie, mais la Farre, las d'être ſi long tems éveillé, s'eſt mis à ronfler de plus belle, & moi voïant que la proſe n'étoit plus un langage aſſez concis, pour atttaper quelque intervalle entre la veille & le ſommeil ; malgré l'averſion que vous avez pour la rime, qui pourtant, duſſiez-vous en enrager, eſt ici le langage de la vérité. J'ai réveillé la Farre, & avant qu'il fût rendormi, je lui ai dit avec des ſermens qui l'ont perſuadé : Ah ! cher ami,

Sçachez qu'il eſt encor un aſcendant vainqueur,
Qui mieux que vos ſermons a corrigé mon cœur ;

Devenu conſtant & fidelle,
Il brûle d'une ardeur déſormais éternelle ;
Et livré tout entier à qui l'a ſçu charmer,
Il ſert encore un Dieu qu'il n'oſe plus nommer.

L'impreſſion que cette vérité m'a faite m'a éveillé, & tout a diſparu ; hormis ces ſentimens, que j'ai trouvez à mon réveil gravez dans le fond de mon cœur.

BOUQUET.

QUe pour ſa fête on porte à ma Catin
Un Bouquet fait, non de roſe & de thin,
Mais compoſé de toutes les fleurettes
Que tout fidéle Amant lui contera ;
Or penſez-vous que Catin trouvera
Un gros Bouquet? non, mais maintes ſornettes;
Entre ſes mains, ſeulement reſtera
Tout ce qu'amour m'inſpira de lui dire ;
Car, du moment qu'entrai ſous ſon empire,
Oncques Amour en moi ne fut trompeur,
Et n'eus jamais de plus preſſante envie,
Depuis le jour, que lui donnai mon cœur,
Que de l'aimer le reſte de ma vie.

CHANSON.

CHer ami, vois dans mon verre
Petiller ce jus divin,
Quand tout le monde eſt en guerre,
J'adore en paix ma Catin :
Avec elle, & le bon vin,
Je me ſuis fait un deſtin,
Dont la douceur infinie
N'aura jamais d'autre fin
Que celle de ma vie.

SUR UNE INFIDELITE'.

Beaux lieux, confidens de ma peine,
Et ſeuls témoins de mes plaiſirs,
Qui venez rapeller de tendres ſouvenirs
Pour l'aimable Celiméne ;
Hélas ! vous ignorez que l'ingrate a changé !
Clairs ruiſſeaux, ſombres bois, qui la vîtes fidelle,
Ceſſez de retracer à mon cœur affligé,
L'image d'une ardeur, & ſi vive & ſi belle,
Et vous échos, retenez votre voix,
Ne me répétez plus le nom de l'infidelle,
Ou que ce ſoit du moins pour la derniere fois.

A MADAME D. B.

QUand je passai hier après midi chez vous ; je vous trouvai sortie, Princesse adorable, & je trouvai les portes fermées ; j'en acceptai l'augure : quand les portes du Temple de Janus se fermoient, c'étoit une marque de paix, & de bonheur sur toute la terre, & le présage sûr de plaisirs infinis : me serois-je trompé ? je ne le pense pas ; en passant sur votre quai j'entendis l'Amour qui éternuoit à gauche ; vous êtes trop sçavante dans l'antiquité, pour ne pas vous souvenir que quand Jupiter tonnoit de ce côté-là, c'étoit un heureux présage ; ainsi je ne doute nullement de la satisfaction de votre cœur & de vos désirs : J'aurois couru dès ce matin vous en témoigner ma joie ; mais je suis occupé de mon côté à faire un Sacrifice au Temple de Cithére, avec les mê-

mes céremonies que je croi que vous en avez fait un hier au ſoir. Je ne me flatte pas d'en ſortir ſi bien que vous; mais malgré tous vos brocards, perſonne ne s'en plaindra; & cela ſe paſſera à l'entiere ſatisfaction des parties intereſſées. En attendant que je le faſſe moi-même, trouvez bon que je vous ſouhaite mille bénédictions; que pour vous Venus forme une chaine d'amour ſans fin, & de plaiſirs ſans peine; puiſſiez-vous être autant aimée que vous étes aimable; vous aurez lieu d'être contente de l'amour & de votre amant; je le ſerai du bonheur de vos jours & de vos plaiſirs, qui avec les miens, ſont la choſe du monde qui m'eſt la plus chere. Priez Dieu pour moi, en l'état où vous étes, vos prieres me ſeront d'un grand ſecours.

A MA-

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

MAdemoiſelle de l'Enclos ſe rendra à vos ordres vers les ſix heures du ſoir ; c'eſt l'heure où Philémon & Baucis ſervirent aux Dieux une table auſſi frugale que la mienne ; notre pauvreté, notre innocence, & notre ſimplicité commune ont beaucoup de raport. J'envoye ſçavoir ſi vous voulez que l'heure de votre ſoupé ſoit la même que celle de Jupiter : ſi vous voulez une ſoupe comme lui ; car il en mangea une, non aux pois, ils étoient encor trop chers, mais aux pointes d'aſperges avec une teinture de ſariette ; Jupiter ne dîna point, la Reine de Cythére ; c'eſt-à dire en proſe la plus aimable & la plus gracieuſe Princeſſe du monde, ne dînera pas, je croi non-plus ; el-

je poura jouer une repriſe d'hombre avec les deux demi - Dieux qu'elle aménera ; & moi je l'attendrai avec une impatience infinie, & la verrai avec un plaiſir plus près du tranſport, que du profond reſpect que j'ai pour elle.

A LA MESME.

VOus avez perdu, Madame, un ami fidelle, & cher; c'eſt un bien ſi rare, & ſi précieux, que j'ai cru devoir vous témoigner la part ſenſible que j'ai pris à votre chagrin. Mon compliment fait le panégirique de la bonté de votre cœur : il n'eſt guére de choſe au monde que je loue auſſi ſouvent que vous, il n'eſt rien dont je me ſouvienne avec tant de plaiſir, que de tous les agrémens de votre eſprit, & de votre perſonne; la perte que vous avez faite, ſe réparera très-difficilement; on trouve plus aiſement vingt Amants qu'un Ami; vous aurez des Adorateurs, par tout où il y aura des hommes avec du goût; le tems ſeul, & un long commerce établiſſent la confiance, qui fait toute la douceur & la ſolidité de l'amitié; heureux le mortel, à qui votre cœur deſti-

nera la place qu'y tenoit Monſieur de Langres ! la mériter a fait toujours mes plus ardents deſirs, la remplir feroit tout mon bonheur ; puiſque je vous ai dès il y a longtems voué un tendre attachement, que l'abſence, & le tems n'éfaceront jamais. Je ſuis avec un très-profond reſpect, Madame, de. V. A. le très-heumble & très-obéiſſant Serviteur.

A LA MESME,
SUR LA MORT
DE MADAME LA DUCHESSE
DE MAZARIN.

JE pleure avec vous, Madame, la perte de Madame votre Sœur ; que la bonté de son cœur vous rendoit si chére, & que ses qualités personnelles vous rendoient si aimable, que vous en aviez fait, plus encore par raison que par les sentimens de la Nature, l'objet le plus tendre & le plus digne de votre amitié : les mêmes façons de penser, les mêmes talens de plaire, la supériorité d'esprit, tout avoit contribué à former entre Madame de Mazarin & vous tant de simpathie & tant d'amitié : La mort vient d'en rompre les nœuds, ne cherchez point à ré-

parer cette perte, vous ne trouverez que perfidie & fauſſeté dans le reſte du monde ; cherchez à l'oublier, employez, pour vous conſoler de la mort de Madame votre Sœur, le même courage, & la même fermeté dont elle s'eſt ſervie pour la mépriſer. Je fus hier au Port-Royal pour partager votre douleur, malgré la goutte que j'avois, & que j'ai encore très-douloureuſe. Voilà la troiſiéme atteinte que j'en ai depuis ſix mois, ce ſont des avertiſſemens de la Nature, pour nous préparer à la fin de la vie. Je me conſolerai de la briéveté de ces jours malheureux qui me reſtent, par le plaiſir d'en paſſer la plus grande partie avec vous, & vous marquer, Madame, par mille reſpects & mille marques d'attachement, combien je ſuis, de Votre Alteſſe, le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

A LA MESME.

ON m'a dit, Madame, que vous aviez tous les soirs des ressentimens de fiévre, que vous ne dormiez point, & qu'en un mot votre santé n'étoit point bonne; l'inquiétude extrême que j'en ai a suspendu les douleurs de ma goutte.

Par ce reméde affreux je ne veux point guerir.

J'envoye sçavoir des nouvelles de l'état où vous êtes; puissent-elles être assez bonnes, pour me faire ressentir mes maux, en aprenant que les vôtres sont passez. La fatigue d'un voyage précipité, l'agitation de la poste, votre inquiétude, votre douleur, enfin tout l'empressement & les devoirs de l'amitié la plus tendre, vous ont attiré tous vos maux. Les Dieux prennent peu de soin de qui se passe ici bas; *Nec cura quietos exagitat.*

puiſque tant de bonnes actions ſont ſi mal recompenſées. Pour moi je n'ai ſouffert encore que pour avoir fait les actions les plus louables, que pouvoit jamais faire un homme de bien ; & je n'ai trouvé de perſécutions que par les endroits où je méritois des récompenſes.

Cum rapiant mala fata bonos,
Ignoſcite fato, ſollicitor nullos eſſe putare Deos.

On m'a dit que vous vouliez faire un voïage à Freſne, permettez-moi de vous conjurer de n'en rien faire ; votre temperament, deja aſſez délicat, a été ébranlé ; toutes les humeurs ſont en mouvement ; laiſſez rétablir le calme & le repos dans la machine, elle en a beſoin. Après ces conſeils, trouvez bon que je vous en done encore un plus utile à votre ſanté: la vivacité de votre tempérament ſouffre trop des chagrins, ſongez à diſſiper votre douleur; vous avez ſatisfait aux devoirs de la natu-

re & à la tendreſſe de votte cœur, déſormais jettons des fleurs ſur le tombeau de Madame de Mazarin, faiſons des Hymnes à l'honneur de ſa beauté, des Vers à la loüange de ſon eſprit & de ſon courage. Voilà les leçons de la Philoſophie, qui ſans rien dérober à la tendreſſe du cœur, ne permettent pas de pleurer trop long tems des maux ſans remede ; puiſſent les leçons de la raiſon, & mes conſeils, vous engager à ménager votre ſanté, & à conſerver votre perſonne, qui fait tout le plaiſir de vos amis.

A LA MESME.
DE FONTENAY.

DEpuis que je ſuis parti de Paris, de tous les plaiſirs de la vie aucun ne m'a tenté, Madame, que celui de vous écrire; j'avois beaucoup de choſes utiles & agréables que je devois & que je pouvois faire; je n'en ai point trouvé, qui le fût tant pour moi, que de n'en faire aucune. Voilà le portrait en trois paroles d'une profonde pareſſe, & de l'état où, graces au Ciel, & à quelque peu de raiſon, je ſuis depuis quinze jours à la campagne.

Ici malgré l'ennui que cauſe votre abſence,
Ni la crainte, ni l'eſperance,
Ne troublent le repos de cet heureux ſéjour;
Je reſpire un air pur, & vois luire un beau jour;
J'entretiens à loiſir mes douces rêveries;
Les ſoins ne volent point ſur l'émail des prairies,

Comme autour du Palais d'un orageuſe Cour.
Dans ces paiſibles lieux les traits même d'amour,
Y reſpectent mon indolence,
Et ſi l'on y ſent les déſirs,
Les ardeur de l'impatience;
C'eſt pour pouvoir trouver le comble des plaiſirs,
Dans le ſein de la nonchalance.
Une éternelle complaiſance
En bannit l'amoureux tourment,
Un peu d'amour beaucoup d'aiſance,
A mon avis, c'eſt aimer ſagement;
Quand on a paſſé la trentaine,
Ne fut-ce que d'un ſeul moment,
On ne doit porter ſeulement
Qu'une douce & paiſible chaîne:
Et je crois, Princeſſe, qu'alors
Si l'amour coûte quelque peine,
Ce ne doit être au moins que des peines de corps.

LETTRE
DE MONSIEUR DE LAFARRE
A MADAME
DE BOUILLON,

Sur ce qu'elle lui reprochoit ſon oubli dans une Lettre de M. l'Abbé de Chaulieu.

QUand j'entendis celle que j'aimai tant,
Sur mon oubli me faire une quérelle,
Peu s'en fallut que mon cœur à l'inſtant
Ne me quittât pour voler après elle ;
Il avoit du chemin fait plus de la moitié,
Lorſqu'Amour lui dit, téméraire,
Je veux bien te donner un avis par pitié,
Tu prends pour de l'amitié
Un ſimple déſir de plaire.

Voilà, Madame, au vrai, l'effet que m'a

fait le charmant reproche que vous me faites dans la Lettre que vous avez écrite à l'Abbé de Chaulieu ; que si j'étois assez heureux pour vous plaire autant que lui, que d'amour, que de transports, que de choses que vous n'en pouvez pas attendre !

LETTRE
DE M. L. DE CHAULIEU,
A LA MESME.
SUR LE MESME SUJET.

Et envoyée en même tems.

VOilà la réponſe à l'oubli, dont vous avez ſi obligeament accuſé Monſieur de la Farre, il auroit bien pû ſe diſculper envers vous, ſans me charger d'oprobres; mais je ſuis accoutumé à la perfidie de mes amis, & à vous voir ſoulever contre ma foibleſſe tout ce qui auroit envie d'éprouver ma force; vous ne parviendrez pourtant pas à en faire repentir aucune de celles qui la connoiſſent. Je prendrai un peu de tems pour vous répondre là-deſſus au premier jour, & ſoutiendrai ma Proſe ou mes Vers, de té-

moignages assez autentiques ; pour que vous n'en puissiez douter ; aujourd'hui il est question d'affaires un peu trop serieuses, pour vous parler de bagatelles.

Vous sçavez deja aparament que l'on a fait redemander à Monsieur le Cardinal de Bouillon la démission de sa Charge & de son Ordre ; on a ajouté à cela la défense de mettre sur sa porte, à Rome, les Armes de France : s'il désobéït encore & ne veut rendre rien de tout cela, on saisira tout son bien ; jusques-là on n'en parle point encore. Il est public que tout Rome & toute l'Italie lui ont offert de grosses sommes d'argent, & le gros des sages est fâché que l'on ait engagé le Roi dans un procedé si aigre : Faites-moi l'honneur de me mander quand vous revenez ; on va encore Samedi de Marly à Meudon. Je suis de V. A. Madame, avec un très-profond respect le très-fidelle Serviteur.

A LA MESME.

VOus m'aviez toujours paru faire ſi peu de cas de ma bonne ſanté, & vous en parliez même ſi ſouvent avec mépris, que je ne puis m'imaginer que ce ſoit un ſi grand crime auprès de vous de l'avoir perduë ; j'éprouve cependant cruellement le contraire ; la goutte, en m'ôtant le peu qui me reſtoit de forces, m'ôte en même tems toute marque de l'honneur de votre ſouvenir, de pitié, d'amitié, qui auroient fait toute ma conſolation ; il y a quinze jours que je ſuis dans mon lit, ſans que vous ayez daigné envoyer demander ſeulement par un Laquais au Bedeau du Temple s'il m'avoit enterré ou non. Dans la vie, divine Princeſſe, il faut prendre un parti ; ou quand je ſuis ſain, ne me traitez pas comme ſi j'étois malade, ou quand

je

je ſuis malade, ne me laiſſez pas là comme ſi j'étois ſain : ne demandai-je pas des choſes juſtes ? & n'ai-je pas raiſon de me plaindre, & de vous faire quelques reproches de votre oubli, & de votre indifference ? car en aimant, qui ne veut être aimé ?

A LA MESME

PLus promptement que ne fait Melpoméne ;
Quand vous voulez, vous inſpirez des Vers ;
Quand le voudrez, vos agrémens, ſans peine,
Feront encor cent miracles divers.

Il en eſt un, dont vous doutez peut-être ;
C'eſt me tirer de l'état langoureux,
Où vous croyez que les Dieux m'ont fait naître,
Et de moi faire un homme vigoureux.

De vos apas eſſayez la puiſſance,
Jà n'aurez lieu de vous en repentir ;
Et beau pour vous ſera faire mentir
Tout ce qu'a dit de moi la médiſance.

De mon poupard vous faites un Tibulle ;
Veüillez me plaire ; un regard de vos yeux
Fera de moi dans l'inſtant un Hercule,
Et vous & moi nous en trouverons mieux.

Il me ſemble que voilà répondre aſſez bruſquement, je commence à en accepter l'augure : J'ouvre dans ce moment la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; s'il avoit fallu répondre à une autre, j'aurois rongé mes ongles & gratté ma tête ; pour vous, en amour, en proſe, en vers, tout eſt ſaillie & entouſiaſme : Si de vingt lieuës vous faites ces miracles, que ne nous inſpirera point le plaiſir de vous voir ?

A LA MESME.

JE n'apris que d'hier la maladie de V. A. j'en ai été également ſurpris & affligé; je vous avoue que je ne vous croyois point faite, Madame pour la fievre quarte, ni la fievre quarte faite pour vous: ah! pour le coup,

Faites-la chaſſer, quoi qu'on die,
De votre riche apartement,
Où la cruelle inſolemment
Attaque votre belle vie.

Ce quoi qu'on die, fuſſiez-vous dans le milieu de votre accès, vous ſemblera fort ſpirituel; encore pour des maladies aiguës, qui paſſent pour être cauſées par une trop grande vivacité d'eſprit, je vous en aurois ſoupçonnée, mais j'aurois laiſſé la fievre quarte à quantité de bonnes perſonnes languiſſantes, qui mériteroient de la garder

pendant tout leur hiver. Je vous fais réparation d'avoir pris pour du torquet l'Hiſtoire de Monſieur le Duc de Briſacier ; * elle me parut ſi extraordinaire, que quoique j'en aie déja vu beaucoup en ma vie, je ne la pûs jamais croire d'un Héros à qui j'ai vû dompter les Scythes, & les Turcs. Eſt-il poſſible qu'avec tant de courage, le grand Sobieski ait ſi peu de diſcernement. Je vous avois envoyé un mémoire de marchandiſes débarquées à Rouen, pour me vanger du torquet pretendu ; mais je vois bien que la mélancolie que vous inſpire deja votre fievre quarte, m'a empêché de recevoir la réponſe, que ma témerité méritoit, ſi une néceſſité auſſi indiſpenſable, que le manque d'argent comptant, & les ſoins preſſans d'en amaſſer ne me retenoient ici, je me ſerois rendu auprès de vous, pour vous aſſiſter de mes petites lumieres en médecine : mais comme je crois

☞ * Voïez les Mémoires de Choiſi.

que mes viſites n'auroient pas été ſi bien païées que celles de M. Renaudot & Braïer, je reſte ici encor pour quelques jours à faire des vœux pour votre ſanté les plus ardens que j'aie aſſurément jamais faits ; vous avez au moins la conſolation dans votre maladie, que Monſieur Braïer vous parlera ſouvent d'Horace & d'Ovide, je les tiens pour la fievre quarte autant à conſulter qu'Hippocrate & Galien, & je ne ſçai ſi dans l'art d'aimer du dernier il n'y auroit pas des remédes plus ſouverains que toute l'école de Paris & de Montpellier n'en poutroient donner : Je loüe votre établiſſement à la petite maiſon de M. le Chevalier ; peut-être la fievre quarte ſe diſcipline-t'elle comme un nouveau Régiment, & la vûë de l'eſtrapade la pourra contenir dans ſon devoir. Si je vous fais des plaiſanteries, ce n'eſt pas que je ne reſſente la derniere douleur de votre incommodité, mais quand je vous écrirois de fades conſolations, je vous ennuirois, & vous l'êtes peut-être

assez ; & je ne vous marquerois pas mieux le respect profond, & le sincere attachement avec lequel je suis & serai toujours de V. A. le très-humble & très-obéïssant Serviteur.

A LA MESME.

SI l'on m'écrivoit que l'amour
Vous a tellement occupée,
Que vous ſoupirez nuit & jour,
Comme un enfant pour ſa poupée,
Pour le beau Duc de Ventadour;
Que tous deux charmez l'un de l'autre;
Vous laiſſez en paix diſpoſer
D'auſſi douces nuits que les vôtres,
Ce monſtre, qu'un Curé n'a point dû baptiſer;
Quelque bon jugement que j'aie,
Je donnerois dans le tracquet,
Et ſans y balancer prendrois pour du torquet
Choſe qui peut fort bien ſans miracle être vraie.

Afin que vous n'y ſoyez pas trompée, Madame, il y a autant de vraiſemblance à une amourette entre Monſieur de Ventadour & vous, qu'à la Duché de M. de Briſacier; & quand je dirois un peu plus, je n'offenſe-

rois guères la vérité : Monsieur le Chevalier de Vendôme, qui pour m'avoir oublié, ne laissera pas de vouloir bien me servir de témoin, se souviendra, s'il lui plaît, avec combien d'agrémens & de façons nous vous vîmes recevoir le beau Seigneur, quand vous le choisîtes au milieu de toute la Cour, pour être votre Compere; vous le trouviez si agréable, que vous riez de tout ce qu'il disoit; & vous ne nous nierez pas, qu'il vous trouva sous les armes, qui l'attendiez dans votre cabinet.

Comme vous êtes en état de souhaiter de la santé, & que quelques fois le ciel nous prend au mot, il est bon que je vous donne avis, de ne pas souhaiter la mienne comme vous me faites l'honneur de me mander; elle n'est pas en état de faire envie, & cet heureux vermillon, tant célébré par les mauvaises plaisanteries de M. de Vendôme & les vôtres, est bien terni; j'ai la goutte à ne pouvoir me remuer de dedans ma

chaiſe, & ſi cela continue je n'aurai l'honneur de vous ſaluer qu'en ôtant mon bonnet de nuit de deſſus ma tête avec une poulie, comme Scaron. Tout l'établiſſement que je brigue quand je ſerai reduit en cet état, c'eſt, comme on l'apelloit le Malade de la Reine, de pouvoir avoir le glorieux titre & la penſion, s'il vous plaît, du votre. Voilà où je borne tous les vaſtes projets de mon ambition; car je veux être éternellement, ſain & malade, avec un très profond reſpect, entierement dévoüé à votre ſervice.

Je viens de recevoir des lettres du Marquis de Béthune, qui me charge de vous aſſurer de ſes très-humbles reſpects, & qui me mande, qu'aſſurément le Roi de Pologne a été trompé, & n'a rien ſçu de tous les beaux manéges que l'on a fait ici pour la Duché.

La véritable vous ſalue,
Et porte encore dans ſon flanc
Les fruits de peu de retenue
De ſon cher mari le Puant.

A LA MESME.

COmme je travaillois avec grande aplication à votre généalogie, dont j'ai envoïé les mémoires au P. Gaillard, Madame de Chaulieu m'eſt venuë interrompre, pour ſçavoir s'il falloit pendre au col de V. A. une araignée, une iregnée, une aragne, ou une irateigne, dans une coque, ou dans une écale de noix, parce qu'elle veut vous faire réponſe, Madame, en François pur; & parce que ſi le mot d'écale ne l'étoit pas tant que coque, & qu'on la mît dans une écale, vous ne guéririez pas ſi-tôt. J'ai décidé la choſe en faveur de Coque, à cauſe de ſon étimologie dérivée du verbe ancien *coquer*; je ſuis bien aiſe, pour vous divertir un peu dans votre fievre, de vous aprendre à propos de cela, que de *coque* vient le mot de *coquin*, *coquette*, *coqueter*. *Coquin*, ſe dit

quaſi *coquien*; & par éliſion *coquin*, homme qui voudroit dans les périls & dans un combat, être dans une coque renfermé en ſureté. *Coquette*, femme qui eſt toujours ajuſtée & tirée, comme ſi elle ſortoit d'une *coque*. Pour *coqueter*, il n'eſt pas encore décidé, s'il a été fait de *coquer*, en ajoutant une ſillabe; ou ſi *coquer* eſt fait de *coqueter*, en en ôtant une; car il n'y a pas grande difference de l'un à l'autre. La poſte me preſſe, & il faut finir ces gentilleſſes, en quoi conſiſte la beauté de notre Langue; je vous prie très-humblement d'avoir la bonté d'envoïer ma lettre à Monſieur le Duc de Vendôme. Pour Monſeigneur ſon frere, j'ai vû autrefois qu'il avoit de l'eſprit comme les Anges; mais c'étoit quand il n'étoit encore que Chevalier de Vendôme, & qu'il m'honoroit de quelque part dans ſes bonnes graces; mais depuis mille ans, ni dans vos lettres, ni autre part, je n'ai pas vû la moindre marque de l'honneur de ſon ſouvenir; & j'aimerois autant

qu'il eût bû, à mon égard, de l'eau du Fleuve Léthé, que du vin de la Cornemuſe : je voudrois bien ſçavoir ſi votre fievre diminuë, & celle de Monſieur le Duc de Bouillon. Je ſuis de V. A. avec un très profond reſpect, le très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

A LA MESME.

JE me ſuis bien gardé, Madame, de me donner l'honneur de vous écrire, tant que vous avez été à Fontainebleau; le Roi m'auroit demandé compte du tems que vous auriez emploïé à lire mes lettres. Je me ſerois fait, ſans y penſer, un crime d'Etat de quelque méchante plaiſanterie; on m'auroit peut-être mis à la Baſtille, dont vous n'auriez encore fait que rire; je me connois fort, & me ſçais faire juſtice:

Ce n'eſt pas à nous autres hommes;
Ou pour parler plus juſtement,
Mauvais plaiſans, mauvais Poëtes;
A venir témerairement
Occuper par quelques ſornettes;
Un de ces momens précieux,
Deſtinez au tems où nous ſommes;
A faire le plaiſir des Dieux.

Preſentement que vous étes de retour à Paris, je crois qu'il m'eſt permis de renouveller commerce avec vous; car au moins, ce que j'occuperai de votre tems, ne le dérobe-rai-je qu'à de beaucoup plus mauvais plaiſans que moi: au pis aller, je n'aurai à me reprocher que celui que j'ôterai à Monſieur le Chevalier de Vendôme, qui pourtant ſans l'offenſer, ne m'en doit guéres quand il s'y met. Quoique je n'euſſe pas le plaiſir de recevoir de vos nouvelles, je ne laiſſois pas de m'en informer à tout ce qui avoit aproché de la Cour. L'autre jour en paſſant à Vernon, je demandai à la Seine qui revenoit d'auprès de Fontainebleau, ſi elle n'avoit point eu l'honneur de vous voir en ce païs là. Je ne pouvois m'adreſſer à perſonne qui vous connut mieux, & à qui cela fit plus de plaiſir; puiſque

Malgré le penchant qui l'emporte,
Pour s'attirer de vous un regard en paſſant,
Elle coule depuis un an,

Et nuit & jour à votre porte ;
Et l'Eté même, ce dit-on,
Elle prend bien ſouvent la peine
De monter au plus haut de la Samaritaine,
Pour vous voir un moment deſſus votre balcon.

Elle me dit ſeulement que pour elle, elle ne vous avoit vûë qu'à la chaſſe, mais avec plus de graces & d'apas que n'en avoit jamais eu Diane, & que bien-heureux eut été l'Acteon qui vous auroit vûë ; mais foi de bonne Riviere, elle m'aſſura qu'elle avoit demandé plus particulierement de vos nouvelles à ſon compere le Tybre ; & que le bon homme lui avoit répondu en deux mots, fort échauffé dans ſes roſeaux, que depuis le tems heureux que la charmante Julie avoit étalé ſur ſes bords les apas qui aprirent à Ovide l'art qu'il a laiſſé aux autres, il n'avoit rien vû de ſi beau ni de ſi charmant, que vous êtes tous les jours à la promenade. Aſſurément, en l'humeur où vous mettiez tous les ſoirs ce vieillard-là, s'il avoit trouvé quelque Naïade,

Naïade, Dieu y auroit été offensé. Voilà tout ce que j'ai sçu de vos nouvelles depuis un mois. Je vous serai bien obligé, si vous voulez me faire l'honneur de m'en mander vous-même quelquefois; je n'ai point de plus sensible plaisir au monde que de me flatter que vous vous souvenez au moins que personne en France n'est avec un si profond respect, ni un si sincére attachement à V. A. que moi. L. D. C.

A Fontenay le 1. *d'Octobre* 1677.

A LA MESME.

VOus me faites trop d'honneur, Madame, & vous avez trop de bonté, de m'aſſurer que mes lettres ont le bonheur de vous plaire ; j'ai reçu ces aſſurances-là de la part de V. A. avec une joïe que je ne ſçaurois lui exprimer ; mais en même tems, avec une inquiétude étrange pour votre ſanté. Il faut de néceſſité que vous couviez une grande maladie, puiſque vous commencez à me traiter auſſi favorablement, & à me loüer. Ces grands changemens là n'arrivent point dans l'humeur & dans le ſtile, ſans être menacé d'une grande altération dans tout le tempérament. Croïez-moi, divine Princeſſe, il ne faut pas ſe flatter là-deſſus ; quand vous ceſſerez de me brocarder, & de dire de bons mots ſur moi, Meſſeigneurs de Vendôme de prendre du tabac, moi de vous

adorer, Chaulieu de faire des phrases & des locutions nouvelles ; il sera tems de donner ordre à nos dernieres volontés ; ce sont simptomes létiferes, entre nous autres Phisiciens, & qui ne manquent quasi jamais : je suis sûr que S. Victor ne vivroit pas huit jours s'il avoit fait deux ou trois bonnes plaisanteries ; je m'en vais avertir Monsieur Renaudot de prendre garde à vous. Si jamais son haleine se rectifie, il peut bien aussi, comme les autres, prendre garde à lui. Je me réjouis avec vous du prompt retour de M. le Duc de Nevers ; à ne compter pour rien l'amitié fraternelle, je sçai quel plaisir c'est pour vous, qu'une aussi bonne & aussi charmante compagnie que la sienne, dont vous joüirez souvent cet hiver. Quelle que soit l'apostrophe dont il m'honore dans sa lettre, fût-ce de Caméléon & de Climacide, je m'en fais un très-grand plaisir ; je vous prie très humblement de m'envoïer une copie de celle que vous avez reçue de lui, afin qu'au

moins je tâche de faire un bon ou mauvais compliment à ce charmant Seigneur, dont le ſouvenir me flatte & m'honore beaucoup. Si je n'avois conſulté que l'impatience que je ſens d'avoir l'honneur d'être auprès de vous, je ſerois deja à Paris ; mais le cruel eſt qu'il faut conſulter mes fermiers, coriaces en diables, & ceux de Monſieur de Bréauté, plus coriaces encore mille fois que les miens : j'eſpere pourtant que le ſaint jour de la Touſſaint leur amolira le cœur, & qu'ils me donneront les moïens de vous aſſurer que perſonne au monde n'eſt avec un ſi profond reſpect & tant d'attachement à vous, divine Princeſſe, que L. D. C.

Fontenay le 10. *d'Octobre* 1677.

A LA MESME.

EN verité, Madame, j'ai un grand ſujet de me plaindre de vous, & bien plus encore de Monſeigneur le Duc de Bouillon, dont les trompeuſes paroles m'ont jetté dans un ſtec à Evreux, où je l'attens auſſi impatiemment qu'inutilement. Pour vous, Madame, je vois bien que j'ai entierement perdu toute la part que j'avois dans l'honneur de votre confidence, puiſque vous avez laiſſé éteindre le miracle des rieuſes, la charmante Dorine eſt morte, par le plus ſiniſtre accident du monde, ſans me faire part de votre douleur. Je n'en aurois rien ſçu, ſi Monſeigneur le Duc de Vendôme, plus charitable que vous, ne me l'eût mandé;

Quoi donc, Dorine eſt morte au plus beau de ſon âge,
Dorine, qui ſi galamment

Avoit fait, je ne ſçai comment,
Sa Princeſſe à ſon badinage.

Et cela, par la main d'un cruel aſſaſſin ; je n'aurois jamais cru qu'elle eut été gibier de garde chaſſe ; c'eſt une entrepriſe de M. de S. Herem ſur les marmitons de la bouche, dont elle étoit juſticiable, & que vous ne devriez pas laiſſer impunie. J'attens au moins de la généroſité de la Fontaine, qu'il ſe ſera battu en champ clos, & que nous éleverons un trophée ſur le tombeau de Dorine, compoſé de la bandoliere, du mouſqueton, & des botines du meurtrier. Avec toutes ces plaiſanteries, je ſuis ſenſiblement touché de la mort de Dodo, car elle plaiſoit ; on a rendu à ſa mémoire tous les honneurs qu'elle méritoit, à Fontenai. Orange & Salope, comme niéces, menoient le deuil ; & la Camardiere faiſoit la charge de Rhodes. * Il ne ſait pas les révérences d'auſſi bonne grace

☞ * Grand-Maître des Cérémonies.

tout-à fait que lui ; mais pour le reſte, il ne lui en doit guéres. Je paſſerai encore ici la journée ; mais ſi Monſeigneur n'arrive demain avec l'aurore, je me retire à Fontenai, & tous les diſciples de Vitruve & Vitruve auſſi reviendroient à Evreux avec les ordres chorintiens & doriques, que je n'en raprocherois pas. Un vent coulis cette nuit m'a donné un double torticolis, que la plus violente friction d'eau-de-vie ne me ſçauroit ôter, je ſuis ſur le grabat ; & je ſerois bienheureux à l'heure qu'il eſt, de me pouvoir mettre la tête & le col dans la bouteille d'eau de la Reine de Hongrie ; Je ſuis encore bien ſimple de vous parler de mes maux ; car je ſuis bien ſûr que vous n'en ferez que rire. Je n'en ſerai pas moins de V. A. le très humble & très-fidéle Serviteur.

A LA MESME.

LA Galére que la République de Génes avoit commandée pour porter votre petite Chienne, a peri malheureuſement avec cette précieuſe charge. Il paſſa hier au ſoir un Courier, qui porte à Spinola la commiſſion d'Envoïé extraordinaire de la République, pour vous faire ſes complimens de condoleance. Elle ne vous pouvoit faire plus d'honneur, ni choiſir un Envoïé plus extraordinaire : Je ne ſçai que d'hier au ſoir que vous avez perdu un de vôs Singes, qui mourut ſans parler ; ſi je l'avois ſçu avant que de partir de Paris, je me ſerois donné l'honneur de vous voir là-deſſus, Madame, & de vous marquer la part que j'y prens. Je m'en vais travailler pendant notre navigation du rhône, qui va commencer dans un quart-d'heure, à l'Epitaphe de notre Chienne de Bo-

logne, & de notre Singe : vous ſçavez que j'ai deja immortaliſé feu Monſieur Quetin, d'heureuſe mémoire, par mes ouvrages ; Je ne travaillerai plus que pour ceux-ci, vous avez plus de bêtes que je n'ai d'imagination, & il vous faut prendre Bourſault à gages pour faire des Epitaphes, ſi vous voulez avoir autant de chiens que vous en avez, vous pourrez bien tôt, ſi vous voulez, voir de ſes ouvrages ; je croi qu'avant la fin de l'hiver il travaillera pour Délie : plaiſe au ciel qu'il le fît auſſi pour cette coquine de Dodo, dont je porte les marques, & le pauvre Ruvigni, ſans compter les derniers coups de dents qu'elle donna à la Farre.

Nous ſerons dans trois jours à Aix, & dans quatre, Monſieur votre Neveu ſera dans les agonies des harangues & des céremonies. Priez Dieu pour lui, & le recommandez aux prieres des Peres Théatins. Je ſuis avec un très-profond reſpect, Madame, le

plus humble & aſſurément le plus paſſionné de tous vos Serviteurs, L. D. C.

A Lyon le 18. *d'Octobre* 1681.

A LA MESME.

SErai-je donc toujours accablé de vos brocards, Madame, faudra-t'il que vous parliez ſans ceſſe de ma foibleſſe, ſans avoir jamais éprouvé mes forces. Pourquoi attaquer ma façon d'aimer, ſans avoir voulu écouter mon amour? On ne peut être plus las que je le ſuis de vos injuſtices & de votre langue; quand je liſois l'Hiſtoire autrefois, avant que j'euſſe perdu les yeux à ce métier, que vous dites que je fais ſi rarement & ſi mal, elle m'aprit que le Roi Henri III. fatigué des ſermons d'un Prédicateur de la Ligue, qui parloit auſſi librement de ſes vices, que vous parlez de mon impuiſſance, au lieu de ſe fâcher, lui envoïa un grand pot de miel pour lui adoucir la gorge pendant ſon Carême. A l'exemple de ce bon Prince, je vous envoïe deux cruches de mon huile

non ce celle de Meſſieurs vos Neveux, pour tâcher d'émouſſer l'aigreur de vos ſatiriques diſcours. J'attens quelque choſe de ce remède pacifique; *munera navium ſævos illaqueant duces.* Ces petits preſens ne pouront-ils rien ſur vous? Aimerez-vous mieux vos brocards que mes roties & mes ſauces aux truffes, dont je vous fournis la matiére? Comme la Farre eſt également attaqué, je prétends qu'il ſoit compris dans ce traité d'une alliance tendre, reſpectueuſe, éternelle, que je voudrois renouveller, entre la plus aimable, la plus charmante Princeſſe du monde, & les gens de France des meilleurs procedés, de la plus fine galanterie, & de la plus foible complexion.

A LA MESME.

VOus avez bien de la bonté, Madame, de m'aprendre que j'ai écrit une piéce d'éloquence à Madame de la Sabliere. En verité je n'en ſçavois rien; Voici juſtement la Fable du Liévre qui fit peur aux Grenouilles, je ſuis donc un foudre de guerre! je croïois avoir fort ſimplement rempli un devoir, à quoi l'honnêteté qu'elle avoit euë de s'informer de mes nouvelles, m'avoit engagé, & avoir écrit une Epitre ſimpliciſſime. Quelque accoûtumé que je ſois à vos rigueurs, je ne l'étois point encore à vos injuſtices. Pourquoi, s'il vous plaît, me taxer à l'abri d'un ſarcaſme piquant d'irrégularité à votre égard? J'ai tâché par quelques méchantes plaiſanteries dans toute occaſion, de diſſiper les chagrins de votre fluxion: Saint-Victor auroit-il eu la cruauté de les garder;

il y auroit bien de la malice à lui de prendre les miennes, étant auſſi bien fourni qu'il l'eſt. Nous ne ſommes arrivez qu'hier au ſoir des bords de la mer, nous marchons depuis dix-ſept jours comme des meſſagers ; & à moins que je n'euſſe chargé les Zéphirs de mes lettres, elles ne pouvoient jamais aller juſqu'à l'Hôtel de Bouillon. J'eſpere quand j'aurai eu l'honneur de vous voir & de vous adoucir la gorge par quelques traits de muſcat, ou d'autres liqueurs ſemblables, que vous ne ſerez plus ſi mordicante : J'ai remarqué avec plaiſir depuis long tems que le vin nous ſervoit de *dulce lenimen curarum*. Ceux que nous emportons ſe flattent de vous chatouiller le palais, divine Princeſſe, dans quinze jours d'ici. Nous partons demain matin pour regagner la bonne ville ; en arrivant j'irai me poſterner à vos pieds, & baiſer avec un profond reſpect votre candide menote, ou en recevoir un ſoufflet, s'il eſt vrai que je ſois coupable.

J'ai été obligé d'assembler tous les Experts & les Maîtres à écrire d'Aix ; pour lire ce que M. le Duc de Bouillon m'a fait l'honneur de me mander dans votre lettre; aucun ne l'a pû faire ; ceci n'est point une plaisanterie, ce qui m'embaraſſoit le plus, est que j'ai deviné qu'il souhaitoit quelque chose de moi, & le moïen d'y satisfaire sans le sçavoir. Heureusement M. de Grillon est entré comme j'étois dans ces peines mortelles, & après un long travail, il a trouvé le mot de Caffé dans une sillabe où il n'y a pour toutes lettres qu'un *a*, un *f*, & un *y*; jugez vous-même de l'ortographe. Comme j'ai reçu la lettre à 11. heures du soir, & que je pars demain à 4. du matin, je n'ai pû emporter le Caffé; mais M. de Grillon s'est chargé de l'envoïer demain à Marseille, & de le faire tenir à Paris au plutôt. Voilà tout ce que j'ai pû faire pour le service de Monseigneur le Grand-Chambellan, dont je suis avec un profond respect le très-humble Serviteur

A Aix, le 29. d'Octobre 1681.

A LA MESME.

DE toutes les bêtes que vous m'aviez chargé, Madame, de vous chercher en ce païs-ci; je n'en ai point trouvé de plus digne de vous être preſentée, ni de plus extraordinaire, que celle qui vous rendra ma lettre; elle eſt d'une nature fort particuliere, elle a la méchante plaiſanterie des hommes, la gentilleſſe & l'adreſſe des Singes, & la valeur des Lions. Voilà tout ce que j'ai pû faire pour votre ſatisfaction. J'offris l'autre jour deux cens écus d'un petit Crocodille en nourrice que l'on menoit à Verſailles; c'eſt le premier qui ſoit jamais ſorti vivant d'Egypte; il n'a que deux mois, il eſt déja de quatre à cinq pieds de long; s'il vit âge de Crocodille, il ſera de belle taille. Je lui demandai des nouvelles des Pyramides, & de celles de la ſanté d'Iſis & d'Oſiris, mais il eſt ſi jeune, qu'il ne fait encore que balbutier, & on

& on ne l'entend quasi point. Par la même voiture on porte des chévres de la Thébaïde, qui sont les meilleures personnes que j'aie en ma vie vues; elles sont grandes comme les nôtres, avec les oreilles de la grandeur d'un chien courant bien coiffé, le visage très-agréable, avec un nez butu, très-butu, comme.... Je voudrois bien vous donner une comparaison; mais vous sçavez que nous ne connoissons point de nez de perroquet. Nous partons demain pour aller passer quatre jours à Martigue, il y a des flottes de pêcheurs qui nous attendent pour mettre dans nos filets tous les monstres de la mer. On se boure ici d'importance; nous avons trouvé encore quelques figues; les truffes, les ortolans, & les sardines sont nos mets ordinaires. Il ne manque rien à tous nos plaisirs, que de les partager avec la plus parfaite & la plus adorable Princesse du monde.

L. D. C.

A Aix, le 31. d'Octobre 1681.

A LA MESME.

VOilà, divine Princeſſe, un petit preſent d'huile d'Aix excellente; l'Olive a toujours été le ſimbole de la paix, ne pourroit-elle point aujourd'hui faire finir la guerre que vous m'avez déclarée ſi ouvertement depuis long-tems, ſur les matiéres de la vie les plus importantes. Quel acharnement de me décrier auprès de toutes les femmes, quand vous ignorez ſeule ce que mille ont éprouvé avec ſuccès: Si vous ne voulez pas dire que je ſuis un miracle de force & de vigueur, pourquoi publier du moins que je ſuis un prodige de foibleſſe? Il y a long tems qu'avec vous *Oleum & operam perdidi*; mais qui a bien perdu vingt années d'attachement & d'adorations, peut bien encore perdre une cruche d'huile: mais je jure par Vénus, Déeſſe de votre beauté, & par Priape, Dieu tute-

laire de mon Jardin, & protecteur de mon innocence oprimée par vous, que ce sera la derniere cruche d'huile que je vous donnerai de mes jours, si vous ne cessez de parler toujours peu obligeament d'une chose que vous ne connoissez point, ou que vous ne vouliez hazarder de la connoître. Je ne vous dirai pas qu'il n'y ait quelque danger; mais à quoi vous sert-il d'être Romaine, si vous n'en avez le courage & la fermeté à braver les plus grands périls? Au bout de tout cela vous n'aurez jamais un si respectueux, si fidéle & si foible Serviteur que moi.

A LA MESME.

REjouiſſez-vous, Madame, rejouiſſez-vous, le ciel a exaucé vos vœux, l'affaire n'eſt plus douteuſe ; je ſuis paralitique des deux jambes, & les eaux de Vichi m'ont fait tout le mal que vous pouviez deſirer, & que je devois craindre ; je ne dors plus, j'ai des vapeurs, des duretés de prunelles, & quatre rhumatiſmes tout nouveaux :

Mais ce qui plus me déſeſpere,
C'eſt que par honneur en partant,
De quatre piſtoles comptant,
Il m'a fallu païer l'auteur de ma miſére.

Je crois au moins que vous me trouverez de la nobleſſe dans l'ame & dans le procedé ; des rhumatiſmes à une piſtole la piece ; ah croïez moi, rien n'eſt plus magnifique ; mais je voudrois bien un peu plus de ſanté,

& moins de somptuosité ; je n'espére plus de guérison que du plaisir de vous revoir ; & mes maux diminueront par la maniere agréable dont je vous entendrai les brocarder.

Je n'ai jamais douté que vous n'eussiez l'ame Romaine, & à la fermeté que vous montrez dans un carosse prêt à verser, il faut que vous soïez descenduë des Aries, ou des Porties : Je serois bien fâché pourtant, que pour marquer combien vous ressemblez à Mesdames vos Grandes-Meres, vous ne missiez point pied à terre dans les endroits périlleux des montagnes ; car à ne vous point flatter, je ne pense pas que l'on pendit votre portrait au temple de mémoire entre celui d'Arie & de Portie, pour vous être, de propos déliberé, rompu le col en carosse en revenant de Turenne. Permettez, avec cet avis fidéle, que je vous assure que perfonne n'est avec tant de respect, tant d'attachement & tant de douleurs, entierement à vous, que moi.

A LA MESME.

AH ! divine Princeſſe,
Si vous ſentiez pour moi quelque heureuſe foibleſſe
Dût Monſieur Piſtolet, m'apeller un croquant,
Je n'y trouverois rien de dur, ni de choquant.

Vous avez été bien long-tems, Madame, à m'avouer, que vous en euſſiez pour moi; je vous avourai de bonne foi que je ne m'en étois encore jamais aperçu, & il faut que vous aïez pris un grand ſoin à me le cacher: il m'eſt arrivé pourtant mille diſgraces devant vous; vos chiens m'ont mangé la main, la guenon m'a mordu, Meſſieurs de Vendôme m'ont brûlé une perruque, & déchiré mon manteau, ſans que vous aïez donné la moindre marque que cela vous touchât un peu au cœur; & bien-loin d'en marquer de la foibleſſe pour moi, vous ſouteniez tout cela avec beaucoup de fermeté. Vous avez

fort bien caché votre jeu; j'avois bien lû dans Astrée, que les Dames ne marquoient pas toûjours les sentimens de leur cœur, mais encore, Madame, en donne-t on quelque petite signifiance. Depuis que j'ai reçû votre Lettre, comme j'ai encore quelque défiance de ce que vous avez la bonté de me mander, j'ai relû toute l'Astrée, pour voir si les Bergéres qui avoient quelque foiblesse pour des Bergers, ne laissoient pas à l'ombre des ormeaux de les brocarder incessamment, & de s'exercer en bons mots, & en dits ébaudits sur leur personne; dans tous les cinq tomes je n'y ai point trouvé, ni que Madonthe, ni que Laonice, ni que ses compagnes, ayent jamais fait de plaisanterie d'écreviſſe, de manufacture de Tyr, ni de relieures de maroquin à aucun des habitans des rives du Lignon. Il est bien difficile pourtant que dans le nombre il n'y en eût quelqu'un qui fut tant soit peu trop vermeil; cela m'a fait douter franchement de la sincérité de vo-

tre Lettre, & il me faut des aſſurances plus fortes & plus ſolides, ſi vous voulez que je croïe ce que vous me faites l'honneur de me dire; je ne manquerai pas de me trouver à Evreux dès que vous y arriverez; & avec bien plus de plaiſir & de liberté, que je n'aurois fait, depuis que l'on a défendu les brocards en défendant l'or & l'argent; car au moins ne m'en ſçauriez-vous donner, ſans qu'il vous en coûte cinq cens écus d'amende: vous devez bien croire que je vous ferai payer après la maniere dont vous m'avez ſouvent accommodé: J'attens avec une très-grande impatience des nouvouvelles d'Allemagne; j'écrirai demain à Mr. de Beaumont en ſon particulier, & demeurerai pour ce ſoir avec toute ſorte de reſpect, Madame, le plus humble, & le plus brocardé de tous vos Serviteurs.

LETTRE
DE MONSIEUR LE DUC DE VENDOSME,

Du Camp de Diblon, ce 29. Octobre 1697.

A LA MESME.

COmment répondre à la ſœur d'Apollon ?
Elle diſpoſe en ſouveraine
Des treſors du ſacré vallon.
Son génie à ſon gré ſe joue & ſe promene
Sur la cime de l'Hélicon,
Et quand notre bonheur parmi nous la raméne,
L'ennemi du froid Aquilon,
Les Nimphes du Printems reconnoiſſent leur Reine ;
Enfin à ſa ſuite elle traîne
Toute la Cour de Cupidon.

Et moi dans un réduit, vrai ſéjour d'un Lapon,
Au milieu des frimats je reſpire avec peine,

La Nature irritée a ſignalé ſa haine
Sur tout ce que je vois autour de ma priſon.
Que puis-je attendre de ma veine ?
Rochecotel & le Chiſon,
Sçauroient-ils remplacer Parnaſſe & l'Hipocrêne ;
Mais laiſſons ces objets, ne penſons qu'au voïage
Qui me va raprocher de vous ;
Que le Ciel déſormais me promet un bel âge ?
Il doit être marqué des plaiſirs les plus doux.
N'en cherchez point d'autre préſage.
La main qui me ſoûtient doit vous raſſurer tous ;
Et ſoit que pour mon Roi la juſtice m'engage,
A voir Mars me lancer les plus terribles coups,
Soit qu'au mépris des vœux, au milieu de l'orage,
Il faille de Neptune éprouver le courroux,
Je crains peu tous ces Dieux conjurez & jaloux,
Leur fureur, de Louis, reſpectera l'ouvrage.

Adieu, je crois ſans me flatter,
Que dans peu nous ſerons enſemble ;
Tranquilles, nous ſçaurons goûter
Les plaiſirs que l'Hiver raſſemble.
Entre nous ſans rien redouter,
Chacun dit ce que bon lui ſemble,
Car nous avons l'art d'écarter
Les témoins devant qui l'on tremble.

A LA MESME.

EN me disant que vous me trouvez quelquefois à redire, vous m'engagez, divine Princesse, à faire durer encore un peu une absence qui me fait tant d'honneur : mais pourquoi venez-vous par ce discours enchanteur troubler l'indolence & la tranquilité dont je joüis ici ? Il y a long tems que je vous reproche ces coquetteries sourdes, aussi bien que l'injustice qu'il y a à me reprocher ma foiblesse, sans avoir voulu éprouver mes forces ; je vivois ici sans rien désirer, votre Lettre m'est venuë rapeller le souvenir de l'unique chose que je regrette à Paris, qui est vous ; tous vos défauts sont des charmes, jugez de ce que cela fait ? avec beaucoup de talens de plaire ; vous sçavez rendre les Paradoxes vraisemblables ; vos contradictions plus délicieuses que la complaisance des autres ; vous rendez la dé-

raiſon même quelquefois très aimable; enfin vous avez fait l'art d'embellir toutes choſes; *Quidquid calcaveris, roſa fiet.* Il me ſemble que je ne ſuis pas aſſez rouillé pour un Campagnard, car il faut toûjours être ce qu'on doit; mais, Madame, l'eſprit peut bien ſe roüiller, mais le cœur ne ſe dément jamais; c'eſt le mien qui vous loüe, qui vous adore, & qui ne ceſſera jamais d'avoir pour vous avec un reſpect très-profond, un attachement inviolable & fidéle.

Je tâche à mettre Fontenai en état de pouvoir quelque jour avoir l'honneur d'y paſſer quelques momens tranquiles & philoſophiques avec vous & vos graces. Si vous êtes à Saint-Cloud, permettez-moi d'aſſurer Madame de Foix de mes reſpects.

POESIES
DE M. LE M. DE LA FARRE.

REFLEXIONS D'UN PHILOSOPHE, SUR UNE BELLE CAMPAGNE.

ODE.

PLus on observe ces retraites,
Plus l'aspect en est gracieux;
Est-ce pour l'esprit, pour les yeux,
Ou pour le cœur qu'elles sont faites?

Je n'y vois rien de toutes parts,
Qui ne m'arrête & ne m'enchante,
Tout y retient, tout y contente,
Mon goût, mon choix, & mes regards.
Quand je regarde ces prairies,

Et ces bocages renaiſſans,
J'y mêle aux plaiſirs de mes ſens;
Le charme de mes rêveries;
J'y laiſſe couler mon eſprit,
Comme cette onde gazouillante,
Qui ſuit le chemin de ſa pente;
Qu'aucune loi ne lui preſcrit.

Je vois ſur des côteaux fertiles
Des troupeaux riches & nombreux,
Ceux qui les gardent ſont heureux,
Et ceux qui les ont ſont tranquiles:
S'ils ont à redouter les loups,
Et ſi l'hyver vient les contraindre,
Ce ſont là tous les maux à craindre;
Il en eſt d'autres parmi nous.

Nous ne ſçavons plus nous connoître;
Nous contenir encore moins.
Heureux, nous faiſons par nos ſoins,
Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
Notre cœur ſoumet notre eſprit
Aux caprices de notre vie;
En vain la raiſon ſe récrie,
L'abus parle, tout y ſouſcrit.

Ici je rêve à quoi nos peres
Se bornoient dans les premiers tems.
Sages, modeſtes & contens,
Ils ſe refuſoient aux chimeres.
Leurs beſoins étoient leurs objets,
Leur travail étoit leur reſſource,
Et le repos toujours la ſource
De leurs ſoins & de leurs projets.

A l'abri de nos ſoins profanes,
Ils élevoient, religieux,
De ſuperbes Temples aux Dieux,
Et pour eux de ſimples cabanes;
Renfermez tous dans leur état,
Et contens de leur deſtinée,
Ils la croïoient plus fortunée,
Par le repos que par l'éclat.

Ils ſçavoient à quoi la Nature
A condamné tous les humains.
Ils ne devoient tous qu'à leurs mains,
Leur vétement, leur nourriture.
Ils ignoroient la volupté,
Et la fauſſe délicateſſe,
Dont aujourd'hui notre moleſſe
Se fait une félicité.

L'interêt, ni la vaine gloire,
Ne dérangeoient pas leur répos;
Ils aimoient plus dans leurs Héros,
Une vertu qu'une victoire.
Ils ne connoiſſoient d'autre rang
Que celui que la vertu donne;
Le mérite de la perſonne
Paſſoit devant les droits du ſang.

Dès qu'ils ſongeoient à l'hymenée,
Leur penchant conduiſoit leur choix;
Et l'Amour ſoumettoit ſes loix
Aux devoirs de la foi donnée.
L'ardeur de leurs plus doux ſouhaits
Se bornoit au bonheur de plaire;
Leurs plaiſirs ne leur coûtoient guéres,
Les ſaiſons en faiſoient les frais.

En amitié, quelle conſtance!
Quels ſoins! quelle fidélité!
Ils étoient en ſincerité,
Ce qu'on eſt en fauſſe aparence.
S'étoient-ils donnez ou promis:
Leurs cœurs jaloux de leurs promeſſes,
Voloient au-devant des foibleſſes,
Et des beſoins de leurs amis.

Quel

Quel fut ce tems ! quel eſt le notre !
Entre deux amis aujourd'hui,
Quand l'un a beſoin d'un apui,
Le trouve-t'il toujours dans l'autre ?
Eſclaves de tous nos abus,
Victimes de tous nos caprices,
Nous ne donnons plus qu'à des vices,
Les noms des premieres vertus.

Dégoutez des anciens uſages,
Entêtez de nos goûts nouveaux,
Loin de ſonger à nos troupeaux,
Nous détruiſons nos pâturages.
Nous changeons nos prés en jardins,
En parterres nos champs fertiles,
Nos arbres fruitiers en ſtériles,
Et nos vergers en boulingrains.

Heureux habitans de ces plaines ;
Qui vous bornez dans vos deſirs,
Si vous ignorez nos plaiſirs,
Vous ne connoiſſez pas nos peines.
Vous goûtez un repos ſi doux,
Qu'il rapelle le tems d'Aſtrée,
Enchanté de cette contrée,
J'y reviendrai vivre avec vous.

REPONSE
A UNE BALLADE;
DONT LE REFRAIN E'TOIT;
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

DAns les ſiécles paſſés, quand l'amoureuſe flame
Avec quelque vivacité
Preſſoit une jeune beauté;
L'Amant qui lui plaiſoit en faiſoit une femme.
C'eſt ainſi qu'on aimoit dans le tems d'Amadis.
D'une maniere ſi commode,
Nous n'avons pas perdu la mode:
On aime encor comme on aimoit jadis.

Le beau ſexe autrefois pour la galanterie,
Prenoit la fine fleur de la Chevalerie;
Il lui falloit des Paladins.
Aujourd'hui ce n'eſt pas de même;
Il met tout en uſage, & juſqu'aux Baladins:
On n'a jamais tant aimé que l'on aime.

Nos Peres qui vivoient dans un ſiécle peu fin,
Ne vouloient qu'amour & ſimpleſſe,
Et ſur le fait de la tendreſſe
Alloient toujours leur grand chemin.
Ils cherchoient à ſe ſatisfaire ;
Et ſans toucher au bien d'autrui,
Se contentoient de l'ordinaire,
On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui.

Jadis du moment qu'une belle,
Avoit ſubi le joug de quelque bon Gaulois,
Dût-elle enfager de ſon choix,
Il falloit qu'elle fût fidelle.
A preſent on fait grace à leurs divins attraits.
Les Femmes ſur cette matiére
Ayant indulgence pléniere,
En uſant toutes de maniére,
Qu'on aime plus que l'on n'aima jamais.

Au bon vieux tems, Dieux ! quels ſuplices !
L'amour ne trouvoit que rigueur ;
On païoit la moindre faveur
D'une éternité de ſervices.
Aujourd'hui nul en vain ne paroît enflamé.
On n'attend point la récompenſe
D'une triſte perſéverance ;

On eſt païé comptant, & ſouvent par avance ;
On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

Sous l'antique & triſte eſclavage,
D'un honneur ſotement placé,
Un pauvre cœur, le tems paſſé,
Etoit à la fleur de ſon âge,
Impitoïablement forcé
De s'en tenir au mariage.
Nous ſommes aujourd'hui ſous de plus douces lois;
Nous ſuivons nos deſirs, & ſans pudeur aucune,
Chacun comme il lui plaît vit avec ſa chacune :
On aime plus qu'on aimoit autrefois.

On aime à droit, on aime à gauche,
Par tout en liberté l'on compte ſes raiſons.
Rien chez nous aujourd'hui ne s'apelle débauche,
Et l'amour eſt enfin de toutes les ſaiſons.
Chacun en prend ſans ſe contraindre ;
Et je ne vois que les maris
Qui puiſſent juſtement ſe plaindre
Qu'on aime plus que l'on aimoit jadis.

Vivez heureux ſujets de l'amoureux empire,
Dans ces jours fortunés où tout vous eſt permis;
Suivez les mouvemens que le tems vous inſpire,

Et soïez à l'Amour sans réserve soumis :
Et vous, jeunes beautés, il est de votre gloire,
De faire ici mentir vos plus grands ennemis.
Commencez chaque jour quelque galante histoire;
Et par le nombre enfin de vos tendres amis,
Confondez les rêveurs, qui veulent faire croire,
Qu'on aime moins que l'on aimoit jadis.

AD PYRRHAM.

Quis multa gracilis ſe puer in roſa, &c.

DIs-moi, Pyrrha, quel eſt cet amant fortuné,
Tout parfumé d'odeurs, & de fleurs couronné ;
Pour qui, ſans aucun ſoin de te rendre plus belle,
Ta ſimplicité naturelle
Laiſſe flotter ſes blonds cheveux,
Et qui dans une grotte, où ton amour l'apelle,
Croit de tous les mortels être le plus heureux ?
Là ſur un lit ſemé de jaſmins & de roſes,
Où tranquilement tu repoſes,
S'abandonnant à ſes déſirs,
Il aime à ſe noïer dans les plus doux plaiſirs.
Mais ſi tôt qu'il verra ſon vaiſſeau trop fragile,
Agité par les vents, prêt à ſe renverſer ;
On le verra bien-tôt pouſſer
Vers le ciel ſa plainte inutile,
Lui qui par ſa crédulité,
Sur la foi de ton cœur voguoit en ſureté.
Malheur, beauté trop inconſtante,
Malheur à qui tu parois ſi charmante !

Pour moi, dans le port arrivé,
Je ſuis à l'abri de l'orage ;
Et j'offre de bon cœur aux Dieux qui m'ont ſauvé
Tout le débris de mon naufrage.

EHEU FUGACES,

Poſtume, Poſtume, &c.

POſthume, de nos ans que la fuite eſt legére !
Que la mort indomptée, & la vieilleſſe auſtére,
Avancent vers nous à grand pas !
L'éclat de ta vertu, que dans Rome on revere,
Ne les touchera pas.

Vainement tes deſirs pieux & légitimes,
Tâcheront de fléchir, par cent mille victimes
Du Dieu des morts le cœur d'airain ;
Geryan & Titye au fond des noirs abîmes,
Le reclament en vain.

Il les tient enfermez par cette eau déteſtable,
Dont à chaque mortel, innocent ou coupable,
Né Berger, ou du ſang des Rois,
Le paſſage terrible autant qu'inévitable,
N'eſt permis qu'une fois.

En vain on fuit de Mars la main enſanglantée,

Et des vents du midi la vapeur empeſtée,
Il faut deſcendre chez les morts ;
Du Cocyte il faut voir l'eau noire & déteſtée,
Et ſes funeſtes bords.

Il faut te ſéparer de ton Epouſe aimable,
Et de cette maiſon, de ce bois agréable,
Que les ſiécles firent exprès.
Tu n'en remporteras, poſſeſſeur peu durable,
Qu'un funébre Cyprès.

Un héritier alors, plus heureux & plus ſage,
Fera de tes tréſors un magnifique uſage,
Répandra des flots de vin vieux,
Qu'avoit ſous cent verrouils conſervé d'âge en âge
Le ſoin de tes aïeux.

ODE
SUR LA PARESSE,
A M. L. DE CHAULIEU.

Pour avoir ſecoué le joug de quelque vice,
Qu'avec peu de raiſon l'homme s'en orgueillit !
Il vit frugalement, mais c'eſt par avarice ;
S'il fuit les voluptez, hélas ! c'eſt qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue & triſte expérience,
De cette illuſion j'ai reconnu l'abus ;
Je ſçais, ſans me flatter d'une vaine aparence,
Que c'eſt à mes défauts que je dois mes vertus.

Je chante tes bienfaits, adorable Pareſſe,
Toi ſeule dans mon cœur as rétabli la paix,
C'eſt par toi que j'eſpere une douce vieilleſſe,
Tu vas me dévenir plus chere que jamais.

Ah ! de combien d'erreurs & de fauſſes idées,
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi !
De l'amour du repos les ames poſſedées,
Ne peuvent reconnoître & ſuivre d'autre loi.

Tu fais regner le calme au milieu de l'orage,
Tu mets un juſte frein aux plus folles ardeurs;
Tu peux même élever le plus ferme courage
par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

Le nom de ce Romain qui vainquit Mithridate,
Par ſes travaux guerriers a bien moins éclatté,
Que par la volupté tranquille, & délicate,
Que lui fit ſavourer la molle oiſiveté.

Romme eut toûjours été la maîtreſſe du monde
Si ſon ſein neût produit que de pareils enfans,
Satisfaits de vieillir dans une paix profonde,
Après avoir été tant de fois triomphans.

Que Jule eût épargné de pleurs à ſa Patrie,
Si vainqueur des Gaulois, par d'injuſtes projets
De ſes rares vertus la gloire il n'eût flétrie,
Et qu'il eût aux travaux ſçu préférer la paix!

De la tranquillité compagne inſéparable,
Pareſſe neceſſaire au bonheur des mortels,
Le beſoin que l'Europe a d'un repos durable,
Te devroit attirer un Temple, & des Autels.

Ainſi l'on vit jadis le Chantre d'Epicure,
Demander à Vénus qu'avec tous ſes apas,

Elle amollit de Mars l'humeur farouche & dure ;
Lorſqu'elle le tiendroit enchanté dans ſes bras.

L'ardeur des vains deſirs n'eſt jamais ſatisfaite ;
Leur vol rapide & prompt ne ſe peut arrêter ;
Celui qui dans ſon ſein porte une ame inquiéte,
Au milieu des plaiſirs ne ſçauroit les goûter.

Ami, dont le cœur haut, les talens, l'eſpérance,
Le don d'imaginer avec facilité,
Pourroient encor, malgré ta propre expérience,
Rallumer les eſprits & la vivacité ;

Laiſſe-toi gouverner par cette Enchantereſſe ;
Qui ſeule peut du cœur calmer l'émotion,
Et préfére, croi-moi, les dons de la Pareſſe
Aux offres d'une vaine & folle ambition.

A Mr. ROUSSEAU.

Reçois avec plaisir l'Epitre
De ton Ami ressuscité,
Cher Rousseau, qui se sent flatté,
D'être par toi sur le registre
De ceux, dont la fidélité
A le mieux mérité ce titre.

Au reste je suis enchanté
Par l'heureuse variété,
La recherche, la nouveauté,
Et la noblesse de tes rimes;
Plus encor par la vérité
Qui régne en toutes tes maximes;
Et confond la malignité
De ceux qui t'avoient imputé
Insolemment leurs propres crimes.
Que j'aime aussi la netteté
Le tour précis dont tu t'exprimes!
Quelle rare fécondité,
D'images riantes, sublimes,
Et de ces larcins légitimes,

Que tu fais à l'antiquité.
Tu connois ma ſincérité ;
Non, tu ne ſçaurois aſſez croire
Combien eſt utile à ta gloire,
Et par tous ſes lecteurs vanté
Ton livre, qui ſera porté,
Sans doute au Temple de mémoire ;
Par les Muſes qui l'ont dicté.

Cette prophétie eût été
Accomplie au ſiecle d'Horace.
Or à preſent que le Parnaſſe
Eſt vilainement infecté,
Ce n'eſt plus qu'un Mont déſerté,
Où maint & maint corbeau croaſſe :
N'eſpére pas de telle race
Le los qu'as ſi bien mérité,
Toi, qui par leurs vers à la glace,
Ne pûs jamais être imité.
Mais où donc mes ſens-je emporté,
Par un mouvement de colére,
Contre telle déloïauté ?
Puiſſe au moins le zéle ſincére
D'un cœur exempt de fauſſeté,
Et te conſoler, & te plaire.

ODE BACHIQUE.

Esprit & corps, tout m'afflige,
L'un languit sans mouvement,
L'autre en vrai pédant s'érige,
Et veut penser tristement.

Reviens avec tous tes charmes,
Et dissipe mes noirceurs;
Amour, toi qui jusqu'aux larmes,
Sçais tout changer en douceurs.

Je rentre dans ta milice,
Et comme ton vieux Soldat,
Je prétens à ton service
Expirer dans le combat.

On écrira mon histoire,
Dans les Fastes de Vénus;
Comme on chantera ma gloire,
Dans les Fastes de Bachus.

Là dès que le bon Siléne,

Chatouillé par les amours,
Preſentera ſa bedaine,
Riant & bûvant toûjours,

En mémoire de la mienne,
Dans le Bachique tranſport,
Chacun à perte d'haleine
Voudra boire un rouge-bord.

TRADUCTION
DE LA PREMIERE ELEGIE
DE TIBULLE.

QUe quel qu'autre, aux dépens de sa tranquilité,
Amasse une immense richesse ;
Pour moi de mes désirs la médiocrité
Me livre entier à la paresse.

Je suis content, pourvu que ma vigne & mes champs
Ne trompent point mon esperance,
Et que dans mon grenier & ma cave en tout tems
Je trouve un peu d'abondance.

Je ne dédaigne point, pressant de l'éguillon
Du bœuf tardif la marche lente,
De tracer quelquefois un fertile sillon ;
Quelquefois j'arrose une plante.

Si le soir par hazard je trouve en mon chemin
Un agneau laissé par sa mere,

L'apellant doucement, je l'emporte en mon ſein,
Et je le rends à ſa Bergere.

Je lave & purifie avec ſoin mes troupeaux,
Pour me rendre Palès propice;
Et lorſque la ſaiſon produit des fruits nouveaux,
J'en fais à Pan un ſacrifice.

Je révere ces Dieux, & celui des confins,
Et Cerés d'épics couronnée;
Et chez moi, du puiſſant protecteur des jardins,
La tête de fleurs eſt ornée.

Et vous auſſi, jadis d'un plus ample foïer,
O Divinités tutélaires,
Recevez de vos ſoins un plus foible loïer,
Et des offrandes plus legéres.

J'offrois une geniſſe, à preſent un agneau
Convient à mon peu de richeſſe,
Autour de lui ſe rend, de mon petit hameau,
Toute la ruſtique jeuneſſe,

Qui crie à haute voix, ô Dieux! aſſiſtez-nous;
Acceptez les preſens peu dignes,

Qu'humblement nous venons offrir à vos genoux;
Beniſſez nos champs & nos vignes.

La premiere liqueur qu'on verſa pour les Dieux,
Fut miſe en des vaſes d'argile;
Nos vaſes, comme au tems de nos premiers aïeux,
Ne ſont que de terre fragile.

O vous, loups raviſſans, épargnez nos moutons;
Allez chercher dans nos prairies,
Pour y raſſaſier vos apétits gloutons,
De plus nombreuſes bergeries.

Je ſuis pauvre & veux l'être, & ne ſouhaite pas
Des Grands l'importune abondance;
Peu de choſe ſuffit à mes meilleurs repas,
Et mon lit eſt mon eſpérance.

O qu'il eſt doux, pendant une orageuſe nuit,
D'embraſſer un objet aimable!
Et de ſe rendormir dans ſes bras, au doux bruit
Que fait une pluïe agréable!

Qu'un tel bonheur m'arrive! & ſoit riche à bon droit
Celui, qui bravant la furie

De la mer & des vents, abandonne ſon toit;
Pour moi j'irai dans ma prairie
Eviter, ſi je puis, la chaleur des Etés,
A l'abri d'un boccage ſombre,
Et ſous un chêne aſſis à l'ombre,
Voir couler en rêvant les ruiſſeaux argentés.

Ah! periſſent plutôt l'or & les diamans,
Que je cauſe la moindre allarme
A ma douce maîtreſſe, & qu'à ſes yeux charmans
Mon abſence coûte une larme.

C'eſt à toi, Meſſala, d'aller de mers en mers,
Signaler ton nom par les armes;
Je ſuis avec plaiſir arrêté dans les fers
D'une beauté pleine de charmes.

Pour la gloire, mon cœur ne peut former des vœux;
Oui je conſens, chere Délie,
D'être eſtimé de tous foible, & peu généreux,
Pour t'avoir conſacré ma vie.

Qu'avec toi le déſert le plus inhabité,
A mes yeux paroîtroit aimable!
Qu'en tes bras, ſur la mouſſe en un mont écarté,
Mon ſommeil ſeroit agréable!

Sans le Dieu des amours, ſans ſes douces faveurs,
Que le lit le plus magnifique
Eſt ſouvent arroſé d'un déluge de pleurs !
Car, ni la broderie antique,
Ni l'or, ni le duvet, ni le doux bruit des eaux,
Ni le ſilence & la retraite,
N'ont aſſez de douceur, pour aſſoupir les maux
Qui troublent une ame inquiéte.

Celui-là porteroit, Délie, un cœur de fer,
Qui pouvant joüir de ta vûë,
S'en iroit, aſſuré de vaincre & triompher,
Chercher une terre inconnuë.

Que je vive avec toi, que j'expire à tes yeux ;
Et puiſſe ma main défaillante,
Serrer encor la tienne en nos derniers adieux ;
Puiſſe encor ma bouche mourante
Recevoir tes baiſers, mêlez avec tes pleurs !
Car tu n'es point aſſez cruelle
Pour ne pas honorer par de vives douleurs,
La mort de ton amant fidelle.

Il n'eſt jeune beauté qui, regardant ton deuil,
Ne ſente émouvoir ſes entrailles,

Qui n'en ſoit attendrie, & n'ait la larme à l'œil
Au retour de mes funérailles.

Epargne toutefois l'or de tes blonds cheveux ;
C'eſt faire à mes mânes outrage,
Qu'attenter à ton ſein l'objet de tous mes vœux,
Ou meurtrir un ſi beau viſage.

En attendant, cueillons le fruit de nos amours,
Le tems qui fuit nous y convie ;
La mort trop tôt, hélas! mettra fin pour toujours
Aux douceurs d'un telle vie.

La vieilleſſe s'avance, & nos ardens deſirs
S'évanouiront à ſa vûë ;
Car il ſeroit honteux de pouſſer des ſoupirs
Avec une tête chenuë.

C'eſt maintenant qu'il faut profiter des momens
Que Venus propice nous donne,
Pendant qu'à la débauche, & qu'à nos emportemens
La jeuneſſe nous abandonne.

J'y veux être ton maître, & diſciple à mon tour ;
Loin de moi tambours & trompettes ;

Allez porter ailleurs qu'en cet heureux ſéjour,
Le bruit éclatant que vous faites.

De la richeſſe, ainſi que de la pauvreté,
Exempt dans ma douce retraite,
J'y ſçaurai bien joüir en pleine liberté
D'une félicité parfaite.

MADRIGAL.

DE Vénus Uranie : en ma verte jeuneſſe,
Avec reſpect j'encenſai les Autels,
Et je donnai l'exemple au reſte des mortels
De la plus parfaite tendreſſe.

Cette commune loi qui veut que notre cœur
De ſon bonheur même s'ennuie,
Me fit tomber dans la langueur
Qu'aporte une inſipide vie.

Amour, vien, vôle à mon ſecours :
M'écriai-je dans ma ſouffrance ;
Prens pitié de mes triſtes jours :
Il m'entendit, & par reconnoiſſance,
Pour mes ſervices aſſidus,
Il m'envoïa l'autre Vénus,
Et d'amours libertins une troupe volage,
Qui me fit à ſon badinage.
Heureux ! ſi de mes ans je puis finir le cours
Avec ces folâtres amours !

A MADAME D. B.

Bien m'y connois, & ne suis des plus bêtes ;
Très-peu s'en faut que ne soyez l'amour ;
Même croirois surement que vous l'êtes :
Gentil corsage, & minois fait au tour,
Friands soûris, tout comme en a le traitre,
Et qui pour lui vous feroient reconnoître,
On vous les voit ; mais aussi, ses défauts
Les avez tous : perfide badinage,
Malice noire, & qui pourtant engage,
Qui l'eut jamais ? c'est l'enfant de Paphos,
Et vous Climene; or sus sans vous déplaire,
Je vous dirai, pour votre amendement,
Qu'à tout cela réforme est nécessaire,
N'y perdrez pas le plus simple agrément,
Mais recevez un avis salutaire ;
Jà de l'amour vous avez les apas,
Ne pourrez même oncques vous en défaire,
Mais sa malice est un fort vilain cas :
Mieux vous vaudroit pour finir nos débats
Cette bonté qu'a Madame sa Mere.

AMADAME LA COMTESSE DE CAILUS

M'Abandonnant à la triſteſſe,
Sans eſpérance, ſans déſirs,
Je régretois les ſenſibles plaiſirs
Dont la douceur enchanta ma jeuneſſe.
Sont-ils perdus, diſois-je, ſans retour ?
Et n'es-tu pas cruel, amour,
Toi que je fis dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laiſſer terminer le cours
Par l'ennuïeuſe indiférence ?
Alors j'aperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui plein d'une joïe inhumaine,
Me dit en ſouriant, Tircis, ne te plains plus,
Je vais mettre fin à ta peine ;
Je te promets un regard de Cailus.

CHANSON;
SUR L'AIR UN INCONNU.

ENvain je bois pour calmer mes allarmes;
Et pour chaſſer l'amour qui m'a ſurpris;
Ce ſont des armes
Pour mon Iris :
Le vin me fait oublier ſes mépris,
Et m'entretient ſeulement de ſes charmes.

MADRIGAL SUR SES VERS.

PRefens de la ſeule Nature ;
Amuſemens de mon loiſir,
Vers aisès, pour qui je m'aſſure
Moins de gloire que de plaiſir ;
Coulez enfans de ma pareſſe ;
Mais ſi d'abord on vous careſſe,
Refuſez-vous à ce bonheur :
Dites ; qu'échapés de ma veine,
Par hazard, ſans force, & ſans peine,
Vous méritez peu cet honneur,

Fin du ſecond & dernier Tome.

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

DEC 15 1971